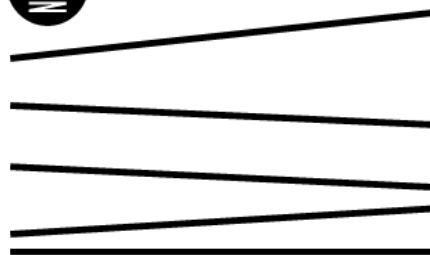


# Digitaliseret af | Digitised by



**DET KGL.  
BIBLIOTEK**

Royal Danish Library

Forfatter(e) | Author(s):

Titel | Title:

Receuil de pièces choisies du nouveau théâtre  
françois et italien.

Bindbetegnelse | Volume Statement:

Vol. 1

Udgivet år og sted | Publication time and place: A Copenhagen : chez J.P. Chevalier, 1749-50

Fysiske størrelse | Physical extent:

8 bd.

## DK

Materialet er fri af ophavsret. Du kan kopiere, ændre, distribuere eller fremføre værket, også til kommercielle formål, uden at bede om tilladelse. Husk altid at kreditere ophavsmanden.

## UK

The work is free of copyright. You can copy, change, distribute or present the work, even for commercial purposes, without asking for permission. Always remember to credit the author.







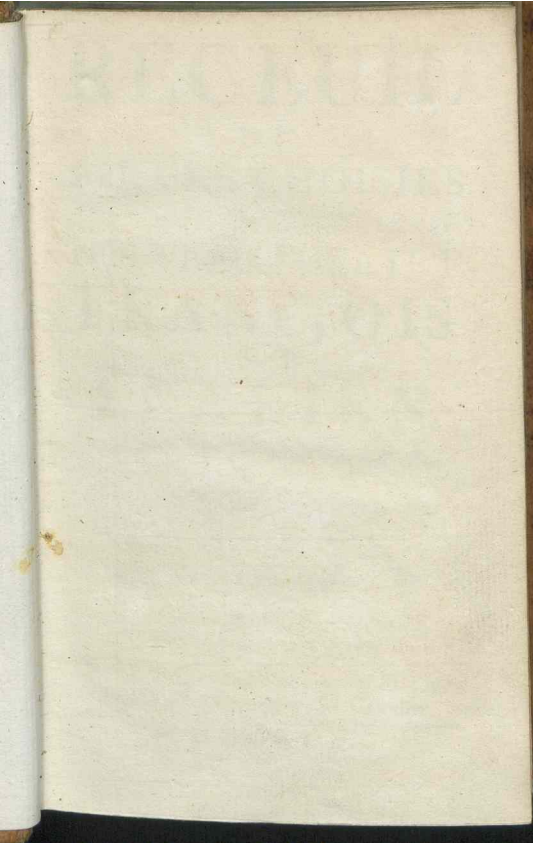
56, - 163, - 8°

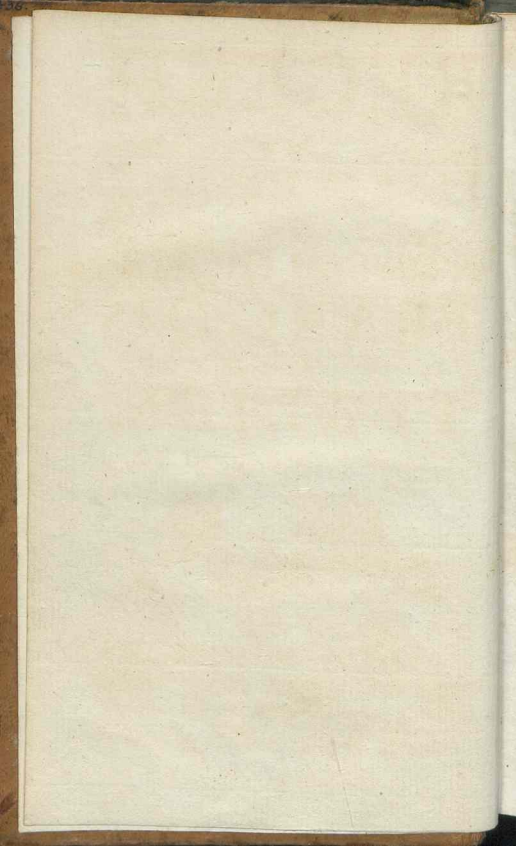
+ REX

34. a

236







RECEUIL  
DE  
PIECES CHOISIES  
DU  
NOUVEAU THEATRE  
FRANCOIS  
ET  
ITALIEN.  
TOME PREMIER.



*Se Vend*  
A COPENHAGUE  
Chez J. P. CHEVALIER, dans le Skieden-  
stræde, à l'Enseigne du Cavalier.

M D C C X L I X.

*Allich. Richey. 1756.*

RECUEIL  
DE  
PIECES CHOISIES  
DU  
NOUVEAU THEATRE  
FRANCOIS  
ET  
ITALIEN.  
TOME PREMIER



A GOTTINGEN  
Chez J. B. Cramer dans le Palais  
des Sciences et des Arts



M D C C X

---

Pièces contenuës dans ce premier  
Volume.

Oedipe, Tragédie.

La Nouvelle Epreuve.

Sidney, tirée de l'Anglois.

La Silphide.

L'Ecole des Amis.

Le Procureur Arbitre.

Pièces contenues dans ce premier  
Volume.

Oedipe, Tragedie.  
La Nouvelle Epreuve.  
Sidney, tirée de l'Anglois.  
Les Siphides.  
L'Ecole des Amis.  
Le Procureur Athene.



A SON EXCELLENCE  
MONSIEUR LE COMTE  
DE LAVERWIGEN,  
CHEVALIER, CHAM-  
BELLAN, COMMAN-  
DEUR DES VAISSEAUX  
DU ROI, &c. &c. &c.

MONSIEUR,



ES DEDICACES sont  
peut-être un des plus  
anciens usages qu'il y  
ait au monde. Un  
Auteur Anonyme en  
a fait remonter l'Origine jusqu'à



Dieu même, qui, dit-il, dédia le Ciel & la Terre à ses Créatures. Celles-ci de leur côté lui offrirent en hommage, les prémices de ce que la nature produisoit de plus considérable. Les Orateurs, & les Philosophes de l'Antiquité dédient ordinairement leurs Ouvrages à des Personnes puissantes, dont l'autorité les pût mettre à l'abri de la malice des Critiques. Cette coutume s'est perpétuée jusqu'à nous de siècles en siècles, & c'est, pour ainsi dire la seule chose qui ait été exemte des vicissitudes humaines.

Quoique le Recueil des plus belles Pièces du Nouveau Théâtre François & Italien, que je donne au Public, n'a rien à craindre de la part des Critiques, puisque ce sont les plus belles Productions de nos plus grands Génies : Productions qui ont gagné l'apropa-

tion de l'Univers ; je ne laisse pas  
de prendre la liberté de le dédier  
à VOTRE EXCELLENCE ,  
tant pour ne point enfreindre une  
coutume si ancienne , que pour  
avoir l'honneur de lui offrir un  
Ouvrage que je sçai qu'Elle lira  
avec plaisir.

Je ne suis point assez téméraire  
pour saisir cette occasion de louer  
publiquement toutes les Vertus  
qu'inspire une Haute Naissance ,  
& qu'on voit briller en VOTRE  
EXCELLENCE avec tant d'é-  
clat , ni pour parler des qua-  
lités du Corps & de l'Esprit , dont  
la nature l'a si libéralement com-  
blée. La matière étant trop am-  
ple , & trop au dessus de mes for-  
ces , je me sens contraint de garder  
un respectueux silence à cet égard  
& de laisser à une plume plus élo-  
quente que la mienne , le soin de  
la traiter avec toute la dignité

qu'elle exige. Je me bornerai  
simplement à l'avantage de présen-  
ter à VOTRE EXCELLENCE  
mon Receuil , dans l'espérance  
qu'Elle daignera l'accepter com-  
me un témoignage sincère du zè-  
le, du dévouement, & du profond  
respect avec lesquels j'ai l'honneur  
d'être

M O N S I E U R,

de VOTRE EXCELLENCE

Le très-humble & très-  
obéissant serviteur

J. P. CHEVALIER.

# L'ŒDIPÉ

DE

MONSIEUR

# DE VOLTAIRE

NOUVELLE EDITION

Revue & corrigée.



---

A LA HAYE,  
Chez P. Gosse & Compagnie

---

M D C C X L V I I.

LOEDIE

D E

MONSIEUR

DE VOLTARE

NOUVELLE EDITION

Revue & corrigée.



LA HAYE  
chez J. G. de la Compagnie

M. D. C. C. L. I.

---

---

# ACTEURS.

OEDIPE , Roi de Thebe.

JOCASTE , Reine de Thebe.

PHILOCTETE , Prince d'Eubée.

LE GRAND PRESTRE.

HIDASPE , Confident d'Oedipe.

EGINE , Confidente de Jocaste.

DIMAS , Ami de Philoctete.

PHORBAS , Vieillard Thebain.

ICARE , Vieillard de Corinthe.

CHOEUR de Thebains.

*La Scene est à Thebe.*

# ACTES

LE ROI DE FRANCE

LOUIS XIV. ROY DE FRANCE

LE PRINCE D'ORANGE

LE GRAND PRAEMIER

LE COMTE DE GENEVE

LE COMTE DE JACQUE

LE COMTE DE BOURGOGNE

LE COMTE DE PROVENCE

LE COMTE DE CORSE

LE COMTE DE TUNIS

La scene est à Rome.





# OEDIPE,

## TRAGEDIE.

---

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PHILOCTETE, DIMAS.

DIMAS.

**P**hiloctete, est-ce vous? quel coup affreux du sort,  
Dans ces lieux empestés vous fait chercher la mort?

Venez-vous de nos Dieux affronter la colere?  
Nul mortel n'ose ici mettre un pied téméraire;  
Ces climats sont remplis du celeste courroux,



Et la mort dévorante habite parmi nous.  
 Thebe depuis long-tems aux horreurs consacrée  
 Du reste des vivans semble être séparée :  
 Retournez....

PHILOCTETE.

Ce séjour convient aux malheureux.  
 Va, laisse-moi le soin de mes destins affreux ,  
 Et dis-moi si des Dieux la colere inhumaine  
 A respecté du moins les jours de votre Reine.

DIMAS.

Oùï, Seigneur, elle vit ; mais la contagion  
 Jusqu'au pied de son trône apporte son poison.  
 Chaque instant lui dérobe un serviteur fidèle :  
 Et la mort par degrés semble s'approcher d'elle.

On dit qu'enfin le Ciel après tant de courroux,  
 Va retirer son bras apelanti sur nous,  
 Tant de sang, tant de morts ont dû le satisfaire.

PHILOCTETE.

Eh ! quel crime a produit un courroux si severe ?

DIMAS.

Depuis la mort du Roi...

PHILOCTETE.

Qu'entens-je ? quoi Laius !

DIMAS.

Seigneur... depuis quatre ans, ce heros ne vit plus.

PHILOCTETE.

Il ne vit plus ! quel mot a frappé mon oreille ?

Quel espoir séduisant dans mon cœur se réveille ?

Quoi, Jocaste ! les Dieux me seroient-ils plus doux ?

Quoi, Philoctete enfin pourroit-il être à vous ?

Il ne vit plus ! ... quel sort a terminé sa vie ?

DIMAS.

Quatre ans sont écoulés, depuis qu'en Beotie,  
 Pour la dernière fois le sort guida vos pas.

A peine vous quittiez le sein de vos Etats,  
A peine vous preniez le chemin de l'Asie,  
Lorsque d'un coup perfide, une main ennemie,  
Ravit à ses Sujets ce Prince infortuné.

PHILOCTETE.

Quoi, Dimas, votre maître est mort, assassiné?

DIMAS.

Ce fut de nos malheurs la premiere origine,  
Ce crime a de l'Empire entraîné la ruine.  
Du bruit de son trépas mortellement frappés,  
A répandre des pleurs nous étions occupés :  
Quand du courroux des Dieux ministre épouven-

table,

Funeste à l'innocent, sans punir le coupable,  
Un monstre (loin de nous que faisiez-vous alors?)  
Un monstre furieux vint ravager ces bords.  
Le Ciel industrieux dans sa triste vengeance  
Avoit à le former épuisé sa puissance.  
Né parmi des rochers au pied du Cithéron  
Ce monstre à voix humaine, aigle, femme & lion,  
De la nature entiere exécrable assemblage,  
Unissoit contre nous l'artifice à la rage.  
Il n'étoit qu'un moyen d'en préserver ces lieux :

D'un sens embarrassé dans des mots captieux,  
Le monstre chaque jour dans Thebe épouvantée  
Proposoit une énigme avec art concertée;  
Et si quelque mortel vouloit nous secourir,  
Il devoit voir le monstre, & l'entendre ou périr,  
A cette loi terrible il nous fallut souscrire;  
D'une commune voix Thebe offrit son Empire  
A l'heureux interprete inspiré par les Dieux,  
Qui nous dévoileroit ce sens mystérieux.  
Nos Sages, nos Vieillards, séduits par l'esperance,  
Osèrent sur la foi d'une vaine science,

Du monstre impénétrable affronter le courroux ;  
Nul d'eux ne l'entendit, ils expirèrent tous.  
Mais Oedipe héritier du Septre de Corinthe ,  
Jeune & dans l'âge heureux qui méconnoît la  
crainte,

Guidé par la fortune en ces lieux pleins d'effroi,  
Vint, vit ce monstre affreux, l'entendit, & fut Roi  
Il vit, il regne encor. Mais sa triste puissance  
Ne voit que des mourans sous son obéissance.  
Hélas! nous nous flattons que ses heureuses mains  
Pour jamais à son trône enchaînoient les destins.  
Déjà même les Dieux nous sembloient plus faciles,  
Le monstre en expirant laissoit ces murs tranquilles:  
Mais la stérilité sur ce funeste bord,  
Bientôt avec la faim nous rapporta la mort,  
Les Dieux nous ont conduit de supplice en supplice,  
La famine a cessé, mais non leur injustice,  
Et la contagion dépeuplant nos Etats  
Poursuit un foible reste échappé du trépas.  
Tel est l'état horrible, où les Dieux nous réduisent;  
Mais vous, heureux guerrier, que ces Dieux fa-  
vorisent,

Qui du sein de la gloire a pû vous arracher :  
Dans ce séjour affreux que venez-vous chercher ?

PHILOCTETE.

Mon trouble dit assez le sujet qui m'amène.  
Tu vois un malheureux que la foiblesse entraîne :  
De ces lieux autrefois par l'amour exilé,  
Et par ce même amour aujourd'hui rapellé.

DIMAS.

Vous, Seigneur, vous pourriez dans l'ardeur qui  
vous brûle

Pour chercher une femme abandonner Hercule ?

PHILOCTETE.

Hercule est mort ami, ces malheureuses mains

Ont mis sur le bucher le plus grand des humains.  
Je rapporte en ces lieux ces fleches invincibles  
Du fils de Jupiter presens chers & terribles.]  
Je raporte sa cendre, & viens à ce heros  
Attendant des autels élever des tombeaux.  
Sa mort de mon trépas devoit être suivie;  
Mais vous sçavez, grands Dieux, pour qui j'aime  
la vie.

Dimas à cet amour si constant, si parfait,  
Tu vois trop que Jocaste en doit être l'objet.  
Jocaste par un pere à son himen forcée,  
Au trône de Laïus à regret fut placée:  
L'amour nous unissoit, & cet amour si doux  
Etoit né dans l'enfance, & croissoit avec nous.]  
Tu sçais combien alors mes fureurs éclaterent,  
Combien contre Laïus mes plaintes s'emporterent:  
Tout l'Etat ignorant le secret de mes feux,  
Prit pour ambition mon courroux amoureux.  
Helas! de cet amour acru dans le silence  
Je t'épargnais alors la triste confidence,  
Mon cœur qui languissoit, de moleste abattu  
Redoutoit tes conseils, & craignoit ta vertu.  
Je crus que loin des bords où Jocaste respire  
Ma raison sur mes sens reprendroit son empire:  
Tu le sçais, je partis de ce funeste lieu,  
Et je dis à Jocaste un éternel adieu.

Cependant l'univers tremblant au nom d'Alcide  
Attendoit son destin de sa valeur rapide;  
A ses divins travaux j'osai m'associer,  
Je marchai près de lui ceint du même laurier:  
Mais parmi les dangers, dans le sein de la guerre,  
Je portois ma foiblesse aux deux bouts de la terre,  
Le tems qui détruit tout, augmentoit mon a-  
mour,

Et des lieux fortunés où commence le jour,  
 Jusqu'aux climats glacés, où la nature expire,  
 Je trainois avec moi le trait qui me déchire.  
 Enfin je viens dans Thebe, & je puis de mon feu,  
 Sans rougir aujourd'hui, te faire un libre aveu,  
 Par dix ans de travaux utiles à la Grece,  
 J'ai bien acquis le droit d'avoir une foiblesse,  
 Et cent tyrans punis, cent monstres terrassés,  
 Suffisent à ma gloire, & m'excusent assés.

D I M A S.

Quel fruit esperez-vous d'un amour si funeste ?  
 Venez-vous de l'Etat embraser ce qui reste ?  
 Ravirez-vous Jocaste à son nouvel époux ?

P H I L O C T E T E .

Son époux, juste Ciel ! ah que me dites vous ?  
 Jocaste ! ... il se pourroit qu'un second himénée, ...

D I M A S.

Oedipe à cette Reine a joint sa destinée. ...  
 De ses heureux travaux c'étoit le plus doux prix.

P H I L O C T E T E .

O dangereux appas que j'avois trop cheris !  
 O trop heureux Oedipe !

D I M A S.

Il va bien-tôt paroître ,  
 Tout le peuple en ces lieux conduit par le grand  
 Prêtre ,  
 Vient du Ciel irrité conjurer les rigueurs.

P H I L O C T E T E .

Sortons , & s'il se peut n'imitons point leurs  
 pleurs.

SCÈNE II.

LE GRAND PRESTRE, LE CHOEUR.

*La porte du Temple s'ouvre, & le grand Prêtre  
paraît au milieu du peuple.*

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

**E** Sprits contagieux, tyrans de cet Empire,  
Qui soufflez dans ces murs la mort qu'on y res-  
pire,

Redoublez contre nous votre lente fureur,  
Et d'un trépas trop long épargnez-nous l'horreur.

SECOND PERSONNAGE.

Frappez, Dieux tout-puissans, vos victimes sont  
prêtes :

O monts écrasez-nous . . . Cieux tombez sur nos  
têtes,

O mort nous implorons ton funeste secours,

O mort viens nous sauver, viens terminer nos jours.

LE GRAND PRESTRE.

Cessez, & retenez ces clameurs lamentables ;

Foible soulagemens aux maux des misérables ;

Fléchissons sous un Dieu qui veut nous éprouver,

Qui d'un mot peut nous perdre, & d'un mot  
nous sauver :

Il sçait que dans ces murs la mort nous environne,

Et les cris des Thebains sont montés vers son trône.

Le Roi vient, par ma voix, le Ciel va lui parler ;

Les destins à ses yeux veulent se dévoiler,

Les tems sont arrivés, cette grande journée

Va du peuple & du Roi changer la destinée.



## S C E N E III.

O E D I P E , J O C A S T E , L E G R A N D  
P R E S T R E , E G I N E , D I M A S ,  
H I D A S P E , L E C H O E U R .

## O E D I P E .

P Euples qui dans ce temple apportant vos dou-  
leurs ,  
Présentez à nos Dieux des offrandes de pleurs ,  
Que ne puis-je sur moi détournant leurs vengean-  
ces

De la mort qui vous suit étouffer les semences !  
Mais un Roi n'est qu'un homme en ce commun  
danger ,

Et tout ce qu'il peut faire est de le partager.  
*au grand Prêtre.*

Vous , Ministre des Dieux que dans Thebe on  
adore ,

Dédaignent-ils toujours la voix qui les implore ?

Verront ils sans pitié finir nos tristes jours ?

Ces maîtres des humains sont-ils muets & sourds ?

## L E G R A N D P R E S T R E .

Roi , peuple , écoutez-moi . . . . cette nuit à l'in-  
vûe

Du Ciel sur nos autels la flamme est descenduë ,

L'ombre du grand Laïus a paru parmi nous ,

Terrible & respirant la haine & le courroux.

Une effrayante voix s'est fait alors entendre :

“ Les Thebains de Laïus n'ont point vengé  
cendre ,

“ Le meurtrier du Roi respire en ces États ,

“ Et de son souffle impur infecte vos climats.  
 “ Il faut qu'on le connoisse , il faut qu'on le punisse.  
 “ Peuples, votre salut dépend de son supplice.

O E D I P E.

Thebains, je l'avoirai, vous souffrez justement  
 D'un crime inexcusable un rude châtiment;  
 Laïus vous étoit cher, & votre négligence  
 De ses mânes sacrés a trahi la vengeance  
 Tel est souvent le sort des plus justes des Rois,  
 Tant qu'ils sont sur la terre on respecte leurs loix:  
 On porte jusqu'aux Cieux leur justice suprême,  
 Adorés de leur peuple, ils sont des Dieux eux-mêmes:

Mais après leur trépas, que sont-ils à vos yeux?  
 Vous éteignez l'encens que vous brûliez pour eux;  
 Et comme à l'intérêt l'ame humaine est liée,  
 La vertu qui n'est plus est bientôt oubliée.  
 Ainsi du Ciel vengeur implorant le courroux,  
 Le sang de votre Roi s'élève contre vous.  
 Apaisons son murmure, & qu'au lieu d'hecatombe

Le sang du meurtrier soit versé sur sa tombe.  
 A chercher le coupable appliquons tous nos soins.  
 Quoi, de la mort du Roi n'a-t-on point de témoins?

Et n'a-t-on jamais pû parmi tant de prodiges  
 De ce crime impuni retrouver les vestiges?  
 On m'avoit toujours dit que ce fut un Thebain  
 Qui leva sur son Prince une coupable main.  
*à Jocaste.*

Pour moi qui de vos mains recevant sa Couronne  
 Deux ans après sa mort ai monté sur son Trône,



Madame , jusqu'ici respectant vos douleurs ,  
 Je n'ai point rapellé le sujet de vos pleurs ;  
 Et de vos seuls périls chaque jours alarmée ,  
 Mon ame à d'autres soins sembloit être fermée ;

## J O C A S T E .

Seigneur , quand le destin me réservant à vous ,  
 Par un coup imprévu m'enleva mon époux ,  
 Lorsque de ses Etats parcourant les frontieres ,  
 Ce Heros succomba sous des mains meurtrieres ,  
 Phorbas en ce voyage étoit seul avec lui.  
 Phorbas étoit du Roi le conseil & l'apui.  
 Laius qui connoissoit son zèle & sa prudence ,  
 Partageoit avec lui le poids de sa puissance :  
 Ce fut lui qui du Prince à ses yeux massacré  
 Raporta dans nos murs le corps défiguré :  
 Percé de coups lui-même il se traînoit à peine ;  
 Il tomba tout sanglant aux genoux de sa Reine.  
 " Des inconnus , dit-il , ont porté ces grands  
 coups ,

" Ils ont devant mes yeux massacré votre époux ;  
 " Ils m'ont laissé mourant , & le pouvoir celeste  
 " De mes jours malheureux a ranimé le reste.  
 Il ne m'en dit pas plus , & mon cœur agité  
 Voyoit fuir loin de lui la triste verité :  
 Et peut-être le Ciel que ce grand crime irrite ,  
 Déroba le coupable à ma juste poursuite :  
 Peut-être accomplissant ces décrets éternels ,  
 Afin de nous punir , il nous fit criminels.  
 Le sphinx bientôt après désola cette rive ,  
 A ses seules fureurs Thebe fut attentive ,  
 Et l'on ne pouvoit gueres en un pareil effroi  
 Vanger la mort d'autrui , quand on trembloit pour  
 soi .

O E D I P E .

Madame , qu'a-t-on fait de ce sejet fidele ?

J O C A S T E .

Seigneur , on paya mal son service & son zele .

Tout l'Empire en secret étoit son ennemi ;

Il étoit trop puissant pour n'être point hai ;

Et du peuple & des grands la colere insensée

Brûloit de le punir de sa faveur passée .

On l'accusa lui-même & d'un commun transport

Thebe entiere à grands cris me demanda sa mort :

Et moi de tous côtés redoutant l'injustice ,

Je tremblois d'ordonner sa grace , ou son supplice .

Dans un château voisin conduit secrettement

Je dérobai sa tête à leur emportement ;

Là depuis quatre hyvers ce veillard vénérable

De la faveur des Rois exemple déplorable

Sans se plaindre de moi , ni du peuple irrité ,

De sa seule innocence attend sa liberté .

O E D I P E .

*à sa suite.*

Madame , c'est assez . Courez , que l'on s'em-  
presse ,

Qu'on ouvre sa prison , qu'il vienne , qu'il pa-  
roisse .

Moi-même devant vous je veux l'interroger ;

J'ai tout mon peuple ensemble & Laïus à vanger ;

Il faut tout écouter , il faut d'un œil sévère

Sonder la profondeur de ce triste mystere .

Et vous , Dieux des Thebains , Dieux qui nous  
exaucez ,

Punissez l'assassin , vous qui le connoissez .

Soleil , cache à ses yeux le jour qui nous éclaire ;

Qu'en horreur à ses fils , exécration à sa mere ,

Errant , abandonné , prosrit dans l'univers ,

Il rassemble sur lui tous les maux des enfers ;  
Et que son corps sanglant privé de sépulture ,  
Des vautours dévorans devienne la pâture.

LE GRAND PRESTRE.

A ces sermens affreux nous nous unissons tous.

O E D I P E ,

Dieux , que le crime seul éprouve enfin vos coups ;  
Ou si de vos décrets l'éternelle justice  
Abandonne à mon bras le soin de son supplice ,  
Et si vous êtes las enfin de nous haïr ,  
Donnez en commandant le pouvoir d'obéir ,  
Si sur un inconnu vous poursuivez un crime ?  
Achevez votre ouvrage , & nommez la victime.  
Vous , retournez au temple , allez , que votre voix  
Interroge ces Dieux une seconde fois :  
Que vos vœux parmi nous les forcent à descendre ;  
S'ils ont aimé Laïus , ils vangeront sa cendre ,  
Et conduisant un Roi , facile à se tromper ,  
Ils marqueront la place où mon bras doit fraper.

*Fin du premier Acte.*





# ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

JOCASTE, EGINE, HIDASPE,  
LE CHOEUR.

HIDASPE.

Où ce peuple expirant dont je suis l'inter-  
prête,

D'une commune voix accuse Philoctète,  
Madame, & les destins dans ce triste séjour  
Pour nous sauver sans doute ont permis son retour.

JOCASTE.

Qu'ai-je entendu, grands Dieux!

EGINE.

Ma surprise est extrême...

JOCASTE.

Qui lui! qui Philoctète?

HIDASPE.

Où, Madame, lui-même.

A quel autre en effet pourroient-ils imputer  
Un meurtre qu'à nos yeux il sembla méditer;  
Il haïssoit Laïus, on le sçait, & sa haine  
Aux yeux de votre époux ne se cachoit qu'à peine.

La jeunesse imprudente aisément se trahit ;  
 Son front mal déguisé découvroit son dépit.  
 J'ignore quel sujet animoit sa colere :  
 Mais au seul nom du Roi trop prompt , & trop  
 sincere ,

Esclave d'un couroux qu'il ne pouvoit dompter.  
 Jusques à la menace il osoit s'emporter.  
 Il partit , & depuis sa destinée errante  
 Ramena sur nos bords sa fortune flotante ;  
 Même il étoit dans Thebe en ces tems malheu-  
 reux

Que le Ciel a marqués d'un parricide affreux.  
 Depuis ce jour fatal avec quelque apparence  
 De nos peuples sur lui tomba la défiance.  
 Que dis-je ? assez long-tems les soupçons des The-  
 bains

Entre Phorbas & lui floterent incertains :  
 Cependant ce grand nom qu'il s'acquit dans la  
 guerre ,

Ce titre si fameux de vengeur de la terre ,  
 Ce respect qu'aux heros nous portons malgré  
 nous ,

Fit taire nous soupçons , & suspendit nos coups.  
 Mais les tems sont changés , Thebe en ce jour fu-  
 neste ,

D'un respect dangereux depouillera la reste.  
 En vain sa gloire parle à ces cœurs agitez ,  
 Les Dieux veulent du sang , & sont seuls écoutez.

#### I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

O Reine , ayez pitié d'un peuple qui vous aime !  
 Imitiez de ces Dieux la justice suprême ,  
 Livrez-nous leur victime , adressez-leur nos vœux :  
 Qui peut mieux les toucher qu'un cœur si digne  
 d'eux ?

JOCASTE.

Pour fléchir leur courroux, s'il ne faut que ma vie,  
 Helas! c'est sans regret que je la sacrifie;  
 Thebains qui me croyez encore quelques vertus,  
 Je vous offre mon sang, n'exigez rien de plus.  
 Allez. . . .

SCÈNE II.

JOCASTE, EGINE.

EGINE.

**Q**UE je vous plains!

JOCASTE.

Helas! je porte envie

A ceux qui dans ces murs ont terminé leur vie.  
 Quel état, quel tourment pour un cœur ver-  
 tueux?

EGINE.

Il n'en faut point douter, votre sort est affreux.  
 Ces peuples qu'un faux zèle aveuglement anime,  
 Vont bientôt à grands cris demander leur victime.  
 Je n'ose l'accuser: mais quelle horreur pour  
 vous,

Si vous trouvés en lui l'assassin d'un époux?

JOCASTE.

Lui! qu'un assassinat ait pu souiller son ame!  
 Des lâches scelerats c'est le partage infame.  
 Il ne manquoit, EGINE, au comble de mes maux,  
 Que d'entendre d'un crime accuser ce héros,  
 Apprends que ces soupçons irritent ma colere,  
 Et qu'il est vertueux puisqu'il m'avoit sçu plaire.

EGINE.

Cet amour si constant....

## J O C A S T E.

Ne crois pas que mon cœur  
De cet amour funeste ait pû nourrir l'ardeur  
Je l'ai trop combattu. . . . cependant, chere,  
Egine,  
Quoi que fasse un grand cœur où la vertu domine,  
On ne se cache point ces secrets mouvemens,  
De la nature en nous indomptables enfans:  
Dans les replis de l'ame ils viennent nous surpren-

dre ;  
Ces feux qu'on croit éteints renaissent de leur cen-

dre,  
Et la vertu severe en de si durs combats,  
Resiste aux passions, & ne les détruit pas.

## E G I N E.

Votre douleur est juste autant que vertueuse,  
Et de tels sentimens. . .

## J O C A S T E.

Que je suis malheureuse!

Tu connois, chere Egine, & mon cœur & mes  
maux ;

J'ai deux fois de l'himen allumé les flambeaux,  
Deux fois de mon destin subissant l'injustice,  
J'ai changé d'esclavage, ou plutôt de supplice ;  
Et le seul des mortels dont mon cœur fut touché,  
A mes vœux pour jamais devoit être arraché.  
Pardonnez-moi, grands Dieux, ce souvenir fu-

neste,  
D'un feu que j'ai dompté c'est le malheureux  
reste.

Egine, tu nous vis l'un de l'autre charmez,  
Tu vis nos nœuds rompus aussitôt que formez.  
Mon Souverain m'aima, m'obtint malgré moi-  
même ;



Mon front chargé d'ennuis fut ceint du diadème,  
Il fallut oublier dans ses embrassemens  
Et mes premiers amours, & mes premiers ser-  
mens.

Tu sçais qu'à mon devoir toute entière attachée,  
J'étouffai de mes sens la revolte cachée,  
Et déguisant mon trouble & dévorant mes pleurs,  
Je n'osois à moi-même avouer mes douleurs.

EGINE.

Comment donc pouviez-vous du joug de l'hi-  
menée

Une seconde fois tenter la destinée?

JOCASTE.

Helas!

EGINE.

M'est-il permis de ne vous rien cacher?

JOCASTE.

Parle.

EGINE.

Oedipe, Madame, a paru vous toucher;

Et votre cœur du moins sans trop de résistance,

De vos Etats sauvés donna la récompense,

JOCASTE.

Ah grands Dieux!

EGINE.

Etoit-il plus heureux que Laïus,

Ou Philoctète absent ne vous touchoit-il plus,

Entre ces deux heros étiez-vous partagée?

JOCASTE.

Par un monstre cruel Thebe alors ravagée

A son libérateur avoit promis ma foi,

Et le vainqueur du sphinx étoit digne de moi.

EGINE.

Vous l'aimiez?



## JOCASTE.

Je sentis pour lui quelque tendresse  
 Mais que ce sentiment fut loin de sa foiblesse !  
 Ce n'étoit point, Echine, un feu tumultueux,  
 De mes sens enchantez enfant impetueux.  
 Je ne reconnus point cette brûlante flamme  
 Que le seul Philoctete a fait naître en mon ame,  
 Et qui sur mon esprit répandant son poison,  
 De son charme fatal séduisit ma raison.  
 Je sentois pour Oedipe une amitié severe.  
 Oedipe est vertueux, sa vertu m'étoit chere,  
 Mon cœur avec plaisir le voyoit élevé  
 Au Trône des Thebains qu'il avoit conservé.  
 Mais enfin sur ses pas aux autels entraînée,  
 Echine, je sentis dans mon ame étonnée  
 Des transports inconnus que je ne conçus pas ;  
 Avec horreur enfin je me vis dans ses bras.  
 Cet hymen fut conclu sous un affreux augure.  
 Echine, je voyois dans une nuit obscure,  
 Près d'Oedipe & de moi je voyois des enfers  
 Les gouffres éternels à mes pieds entr'ouverts ;  
 De mon premier époux l'ombre pâle & sanglante  
 Dans cet abîme affreux paroissoit menaçante ;  
 Il me montrait mon fils, ce fils qui dans mon  
     flanc  
 Avoit été formé de son malheureux sang ;  
 Ce fils dont ma pieuse & barbare injustice  
 Avoit fait à nos Dieux un secret sacrifice.  
 De les suivre tous deux ils sembloient m'ordon-  
     ner ;  
 Tous deux dans le Tartare ils sembloient m'en-  
     traîner.  
 De sentimens confus mon ame possédée  
 Se presentoit toujours cette effroyable idée ;

Et Philoctète encore trop présent dans mon cœur,  
De ce trouble fatal augmentoit la terreur.

EGINE.

J'entens du bruit, on vient, je le vois qui s'avance

JOCASTE.

C'est lui-même; je tremble; évitons sa présence.

SCÈNE III.

JOCASTE, PHILOCTÈTE.

PHILOCTÈTE.

NE fuyez point, Madame, & cessez de trembler;

Osez me voir, osez m'entendre & me parler.

Ne craignez point ici que mes jalouses larmes

De votre himen heureux troublent les nouveaux charmes.

N'attendez point de moi de reproches honteux,

Ni de lâches soupirs indignes de tous deux:

Je ne vous tiendrai point de ces discours vulgaires

Que dicte la mollesse aux amans ordinaires;

Un cœur qui vous chérit, & (s'il faut dire plus,

S'il vous souvient des nœuds que vous avez rompus)

Un cœur pour qui le vôtre avoit quelque tendresse,

N'a point appris de vous à montrer de foiblesse,

JOCASTE.

De pareils sentimens n'appartenoient qu'à nous;

J'en dois donner l'exemple, ou le prendre de vous,

Si Jocaste avec vous n'a pû se voir unie,  
 Il est juste avant tout que je m'en justifie,  
 Je vous aimois Seigneur, une suprême loi  
 Toujours malgré moi-même a disposé de moi,  
 Et du sphinx & des Dieux la fureur trop connue,  
 Sans doute à votre oreille est déjà parvenue.  
 Vous sçavez quels fléaux ont éclaté sur nous,  
 Et qu'Oedipe. . .

## P H I L O C T E T E .

Je sçai qu'Oedipe est votre époux :  
 Je sçai qu'il en est digne ; & malgré sa jeunesse,  
 L'Empire des Thébains sauvé par la sagesse,  
 Ses exploits, ses vertus, & sur tout votre choix  
 Ont mis cet heureux Prince au rang des plus grands  
 Rois.

Ah ! pourquoi la fortune à me nuire constante,  
 Emportoit-elle ailleurs ma valeur imprudente ?  
 Si le vainqueur du sphinx devoit vous conquérir,  
 Falloit-il loin de vous ne chercher qu'à périr ?  
 Je n'aurois point percé les ténèbres triviales  
 D'un vain sens déguisé sous d'obscures paroles.  
 Ce bras que votre aspect eut encore animé,  
 A vaincre avec le fer étoit accoutumé.  
 Du monstre à vos genoux j'eusse apporté la tête. . .  
 D'un autre cependant Jocaste est la conquête ;  
 Un autre a pû jouir de cet excès d'honneur ! . . .

## J O C A S T E .

Vous ne connoissez pas quel est votre malheur.

## P H I L O C T E T E .

Je vous perd pour jamais, qu'aurois-je à craindre  
 encore ?

## J O C A S T E .

Vous êtes dans des lieux qu'un Dieu vangeur ab-  
 horre.

Un feu contagieux annonce son courroux,  
 Et la sang de Laïus est retombé sur nous:  
 Du Ciel qui nous poursuit la just ce outragée  
 Vange ainsi de ce Roi la cendre négligée;  
 On doit sur nos autels immoler l'assassin,  
 On le cherche, on vous nomme, on vous accuse  
 enfin.

## P H I L O C T E T E.

Madame, je me tais, une pareille offense  
 Etonne mon courage, & me force au silence.  
 Qui moi de tels forfaits! moi des assassinats!  
 Et que de votre époux. . . . vous ne le croyez  
 pas.

## J O C A S T E.

Non je ne le crois point, & c'est vous faire in-  
 jure,

Que daigner un moment combattre l'imposture.  
 Votre cœur m'est connu, vous avez eu ma foi,  
 Et vous ne pouvez point être indigne de moi.  
 Oubliez ces Thebains que les Dieux abandon-  
 nent.

Trop dignes de périr depuis qu'ils vous soup-  
 çonnent;

Et si jamais enfin je fus chere à vos yeux,  
 Si vous m'aimez encore, abandonnez ces lieux,  
 Pour la dernière fois renoncez à ma vüë.

## P H I L O C T E T E.

Jocaste! pour jamais je vous ai donc perduë?

## J O C A S T E.

Oui, Prince, ç'en est fait, nous nous aimions en  
 vain,

Les Dieux vous reservoient un plus noble destin;  
 Vous étiez né pour eux; leur sagesse profonde  
 N'a pû fixer dans Thebe un bras utile au monde,

Ni souffrir que l'amour remplissant ce grand  
cœur,

Enchaînât près de moi votre obscure valeur.

Non d'un lien charmant le soin tendre & timide

Ne dût point occuper le successeur d'Alcide;

Ce n'est qu'aux malheureux que vous devez vos  
soins.

De toutes vos vertus comptable à leurs besoins ,

Déjà de tous côtez les tyrans reparoissent ,

Hercule est sous la tombe , & les monstres re-  
naissent.

Allez , libre des feux dont vous futes épris ,

Partez , rendez Hercule à l'univers surpris.

Seigneur , mon époux vient , souffrez que je  
vous laisse ,

Non , que mon cœur troublé redoute sa foi-  
blesse :

Mais j'aurois trop peut - être à rougir devant  
vous ,

Puisque je vous aimois , & qu'il est mon époux.

#### SCENE IV.

O E D I P E , PHILOCTETE ,  
H I D A S P E .

O E D I P E .  
H Idaspe , c'est donc là le Prince Philoctète ?

PHILOCTETE .

Oui , c'est lui qu'en ces murs un sort aveugle  
jette ,

Et que le Ciel encore à sa perte animé

A souffrir des affrons n'a point accoutumé.

Je ſçai de quels forfaits on veut noircir ma vie,  
Seigneur, n'attendez pas que je m'en juſtifie ;  
J'ai pour vous trop d'eſtime , & je ne penſe pas  
Que vous puiſſiez deſcendre à des ſoupçons ſi  
bas.

Si ſur les mêmes pas nous marchons l'un & l'autre ,

Ma gloire d'aſſez près eſt unie à la vôtre.

Theſſée, Hercule & moi, nous vous avons montré

Le chemin de la gloire où vous êtes entré ;

Ne deſhonnez point par une calomnie

La ſplendeur de ces noms où votre nom ſ'allie,

Et ſoutenez ſur tout par un trait généreux

L'honneur que vous avez d'être placé près d'eux.

## O E D I P E.

Etre utile aux mortels , & ſauver cet Empire ,

Voilà, Seigneur, voilà l'honneur ſeul où j'aspire ,

Et ce que m'ont appris en ces extremitez

Les heros que j'admire , & que vous imitez.

Certe je ne veux point vous imputer un crime ;

Si le Ciel m'eût laiſſé le choix de la victime ,

Je n'aurois immolé de victime que moi.

Mourir pour ſon pays, c'eſt le devoir d'un Roi ;

C'eſt un honneur trop grand pour le ceder à  
d'autres :

J'aurois tranché mes jours, & defendu les vôtres :

J'aurois ſauvé mon peuple une ſeconde fois.

Mais, Seigneur, je n'ai point la liberté du choix ;

C'eſt un ſang criminel que nous devons répandre ;

Vous êtes accusé, ſongez à vous défendre ;

Paroiſſez innocent, il me ſera bien doux

D'honorer dans ma Cour un heros tel que vous,

Et je me tiens heureux, s'il faut que je vous traite,

Non comme un accusé, mais comme Philoctète.

## P H I L O C T E T E .

Je veux bien l'avoïer, sur la foi de mon nom  
J'avois osé me croire au-dessus du soupçon.

Cette main qu'on accuse, au défaut du tonnerre,  
D'infâmes assassins a délivré la terre ;  
Hercule à les dompter avoit instruit mon bras,  
Seigneur, qui les punit, ne les imite pas.

## O E D I P E .

Ah! je ne pense point qu'aux exploits consacrées  
Vos mains par des forfaits se soient deshonorées,  
Seigneur, & si Laïus est tombé sous vos coups,  
Sans doute avec honneur il expira sous vous.  
Vous ne l'avez vaincu qu'en guerrier magnanime,  
Je vous rends trop justice.

## P H I L O C T E T E .

Eh! quel seroit mon crime?  
Si ce fer chez les morts eût fait tomber Laïus.  
Ce n'eût été pour moi qu'un triomphe de plus.  
Un Roi pour ses sujets est un Dieu qu'on revere;  
Pour Hercule & pour moi c'est un homme ordi-  
naire.

J'ai défendu des Rois, & vous devez songer  
Que j'ai pû les combattre, ayant pû les vanger.

## O E D I P E .

Je connois Philoctete à ces illustres marques ;  
Des guerriers comme vous sont égaux aux Monar-  
ques.

Je le sçai : cependant, Prince, n'en doutez pas,  
Le vainqueur de Laïus est digne du trépas ;  
Sa tête répondra des malheurs de l'Empire,  
Et vous. . .

## P H I L O C T E T E .

Ce n'est point moi, ce mot doit vous suffire ;  
Seigneur, si c'étoit moi, j'en ferois vanité :



En vous parlant ainsi, je dois être écouté.  
C'est aux hommes communs, aux âmes ordinaires,  
A se justifier par des moyens vulgaires:  
Mais un Prince, un guerrier tel que vous, tel que  
moi,

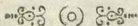
Quand il a dit un mot, en est crû sur sa foi.  
Du meurtre de Laïus Oedipe me soupçonne!  
Ah ce n'est point à vous d'en accuser personne.  
Son sceptre & son épouse ont passé dans vos bras;  
C'est vous qui recueillez le fruit de son trépas.  
Et je n'ai point, Seigneur, au tems de sa disgrâce  
Disputé sa dépouille & demandé sa place.  
Le Trône est un objet qui ne peut me tenter.  
Hercule à ce haut rang dédaignoit de monter.  
Toujours libre avec lui sans sujets & sans maître  
J'ai fait des Souverains & n'ai point voulu l'être.  
Mais enfin à vos yeux c'est trop m'humilier,  
La vertu s'avilit à se justifier.

OEDIPÉ.

Cessons un entretien qui tous deux nous offense.  
On vous jugera, Prince, & si votre innocence  
De l'équité des loix n'a rien à redouter.  
Avec plus de splendeur elle en doit éclater.  
Demeurez parmi nous. . .

PHILOCTÈTE.

J'y resterai sans doute;  
Il y va de ma gloire, & ce Ciel qui m'écoute,  
Ne me verra partir que vengé de l'affront  
Dont vos soupçons honteux ont fait rougir mon  
front.



## S C E N E V.

O E D I P E , H I D A S P E .

O E D I P E .

JE l'avourai , j'ai peine à le croire coupable.  
 D'un cœur tel que le sien l'audace inébranlable  
 Ne sçait point s'abaisser à des déguisemens ;  
 Le mensonge n'a point de si hauts sentimens.  
 Je ne puis voir en lui cette bassesse infâme.  
 Je te dirai bien plus , je rougissois dans l'ame  
 De me voir obligé d'accuser ce grand cœur ,  
 Je me plaignois à moi de mon trop de rigueur.  
 Nécessité cruelle , attachée à l'Empire !  
 Dans le cœur des humains les Rois ne peuvent lire ;  
 Souvent sur l'innocence ils font tomber leurs  
 coups ,

Et nous sommes , Hidaspe , injustes malgré nous.

Mais que Phorbas est lent pour mon impatience !  
 C'est sur lui seul enfin que j'ai quelque esperance ;  
 Car les Dieux irritez ne nous répondent plus ,  
 Ils ont par leur silence expliqué leur refus.

H I D A S P E .

Tandis que par vos soins vous pouvez tout ap-  
 prendre ,

Quel besoin que le Ciel ici se fasse entendre ?  
 Ces Dieux dont le Pontife a promis le secours ,  
 Dans leurs temples , Seigneur , n'habitent point  
 toujours ,

On ne voit point leur bras si prodigue en mira-  
 cles ,

Ces antres , ces trépieds qui rendent leurs oracles ,  
 Ces organes d'airain que nos mains ont formés

Toûjours d'un souffle pur ne font point animez.  
Ne nous endormons point sur la foi de leurs Prê-  
tres ;

Au pied du sanctuaire il est souvent des traîtres.  
Qui nous asservissant sous un pouvoir sacré ,  
Font parler les destins, les font taire à leur gré.  
Voyez, examinez avec un soin extrême  
Philoctète, Phorbas, & Jocaste elle-même.  
Ne nous fions qu'à nous, voyons tout par nos  
yeux,

Ce sont la nos trépieds, nos Oracles, nos Dieux.  
O E D I P E.

Seroit-il dans le temple un cœur assez perfide ?  
Non, si le Ciel enfin de nos destins decide,  
On ne le verra point mettre en d'indignes mains  
Le dépôt précieux du salut des Thebains.  
Je vais, je vais moi-même, accusant leur silence,  
Par mes vœux redoublez fléchir leur inclemence,  
Toi, si pour me servir tu montre quelque ardeur,  
De Phorbas que j'attens cours hâter la lenteur.  
Dans l'état déplorable où tu vois que nous som-  
mes ,  
Je veux interroger & les Dieux & les hommes.

*Fin du second Acte.*





## A C T E III.

---

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, EGINE.

JOCASTE.

OUI, j'attens Philoctete, & je veux qu'en ces lieux

Pour la dernier fois il paroisse à mes yeux.

EGINE.

Madame, vous sçavez jusqu'à quelle insolence  
Le peuple a de ses cris fait monter la licence.  
Ces Thebains que la mort assiége à tout moment,  
N'attendent leur salut que de son châtement.  
Vieillards, femmes, enfans, que leur malheur  
accable,

Tous sont interesséz à le trouver coupable :  
Vous entendés d'ici leurs cris séditions,  
Ils demandent son sang de la part de nos Dieux,  
Pourrez-vous résister à tant de violence ?  
Pourrez-vous le servir & prendre sa défense ?

JOCASTE.

Moi ? si je la prendrai ? dussent tous les Thebains

Porter jusques sur moi leurs parricides mains ;  
Sous ces murs tous fumans dûssai-je être écrasée ,  
Je ne trahirai point l'innocence accusée.

Mais une juste crainte occupe mes esprits ;  
Mon cœur de ce héros fut autrefois épris ;  
On le sçait , on dira que je lui sacrifie  
Ma gloire , mon époux , mes Dieux & ma patrie ,  
Que mon cœur brûle encore. . . .

EGINE.

Ah ! calmés cet effroi ;  
Cet amour malheureux n'eut de témoin que moi ,  
Et jamais. . . .

JOCASTE.

Que dis-tu ? crois-tu qu'une Princesse  
Puisse jamais cacher sa haine ou sa tendresse ?  
Des courtisans sur nous les inquiets regards  
Avec avidité tombent de toutes parts ;  
A travers les respects leurs trompeuses souplesses  
Penètrent dans nos cœurs , & cherchent nos foi-  
bleses :

A leur malignité rien n'échape & ne fuit ,  
Un seul mot , un soupir , un coup d'œil nous  
trahit ;

Tout parle contre nous jusqu'à notre silence ,  
Et quand leur artifice & leur persévérance  
Ont enfin malgré nous arraché nos secrets ,  
Alors avec éclat leurs discours indiscrets  
Portant sur notre vie une triste lumière ,  
Vont de nos passions remplir la terre entière.

EGINE.

Eh ! qu'avez-vous , Madame , à craindre de leurs  
coups ?  
Quels regards si perçans sont dangereux pour  
vous ?

Quel secret penetré peut flétrir votre gloire ?  
 Si l'on sçait votre amour , on sçait votre victoire,  
 On sçait que la vertu fut toujours votre appui.

## J O C A S T E ,

Et c'est cette vertu qui me trouble aujourd'hui.  
 Peut-être à m'accuser toujours prompte & sévère ,  
 Je porte sur moi-même un regard trop austère ;  
 Peut-être je me juge avec trop de rigueur :  
 Mais enfin Philoctète a regné sur mon cœur.  
 Dans ce cœur malheureux son image est tracée ,  
 Ma vertu ni le tems ne l'ont point effacée.  
 Que dis-je ; je ne sçai quand je sauve ses jours ,  
 Si la seule équité m'appelle à son secours.  
 Ma pitié me paroît trop sensible & trop rendre ,  
 Je sens trembler mon bras tout prêt à le défendre  
 Je me reproche enfin mes bontez & mes soins ,  
 Je le servirois mieux si je l'eusse aimé moins.

## E G I N E ,

Mais voulez-vous qu'il parte ?

## J O C A S T E ,

Où je le veux sans doute ,  
 C'est ma seule esperance , & pour peu qu'il m'é-  
 conte ,

Pour peu que ma priere ait sur lui de pouvoir ,  
 Il faut qu'il se prépare à ne me plus revoir :  
 De ces funestes lieux qu'il s'écarte , qu'il fuye ,  
 Qu'il sauve en s'éloignant & ma gloire & sa vie :  
 Mais qui peut l'arrêter ? il devroit être ici.  
 Chere EGINE va , cours.



SCÈNE II.

JOCASTE, PHILOCTÈTE, ÉGINE.

JOCASTE.

AH! Prince, vous voici  
 Dans le mortel effroi dont mon ame est émuë,  
 Je ne m'excuse point de chercher votre vûë;  
 Mon devoir il est vrai m'ordonne de vous fuir,  
 Je dois vous oublier, & non pas vous trahir;  
 Je crois que vous sçavez le sort qu'on vous apprête.

PHILOCTÈTE.

Un vain peuple en tumulte a demandé ma tête;  
 Du jour qui m'importune il veut me délivrer.

JOCASTE.

Ah de ce coup affreux songeons à nous parer!  
 Partez; de votre sort vous êtes encore maître:  
 Mais ce moment, Seigneur, est le dernier peut-être

Oui je puis vous sauver d'un indigne trépas.  
 Fuyez, & loin de moi précipitant vos pas,  
 Pour prix de votre vie heureusement sauvée,  
 Oubliez que c'est moi qui vous l'ai conservée.

PHILOCTÈTE.

Daignez montrer, Madame, à mon cœur agité  
 Moins de compassion, & plus de fermeté;  
 Préférez comme moi mon honneur à ma vie,  
 Commandez que je meure, & non pas que je fuie,  
 Et ne me forcez point, quand je suis innocent,  
 A devenir coupable en vous obéissant.  
 Des liens que m'a ravis la colere celeste,



Ma gloire, mon honneur est le seul qui me reste,  
 Ne m'ôtés pas ce bien, dont je suis si jaloux,  
 Et ne m'ordonnez pas d'être indigne de vous.  
 J'ai vécu, j'ai rempli ma triste destinée,  
 Madame, à votre époux ma parole est donnée,  
 Quelque indigne soupçon qu'il ait conçu de moi,  
 Je ne sçai point encore comme on manque de foi.

## J O C A S T E,

Seigneur, au nom des Dieux, au nom de cette  
 flâme

Dont la triste Jocaste avoit touché votre ame,  
 Si d'une si parfaite & si tendre amitié  
 Vous conservez encore un reste de pitié;  
 Enfin s'il vous souvient que promis l'un à l'autre  
 Autrefois mon bonheur a dépendu du vôtre,  
 Daignez sauver des jours de gloire environnez,  
 Des jours à qui les miens ont été destinez.

## P H I L O C T E T E.

Non, la mort à mes maux est l'unique remède.  
 J'ai vécu pour vous seule, un autre vous possède  
 Je suis assez content, & mon sort est trop beau,  
 Si j'emporte en mourant votre estime au tombeau.  
 Qui sçait même, qui sçait si d'un regard propice,  
 Le Ciel ne verra point ce sanglant sacrifice?  
 Qui sçait si sa clémence au sein de vos Etats  
 Pour m'immoler à vous n'a point conduit mes  
 pas?

Sans doute il me devoit cette grace infinie  
 De conserver vos jours aux dépens de ma vie.  
 Peut-être d'un sang pur il peut se contenter,  
 Et le mien vaut du moins qu'il daigne l'accepter.

( o )

SCENE

SCÈNE III.

OEDIPE, JOCASTE, PHILOCTÈTE;  
EGINE, HIDASPE, Suite.

OEDIPE.

Prince, ne craignez point l'impétueux caprice  
D'un peuple dont la voix presse votre supplice,  
J'ai calmé son tumulte, & même contre lui  
Je vous viens, s'il le faut, présenter mon appui.  
On vous a soupçonné, le peuple a dû le faire.  
Moi qui ne juge point ainsi que le vulgaire,  
Je voudrois que perçant un nuage odieux,  
Déjà votre innocence éclatât à leurs yeux:  
Mon esprit incertain, que rien n'a pû resoudre,  
N'ose vous condamner, mais ne peut vous absoudre,

C'est au Ciel que j'implore à me déterminer.  
Ce Ciel enfin s'apaise, il veut nous pardonner;  
Et bientôt retirant la main qui nous opprime,  
Par la voix du grand Prêtre il nomme la victime,  
Et je laisse à nos Dieux plus éclairés que nous,  
Le soin de décider entre mon peuple & vous.

PHILOCTÈTE.

Votre équité, Seigneur, est inflexible & pure;  
Mais l'extrême justice, est une extrême injure,  
Il n'en faut pas toujours écouter la rigueur.  
Des loix que nous suivons la première est l'honneur.

Je me suis vu réduit à l'affront de répondre  
A de vils délateurs que j'ai trop sçu confondre.  
Ah! sans vous abaisser à cet indigne soin,  
Seigneur il suffisoit de moi seul pour témoin;

D

C'étoit, c'étoit assez d'examiner ma vie :  
 Hercule appui des Dieux, & vainqueur de l'Asie ;  
 Les monstres, les tirans qu'il m'apprit à dompter,  
 Ce sont là les témoins qu'il me faut confronter.  
 De vos Dieux cependant interrogez l'organe ;  
 Nous apprendrons de lui si leur voix me con-  
 damne.

Je n'ai pas besoin d'eux, & j'attends leur arrêt,  
 Par pitié pour ce peuple, & non par intérêt.

---

## S C E N E IV.

O E D I P E, J O C A S T E, L E G R A N D  
 P R E S T R E, H I D A S P E, P H I L O C T E T E,  
 E G I N E, Suite ; L E C H O E U R.

## O E D I P E.

E H bien les Dieux touchez des vœux qu'on leur  
 adresse ,

Suspendent-ils enfin leur fureur vangeresse ?  
 Quelle main parricide a pu les offenser ?

## P H I L O C T E T E.

Parlez, quel est le sang que nous devons verser ?  
 L E G R A N D P R E S T R E.

Fatal présent du Ciel ! science malheureuse !

Qu'aux mortels curieux vous êtes dangereuse !

Plût aux cruels destins qui pour moi sont ouverts,  
 Que d'un voile éternel mes yeux fussent cou-  
 verts !

## P H I L O C T E T E.

Eh bien que venez-vous annoncer de sinistre ?

## O E D I P E.

D'une haine éternelle êtes-vous le ministre ?

O E D I P E ;

39

P H I L O C T E T E .

Ne craignez rien.

O E D I P E .

Les Dieux veulent-ils mon trépas ?

LE GRAND PRESTRE .

*à Oedipe.*

Ah ! si vous m'en croyez , ne m'interrogez pas.

O E D I P E .

Quel que soit le destin que le Ciel nous annonce ,  
Le salut des Thebains dépend de sa réponse.

P H I L O C T E T E .

Parlez.

O E D I P E .

Ayez pitié de tant de malheureux ;  
Songez qu'Oedipe . . .

LE GRAND PRESTRE .

*Oedipe est plus à plaindre qu'eux.*

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

Oedipe a pour son peuple une amour paternelle ,  
Nous joignons à sa voix notre plainte éternelle ;  
Vous à qui le Ciel parle , entendez nos clameurs.

II. PERSONNAGE DU CHOEUR.

Nous mourrons , sauvez-nous , détournez ses fureurs.

Nommez cet assassin , ce Monstre , ce perfide.

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

Nos bras vont dans son sang laver son parricide.

LE GRAND PRESTRE .

Peuples infortunés , que me demandez-vous ?

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

Dites un mot , il meurt , & vous nous sauvez tous.

LE GRAND PRESTRE.

Quand vous serez instruits du destin qui l'accable,

Vous fremirez d'horreur au seul nom du coupable.

Le Dieu qui par ma voix vous parle en ce moment,

Commande que l'exil soit son seul châtiment:

Mais bientôt éprouvant un desespoir funeste,

Ses mains ajouteront à la rigueur celeste.

De son supplice affreux vos yeux seront surpris,

Et vous croirez vos jours trop payez à ce prix.

O E D I P E.

Obéissez.

PHILOCTETE.

Parlez.

O E D I P E.

C'est trop de résistance.

LE GRAND PRESTRE.

*à Oedipe.*

C'est vous qui me forcez à rompre le silence.

O E D I P E.

Que ces retardemens allument mon courroux !

LE GRAND PRESTRE.

Vous le voulez... eh bien... c'est....

O E D I P E.

Acheve; qui ?

LE GRAND PRESTRE.

*à Oedipe.*

Vous.

O E D I P E.

Moi.

LE GRAND PRESTRE.

Vous, malheureux Prince.

II. PERSONNAGE DU CHOEUR.

Ah! que viens je d'entendre?

JOCASTE.

Interprête des Dieux, qu'osez-vous nous apprendre?

*à Oedipe.*

Quoi vous de mon époux vous seriez l'assassin?

Vous à qui j'ai donné la Couronne & ma main?

Non, Seigneur, non, des Dieux l'Oracle nous abuse,

Votre vertu dément la voix qui vous accuse.

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

O Ciel, dont le pouvoir préside à notre sort,

Nommez une autre tête, ou rendez-nous la mort.

PHILOCTÈTE.

N'attendez point, Seigneur, outrage pour outrage,

Je ne tirerai point un indigne avantage;

Du revers inouï qui vous presse à mes yeux,

Je vous crois innocent malgré la voix des Dieux.

Je vous rends la justice enfin qui vous est due,

Et que ce peuple & vous ne m'avez point renduë.

J'abandonne à jamais ces lieux remplis d'effroi,

Les chemins de la gloire y sont fermés pour moi;

Sur les pas du héros, dont je garde la cendre

Cherchons des malheureux que je puisse défendre.

*(il sort.)*

OEDIPÉ.

Non je ne reviens point de mon saisissement

Ma colere est égale à mon étonnement.

Voilà donc des autels quel est le privilège

Imposteur! ainsi donc ta bouche sacrilège,

Pour accuser ton Roi d'un forfait odieux,

Abuse insolemment du commerce des Dieux.  
Tu crois que mon courroux doit respecter en-  
core

Le ministère saint que ta main deshonore.  
Traître , aux pieds des autels il faudroit t'immo-  
ler ,

A l'aspect de tes Dieux que ta voix fait parler.

LE GRAND PRESTRE,

Ma vie est en vos mains , vous en êtes le maître ;  
Profitez des momens que vous avez à l'être.

Aujourd'hui votre arrêt vous sera prononcé ;  
Tremblez , malheureux Roi , votre regne est  
passé :

Une invisible main suspend sur votre tête  
Le glaive menaçant que la vengeance apprête.  
Bientôt de vos forfaits vous-même épouvanté,  
Fuyant loin de ce Trône où vous êtes monté,  
Privé des feux sacrez & des eaux salutaires,  
Remplissant de vos cris les antres solitaires ,  
Par tout d'un Dieu vangeur vous sentirez les coups,  
Vous chercherez la mort , la mort fuira de vous.  
Le Ciel , ce Ciel témoin de tant d'objets funebres,  
N'aura plus pour vos yeux que d'horribles tene-  
bres.

Au crime , au châtimement malgré vous destiné,  
Vous seriez trop heureux de n'être jamais né,

O E D I P E.

J'ai forcé jusqu'ici ma colere à t'entendre ;  
Si ton sang méritoit qu'on daignât le répandre,  
De ton juste trépas mes regards satisfais.  
De ta prédiction préviendroient les effets.  
Va , fui , n'excite plus le transport qui m'agite ,  
Et respecte un courroux que ta presence irrite ;  
Fui , d'un mensonge , indigne abominable auteur.



LE GRAND PRESTRE.

Vous me traitez toujours de traître & d'impof-  
teur ;

Votre pere autrefois me croyoit plus sincere.

OEDIPÉ.

Arrête. . . que dis-tu ? quoi Polibe. . . mon  
pere ?

LE GRAND PRESTRE.

Vous apprendrez trop tôt votre funeste sort,

Ce jour va vous donner la naissance & la mort.

Vos destins font comblez , vous allez vous con-  
noître.

Malheureux , sçavez - vous quel sang vous donna  
l'être ?

Entouré de torfaits à vous seul reservez ,

Sçavez-vous seulement avec qui vous vivez ?

O Corinthe ! ô Phocide ! exécration hymenée ;

Je vois naître une race impie , infortunée ,

Digne de sa naissance , & de qui la fureur

Remplira l'univers d'épouvante & d'horreur.

Sortons.

SCENE V.

OEDIPÉ, JOCASTE, EGINE,  
HIDASPE.

OEDIPÉ.

CES derniers mots me rendent immobile.

Je ne sçai où je suis ; ma fureur est tranquille ;

Il me semble qu'un Dieu descendu parmi nous ,

Maître de mes transports enchaîne mon courroux ;

Et prêtant au Pontife une force divine ,

Par sa terrible voix m'annonce ma ruine,

## H I D A S P E.

Seigneur, vous avez vû ce qu'on n'ose attenter,  
 Un orage se forme, il le faut écarter.  
 Craignez un ennemi d'autant plus redoutable,  
 Qu'il vous perce à nos yeux par un trait respecta-  
 ble.

Fortement appuyé sur des oracles vains,  
 Un Pontife est souvent terrible aux Souverains,  
 Et dans son zèle aveugle un peuple opiniâtre,  
 De ses liens sacrez imbecile idolâtre,  
 Foulant par pieté les plus saintes des loix,  
 Croit honorer les Dieux, en trahissant ses Rois;  
 Sur tout quand l'intérêt pere de la licence,  
 Vient de leur zèle impie enhardir l'insolence.

## O E D I P E.

Quelle plaintive voix crie au fonds de mon cœur!  
 Quel crime juste Ciel, & quel comble d'horreur.

## J O C A S T E.

Seigneur, ç'en est assez, ne parlez plus de crime:  
 A ce peuple expirant il faut une victime,  
 Il faut sauver l'Etat, & c'est trop differer:  
 Epouse de Laius, c'est à moi d'expirer;  
 C'est à moi de chercher sur l'inférieure rive.  
 D'un malheureux époux l'ombre errante & plain-  
 tive.

De ces mânes sanglans j'appaiserai les cris;  
 J'irai. . . puissent les Dieux satisfaits à ce prix,  
 Contens de mon trépas n'en point exiger d'autre,  
 Et que mon sang versé puisse épargner le vôtre.

## O E D I P E.

Vous mourir, vous Madame! ah! n'est-ce point  
 assez  
 De tant de maux affreux sur ma tête amassés?

Quittez, Reine, quittez ce langage terrible,  
Le sort de votre époux est déjà trop horrible,  
Sans que de nouveaux traits venant me déchirer,  
Vous me donniez encore votre mort à pleurer.  
Suivez mes pas, rentrons; il faut que j'éclaircisse  
Un souçon que je forme avec trop de justice.  
Venez.

JOCASTE.

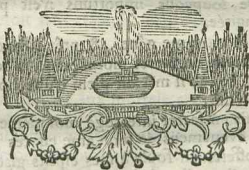
Comment, Seigneur, vous pourriez...

OEDIPE.

Suivez-moi,

Et venez dissiper, ou combler mon effroi.

*Fin du troisieme Acte.*





# A C T E IV.

SCENE PREMIERE.

O E D I P E , J O C A S T E .

O E D I P E ,

**N**ON , quoique vous diâtes , mon ame in-  
 quiétée  
 De soupçons importuns n'est pas moins  
 agitée.

Le grand Prêtre me gêne , & prêt à l'excuser ,  
 Je commence en secret moi même à m'accuser.  
 Sur tout ce qu'il m'a dit plein d'une horreur ex-  
 trême ,

Je me suis en secret interrogé moi-même ;  
 Et mille événemens de mon ame effacés  
 Se sont offerts en foule à mes esprits glacés.  
 Le passé m'interdit , & le présent m'accable ;  
 Je lis dans l'avenir un sort épouvantable ,  
 Et le crime par tout semble suivre mes pas.

J O C A S T E .

Eh quoi , votre vertu ne vous rassure pas ?  
 N'êtes-vous pas enfin sûr de votre innocence ?

OEDIPÉ.

On est plus criminel quelquefois qu'on ne pense.

JOCASTE.

Ah! d'un Prêtre indiscret dédaignant les fureurs,  
Cessés de l'excuser par ces vaines terreurs.

OEDIPÉ.

Madame, au nom des Dieux, sans vous parler du  
reste,

Quand Laïus entreprit ce voyage funeste,  
Avoit-il près de lui des gardes, des Soldats;

JOCASTE.

Je vous l'ai déjà dit, un seul suivoit ses pas.

OEDIPÉ.

Un seul homme?

JOCASTE.

Ce Roi plus grand que sa fortune  
Dédaignoit comme vous une pompe importune;  
On ne voyoit jamais marcher devant son char  
D'un bataillon nombreux le fastueux rempar:  
Au milieu des sujets soumis à sa puissance,  
Comme il étoit sans crainte, il marchoit sans dé-  
fense;

Par l'amour de son peuple il se croyoit gardé.

OEDIPÉ.

O héros! par le Ciel aux mortels accordé,  
Des véritables Rois exemple auguste & rare,  
Oedipe a-t-il sur toi porté sa main barbare?  
Dépeignez-moi du moins ce Prince malheureux.

JOCASTE.

Puisque vous rappelez un souvenir fâcheux,  
Malgré le froid des ans dans sa mâle vieillesse,  
Ses yeux brilloient encore du feu de sa jeunesse;  
Son front cicatrisé sous ses cheveux blanchis,  
Imprimoit le respect aux mortels interdits;

Et si j'ose , Seigneur , dire ce que j'en pense ,  
 Laïus , eut avec vous assez de ressemblance ,  
 Et je m'applaudissois de retrouver en vous ,  
 Ainsi que les vertus , les traits de mon époux .  
 Seigneur , qu'a ce discours qui doit vous sur-  
 prendre ?

O E D I P E .

J'entrevois des malheurs que je ne puis compren-  
 dre ;

Je crains que par les Dieux le Pontife inspiré  
 Sur mes destins affreux ne soit trop éclairé .  
 Moi , j'aurois massacré ! Dieux ! seroit-il possible ?

J O C A S T E .

Cet organe des Dieux est-il donc infallible ?  
 Un ministère saint les attache aux autels ;  
 Ils approchent des Dieux ; mais ils sont des mor-  
 tels .

Pensez-vous qu'en effet au gré de leur demande  
 Du vol de leurs oiseaux la vérité dépende ?  
 Que sous un fer sacré des taureaux gemissans  
 Dévoilent l'avenir à leurs regards perçans ,  
 Et que de leurs festons ces victimes ornées  
 Des humains dans leurs flancs portent les desti-  
 nées ?

Non , non ; chercher ainsi l'obscurité ,  
 C'est usurper les droits de la divinité ,  
 Nos Prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple  
 pense ,  
 Notre crédulité fait toute leur science .

O E D I P E .

Ah Dieux ! s'il étoit vrai , quel seroit mon bon-  
 heur ?

J O C A S T E .

Seigneur , il est trop vrai , croyez-en ma douleur .  
 Comme

Comme vous autrefois pour eux préoccupée,  
 Helas, pour mon malheur je fus bien détrompée,  
 Et le Ciel me punit d'avoir trop écouté  
 D'un Oracle imposteur la fausse obscurité.  
 Il m'en coûta mon fils: Oracle que j'abhorre,  
 Sans vos ordres, sans vous mon fils vivroit encore.

O E D I P E.

Votre fils! par quels coups l'avez-vous donc perdu?  
 Quel Oracle sur vous les Dieux ont-ils rendu?

J O C A S T E.

Apprenez, apprenez dans ce peril extrême,  
 Ce que j'aurois voulu me cacher à moi même;  
 Et d'un Oracle faux ne vous allarmez plus.

Seigneur, vous le sçavez, j'eus un fils de Laïus.  
 Sur le sort de mon fils ma tendresse inquiète  
 Consulta de nos Dieux la fameuse interprète.  
 Quelle fureur hélas de vouloir arracher  
 Des secrets que le sort a voulu nous cacher?  
 Mais enfin j'étois mere, & pleine de foiblesse,  
 Je me jettai craintive aux pieds de la Prêtresse.  
 Voici ces propres mots; j'ai dû les retenir;  
 Pardonnez si je tremble à ce seul souvenir.  
 " Ton fils tuëra son pere, & se fils sacrilège,  
 " Inceste & paricide. . . ô Dieux acheverai-je?

O E D I P E.

Eh bien, Madame?

J O C A S T E.

Enfin, Seigneur, on me prédit  
 Que mon fils, que ce monstre entreroit dans mon  
 lit;

Que je le recevrois, moi Seigneur, moi sa mere,  
 Dégoutant dans mes bras du meurtre de son pere;  
 Et que tous deux unis par ces liens affreux,  
 Je donnerois des fils à mon fils malheureux.

E



Vous vous troublez, Seigneur, à ce récit funeste,  
 Vous craignez de m'entendre & d'écouter le reste.

O E D I P E.

Ah Madame! achevez. . . . dites. . . . que fîtes-

vous

De cet enfant, l'objet du celeste courroux;

J O C A S T E.

Je crus les Dieux, Seigneur, & saintement cruelle,  
 J'étouffai pour mon fils mon amour maternelle,  
 En vain de cet amour l'impérieuse voix  
 S'opposoit à nos Dieux & condamnoit leurs loix,  
 Il fallut dérober cette tendre victime  
 Au fatal ascendant qui l'entraînoit au crime,  
 Et pensant triompher des horreurs de son sort,  
 J'ordonnai par pitié qu'on lui donnât la mort.  
 O pitié criminelle autant que malheureuse!  
 O d'un Oracle faux obscurité trompeuse!  
 Quel fruit me revient-il de mes barbares soins?  
 Mon malheureux époux n'en expira pas moins;  
 Dans le cours triomphant de ses destins prospères  
 Il fut assassiné par des mains étrangères.  
 Ce ne fut point son fils qui lui porta ces coups,  
 Et j'ai perdu mon fils sans sauver mon époux.  
 Que cet exemple affreux puisse au moins vous instruire;

Banissez cet effroi qu'un Prêtre vous inspire,  
 Profitez de ma faute, & calmez vos esprits.

O E D I P E.

Après le grand secret que vous m'avez appris.  
 Il est juste à mon tour que ma reconnoissance  
 Fasse de mes destins l'horrible confidence.  
 Lorsque vous aurez scû par ce triste entretien  
 Le rapport effrayant de votre sort au mien,  
 Peut-être ainsi que moi fremirés-vous de crainte.

Le destin m'a fait naître au Trône de Corinthe;  
 Cependant de Corinthe & du Trône éloigné,  
 Je vois avec horreur les lieux où je suis né.  
 Un jour, ce jour affreux présent à ma pensée,  
 Jette encor la terreur dans mon ame glacée;  
 Pour la première fois par un don solennel  
 Mes mains jeunes encore enrichissoient l'autel:  
 Du temple tout à coup les combles s'entrouvri-  
 rent;

De traits affreux de sang les marbres se couvri-  
 rent;

De l'autel ébranlé par de longs tremblemens  
 Une invisible main repoussoit mes presens;  
 Et les vents au milieu de la foudre éclatante,  
 Porterent jusqu'à moi cette voix effrayante:  
 " Ne viens plus des lieux saints souiller la pureté,  
 " Du nombre des vivans les Dieux t'ont rejeté;  
 " Ils ne reçoivent point tes offrandes impies,  
 " Va porter tes presens aux autels des Furies:  
 " Conjure leurs serpens prêts à te déchirer;  
 " Va, ce sont là les Dieux que tu dois implorer.  
 Tandis qu'à la frayeur j'abandonnois mon ame,  
 Cette voix m'annonça; le croirez-vous, Madame,  
 Tout l'assemblage affreux des forfaits inouïs,  
 Dont le Ciel autrefois menaça votre fils,  
 Me dit que je serois l'assassin de mon pere.

J O C A S T E.

Ah Dieux!

O E D I P E.

Que je serois le mari de ma mere.

J O C A S T E.

Où suis-je? quel demon en unissant nos cœurs,  
 Cher Prince, a pû dans nous rassembler tant d'hor-  
 reurs?

Il n'est pas encor tems de répandre des larmes ;  
Vous apprendrés bientôt d'autres sujets d'allarmes.  
Ecoutez-moi, Madame, & vous allés trembler.  
Du sein de ma patrie il fallut m'exiler.  
Je craignis que ma main malgré moi criminelle,  
Aux destins ennemis ne fût un jour fidelle ;  
Et suspect à moi-même, à moi même odieux,  
Ma vertu n'osa point lutter contre les Dieux.  
Je m'arrachai des bras d'une mere éplorée ;  
Je partis, je courus de contrée en contrée,  
Je déguisai par tout ma naissance & mon nom.  
Un ami de mes pas fut le seul compagnon.  
Dans plus d'une aventure en ce fatal voyage,  
Le Dieu qui me guidoit seconda mon courage :  
Heureux si j'avois pu dans l'un de ces combats  
Prévenir mon destin par un noble trépas !  
Mais je suis réservé sans doute au paricide.  
Enfin je me souviens qu'aux champs de la Phocide,  
(Et je ne conçois pas par quel enchantement  
J'oubliois jusqu'ici ce grand événement ;  
La main des Dieux sur moi si long-tems suspendue  
Semble ôter le bandeau qu'ils mettoient sur ma  
vûë.)

Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers ,  
Sur - un char éclatant que traînoient deux cour-  
siers.

Il fallut disputer dans cet étroit passage  
Des vains honneurs du pas le frivole avantage.  
J'étois jeune & superbe , & nourri dans un rang  
Où l'on puisa toujours l'orgueil avec le sang :  
Inconnu , dans le sein d'une terre étrangere ,  
Je me croyois encor au Trône de mon pere,  
Et tous ceux qu'à mes yeux le sort venoit offrir ,

Me sembloient mes sujets , & faits pour m'obeir.  
 Je marche donc vers eux , & ma main furieuse  
 Arrête des coursiers la fougue impétueuse.  
 Loin du char à l'instant ces guerriers élancés  
 Avec fureur sur moi fondent à coups pressés.  
 La victoire entre nous ne fut point incertaine.  
 Dieux puissans , je ne sçai si c'est faveur ou haine:  
 Mais sans doute pour moi contr'eux vous combattîés,  
 Et l'un & l'autre enfin tomberent à mes pieds.  
 L'un d'eux, il m'en souvient , déjà glacé par l'âge.  
 Couché sur la poussiere observoit mon visage ;  
 Il me tendit les bras , il voulut me parler ,  
 De ses yeux expirans je vis des pleurs couler ,  
 Moi-même en le perçant je sentis dans mon ame ,  
 Tout vainqueur que j'étois. . . . vous fremissiez,  
 Madame.

JOCASTE.

Seigneur, voici Phorbas , on le conduit ici.

OEDIPE.

Helas ! mon doute affreux va donc être éclairci ?

SCENE II.

OEDIPE, JOCASTE, PHORBAS,  
 Suite.

OEDIPE.

Viens, malheureux viellard , viens, approche...  
 à sa vue

D'un trouble renaissant je sens mon ame émuë,  
 Un confus souvenir vient encore m'affliger ;  
 Je tremble de le voir & de l'interroger.

PHORBAS.

Eh bien est-ce aujourd'hui qu'il faut que je perisse ;

Grande Reine avez-vous ordonné mon supplice ?  
 Vous ne fûtes jamais injuste que pour moi.

J O C A S T E .

Rassurez-vous , Phorbas , & répondez au Roi.

P H O R B A S .

Au Roi !

J O C A S T E .

C'est devant lui que je vous fais paroître.

P H O R B A S .

O Dieux ! Laïus est mort , & vous êtes mon maître ,  
 Vous , Seigneur ?

O E D I P E .

Epargnons les discours superflus :

Tu fus le seul témoin du meurtre de Laïus ;  
 Tu fus blessé , dit-on , en voulant le défendre.

P H O R B A S .

Seigneur , Laïus est mort , laissés en paix sa cendre ;  
 N'insultés point du moins au malheureux destin  
 D'un fidele sujet blessé de votre main.

O E D I P E .

Je t'ai blessé ; qui ? moi ?

P H O R B A S .

Contentés votre envie ,

Achevés de m'ôter une importune vie.

Seigneur , que votre bras , que le Dieux ont trom-  
 pé ,

Verse une reste de sang qui vous est échappé ;  
 Et puis qu'il vous souvient de ce sentier funeste  
 Où mon Roi . . .

O E D I P E .

Malheureux , épargne-moi le reste.

J'ai tout fait , je le voi , ç'en est assés . . . ô Dieux ,  
 Enfin après quatre ans vous desillés mes yeux ,

JOCASTE.

Helas ! il est donc vrai ?

OEDIPE.

Quoi ! c'est toi que ma rage

Attaqua vers Daulis en cet étroit passage ?

Oui, c'est toi, vainement je cherche à m'abuser ;

Tout parle contre moi, tout sert à m'acculer,

Et mon œil étonné ne peut te méconnoître.

PHORBAS.

Il est vrai, sous vos coups j'ai vû tomber mon maître ;

Vous avés fait le crime, & j'en fus soupçonné ;

J'ai vécu dans les fers, & vous avés regné.

OEDIPE.

Va, bientôt à mon tour je te rendrai justice.

Va, laisse-moi du moins le soin de mon supplice ;

Laisse-moi, sauve-moi de l'affront douloureux

De voir un innocent que j'ai fait malheureux.

SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE.

OEDIPE.

JOcaste ... car enfin la fortune jalouse

M'interdit à jamais le tendre nom d'épouse,

Vous voyés mes forfaits ; libre de votre foi,

Frapés, délivrés-vous de l'horreur d'être à moi.

JOCASTE.

Helas !

OEDIPE.

Prenés ce fer, instrument de ma rage,

Qu'il vous serve aujourd'hui pour un plus juste usage,

Plongés-le dans mon sein,

J O C A S T E.

Que faites-vous, Seigneur ?

Arrêtés, moderés cette aveugle douleur,  
Vivés.

O E D I P E.

Quelle pitié pour moi vous interesse ?

Je dois mourir.

J O C A S T E.

Vivés, c'est moi qui vous en presse,

Ecoutez ma priere.

O E D I P E.

Ah ! je n'écoute rien ;

J'ai tué votre époux.

J O C A S T E.

Mais vous êtes le mien,

O E D I P E.

Je le suis par le crime.

J O C A S T E.

Il est involontaire.

O E D I P E.

N'importe, il est commis.

J O C A S T E.

O comble de misere !

O E D I P E.

O trop funeste himen ! ô feux jadis si doux !

J O C A S T E.

Ils ne sont point éteints, vous êtes mon époux.

O E D I P E.

Non, je ne le suis plus, & ma main ennemie  
N'a que trop bien rompu le saint nœud qui nous lie,  
Je remplis ces climats du malheur qui me suit ;  
Redoutés-moi, craignés le Dieu qui me poursuit :  
Ma timide vertu ne sert qu'à me confondre,



Et de moi désormais je ne puis plus répondre,  
 Peut-être de ce Dieu partageant le courroux,  
 L'horreur de mon destin s'entendra jusqu'à vous.  
 Ayés du moins pitié de tant d'autres victimes :  
 Frapés , ne craignés rien , vous m'épargnés des  
 crimes.

## J O C A S T E.

Ne vous acausés point d'un destin si cruel,  
 Vous êtes malheureux, & non pas criminel.  
 Dans ce fatal combat que Daulis vous vit rendre,  
 Vous ignoriés quel sang vos mains alloient ré-  
 pandre ;  
 Et sans trop rappeler cet affreux souvenir ,  
 Je ne puis que me plaindre, & non pas vous punir.  
 Vivés. . . .

## O E D I P E.

Moi que je vive ! il faut que je vous fuie.  
 Hélas ! où traînerai-je une mourante vie ?  
 Sur quels bords malheureux , dans quels tristes  
 climats  
 Ensevelir l'horreur qui s'attache à mes pas ?  
 Irai-je errant encore, & me fuyant moi-même ;  
 Meriter par le meurtre un nouveau diadème ?  
 Irai-je dans Corinthe, où mon triste destin  
 A des crimes plus grands reserve encor ma main ?  
 Corinthe, que jamais ta detestable rive. . . .

## S C E N E IV.

O E D I P E, J O C A S T E, D I M A S.

D I M A S.

S Eigneur, en ce moment un étranger arrive ;  
 Il se dit de Corinthe, & demande à vous voir.

## O E D I P E .

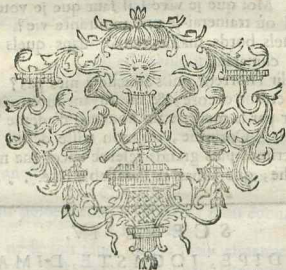
Allons , dans un moment je vais le recevoir.

à *Jocaste*.

Adieu ; que de vos pleurs la source se dissipe.  
 Vous ne reverrés plus le malheureux Oedipe ;  
 C'en est fait , j'ai regné , vous n'avez plus d'époux ,  
 En cessant d'être Roi , je cesse d'être à vous .  
 Je pars ; je vais chercher dans ma douleur mor-  
 telle

Des pais où ma main ne soit point criminelle ;  
 Et vivant loin de vous sans Etats , mais en Roi ,  
 Justifier les pleurs que vous versés pour moi .

*Fin du quatrième Acte.*





ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

OEDIPE, HIDASPE, DIMAS,  
LE CHOEUR, Suite.

OEDIPE.

**F**inissez vos regrets, & retenés vos larmes;  
Vous plaignés mon exil, il a pour moi des  
charmes.

Ma fuite à vos malheurs assure un prompt secours.  
En perdant votre Roi vous conservés vos jours.  
Du sort de tout ce peuple il est tems que j'ordonne.  
J'ai sauvé cet Empire en arrivant au Trône;  
J'en descendrai du moins comme j'y suis monté,  
Ma gloire me suivra dans mon adversité.  
Mon destin fut toujours de vous rendre la vie.  
*à la suite.*

Que Phorbas vienne ici, c'est son Roi qui l'en  
prie :

Auteur de tous ses maux, c'est peu de les van-  
ger,

C'est peu de m'en punir, je dois les soulager:  
Il faut de mes bontés lui laisser quelque marque,

Et descendre du moins de mon Trône en Monarque.

Que l'on fasse approcher l'étranger devant moi.  
Vous, demeurés.

## S C E N E II.

OEDIPE, EGINE, HIDASPE, ICARE,  
Suite.

**I** O E D I P E .

ICare, est-ce vous que je vois ?

Vous de mes premiers ans sage dépositaire,

Vous digne favori de Polibe mon pere.

Quel sujet important vous conduit parmi nous ?

**I C A R E .**

Seigneur, Polibe est mort.

**O E D I P E .**

Ah ! que m'apprenés-vous ?

Mon pere. . . .

**I C A R E .**

A son trépas vous deviez vous attendre.  
Dans la nuit du tombeau les ans l'ont fait descendre ;

Ses jours étoient remplis , il est mort à mes yeux.

**O E D I P E .**

Qu'êtes-vous devenus, Oracles de nos Dieux ?

Vous qui faisiés trembler ma vertu trop timide ,

Vous qui me prépariez l'horreur d'un parricide.

Mon pere est chez les morts , & vous m'avez trompé.

Malgré vous dans son sang mes mains n'ont point trempé :

Ainsi de mon erreur esclave volontaire ,

Occupé

Occupé d'écarter un mal imaginaire,  
J'abandonnois ma vie à des malheurs certains ;  
Trop credule artisan de mes tristes destins.

O Ciel ! & quel est donc l'excès de ma misère ;  
Si le trépas des miens me devient nécessaire ;  
Si trouvant dans leur perte un bonheur odieux,  
Pour moi la mort d'un père est un bienfait des  
Dieux.

Allons, il faut partir, il faut que je m'acquite  
Des funebres tributs que sa cendre mérite.  
Partons ; vous vous taisez, je vois vos pleurs couler.  
Que ce silence !...

ICARE.

O Ciel ! oserai-je parler ?

OEDIPÉ.

Vous reste-t-il encor des malheurs à m'apprendre ?

ICARE.

Un moment sans témoins daignerez - vous m'en-  
tendre ?

OEDIPÉ.

*à sa suite.*

Allés, retirés-vous.... Que va-t-il m'annoncer ?

ICARE.

A Corinthe, Seigneur, il ne faut plus penser.  
Si vous y paroissiez, votre mort est jurée.

OEDIPÉ.

Eh ! qui de mes Etats me défendrait l'entrée ?

ICARE.

Du sceptre de Polibe un autre est l'héritier.

OEDIPÉ.

Est-ce assez ; & ce trait sera-t-il le dernier ?  
Poursuis destin, poursuis, tu ne pourras m'abattre.  
Eh bien j'allois regner, Icare, allons combattre.  
A mes lâches sujets courons me présenter.

Parmi ces malheureux prompts à se revolter ;  
Je puis trouver du moins un trépas honorable.  
Mourant chez les Thebains je mourrois en cou-  
pable.

Je dois perir en Roi. Quels sont mes ennemis ?  
Parle, quel étranger sur mon Trône est assis ?

I C A R E .

Le gendre de Polibe ; & Polibe lui-même  
Sur son front en mourant a mis le diadème.  
A son maître nouveau tout le peuple obéit.

O E D I P E .

Eh quoi ! mon pere aussi, mon pere me trahit ?  
De la rebellion mon pere est le complice ?  
Il me chasse du Trône ?

I C A R E .

Il vous a fait justice ;  
Vous n'étiez point son fils.

O E D I P E .

Icare. . . .

I C A R E .

Avec regret

Je revele en tremblant ce terrible secret :  
Mais il le faut, Seigneur, & toute la Province. . .

O E D I P E .

Je ne suis point son fils !

I C A R E .

Non, Seigneur, & ce Prince  
A tout dit en mourant, de ses remords pressé.  
Pour le sang de nos Rois il vous a renoncé ,  
Et moi de son secret confident & complice ,  
Craignant du nouveau Roi la severe justice ,  
Je venois implorer votre apui dans ces lieux.

O E D I P E .

Je n'étois point son fils ! & qui suis-je , grands  
Dieux ?

I C A R E .

Le Ciel qui dans mes mains a remis votre enfance ,  
D'une profonde nuit couvre votre naissance ;  
Et je ſçai ſeulement qu'en naiffant condamné ,  
Et ſur un mont deſert à perir deſtiné ,  
La lumiere ſans moi vous eut été ravie.

O E D I P E .

Ainſi donc mon malheur commence avec ma vie ;  
J'étois dès le berceau l'horreur de ma maiſon ,  
Où tombai-je en vos mains ?

I C A R E .

Sur le mont Citheron.

O E D I P E .

Près de Thebe ?

I C A R E .

Un Thebain qui ſe dit votre pere ,  
Expoſa votre enfance en ce lieu ſolitaire.  
Quelque Dieu bienfaiſant guida vers vous mes pas ,  
La pitié me faiſit , je vous prens dans mes bras ,  
Je ranime dans vous la chaleur preſque éteinte :  
Vous vivés , & bientôt je vous porte à Corinthe .  
Je vous préſente au Prince ; admirés votre ſort ,  
Le Prince vous adopte au lieu de ſon fils mort ;  
Et par ce coup adroit , ſa politique heureuſe  
Affermit pour jamais ſa puiffance douteuſe .  
Sous le nom de ſon fils vous fûtes élevé  
Par cette même main qui vous avoit ſauvé .  
Mais le Trône en effet n'étoit point votre place ;  
L'intérêt vous y mit , le remord vous en chaſſé .

O E D I P E .

O vous qui préſidés aux fortunes des Rois ,  
Dieux ! faut-il en un jour m'accabler tant de fois ?  
Et préparant vos coups par vos trompeurs Oracles ,  
Contre un foible mortel épuifer les miracles ?



Mais ce vieillard, ami, de qui tu m'as reçu;  
Depuis ce tems fatal ne l'as-tu jamais vû?

I C A R E.

Jamais, & le trépas vous a ravi peut-être  
Le seul qui vous eut dit le sang qui vous fit naître:  
Mais long-tems de ses traits mon esprit occupé  
De son image encore est tellement frappé,  
Que je le connoîtrois, s'il venoit à paroître.

O E D I P E.

Malheureux! eh pourquoi chercher à le connoître?  
Je devrois bien plutôt d'accord avec les Dieux,  
Cherir l'heureux bandeau qui me couvre les yeux.  
J'entrevois mon destin, ces recherches cruelles  
Ne me découvriront que des horreurs nouvelles.  
Je le sçai; mais malgré les maux que je prévois,  
Un desir curieux m'entraîne loing de moi.  
Je ne puis demeurer dans cette incertitude;  
Le doute en mon malheur est un tourment trop  
rude;  
J'abhorre le flambeau dont je veux m'éclairer,  
Je crains de me connoître, & ne puis m'ignorer.

S C E N E III.

O E D I P E, I C A R E, P H O R B A S.

O E D I P E.

AH! Phorbas, approchés.

I C A R E.

Ma surprise est extrême,  
Plus je le vois, & plus.... Ah! Seigneur, c'est lui-  
même,  
C'est lui.

P H O R B A S à Icare.

Pardonnés-moi, si vos traits inconnus...

Quoi, du mont Cithéron ne vous souvient il plus ?

PHORBAS.

Comment ?

ICARE.

Quoi, cet enfant qu'en mes mains vous remîtes ?  
Cet enfant qu'au trépas. . . .

PHORBAS.

Ah ! qu'est-ce que vous dites,  
Et de quel souvenir venez-vous m'accabler ?

ICARE.

Allés, ne craignés rien, cessés de vous troubler.  
Vous n'avés en ces lieux que des sujets de joye ;  
Oedipe est cet enfant.

PHORBAS.

Que le Ciel te foudroye.

Malheureux, qu'as-tu dit ?

ICARE à Oedipe.

Seigneur, n'en doutés pas,  
Quoi que ce Thebain dise, il vous mit dans mes  
bras.

Vos destins sont connus, & voila votre pere.

OEDIPÉ.

O sort qui me confond ! ô comble de misère !  
à Phorbas.

Je serois né de vous... le Ciel auroit permis

Que votre sang versé...

PHORBAS.

Vous n'êtes point mon fils.

OEDIPÉ.

Eh quoi ! n'avés-vous pas exposé mon enfance ?

PHORBAS.

Seigneur, permettés-moi de fuir votre présence,  
Et de vous épargner cet horrible entretien.

O E D I P E.

Phorbas, au nom des Dieux, ne me déguise rien.

P H O R B A S.

Partés, Seigneur, fuyés vos enfans &amp; la Reine.

O E D I P E.

Répons-moi seulement, la résistance est vaine.

Cet enfant par toi-même à la mort destiné,

*en montrant Icare.*

Le mis-tu dans ses bras?

P H O R B A S.

Oùi, je le lui donnai.

Que ce jour ne fut-il le dernier de ma vie!

O E D I P E.

Quel étoit son pays?

P H O R B A S.

Thebe étoit sa patrie.

O E D I P E.

Tu n'étois point son pere?

P H O R B A S.

[*Helas! il étoit né*

D'un sang plus glorieux &amp; plus infortuné.]

O E D I P E.

Quel étoit-il enfin?

P H O R B A S *se jette aux genoux du Roi.*

Seigneur, qu'allés-vous faire?

O E D I P E.

Acheve, je le veux.

P H O R B A S.

Jocaste étoit sa mere.

I C A R E.

Et voila donc le fruit de mes généreux soins!

P H O R B A S.

Qu'avons-nous fait tous deux?

OEDIPÉ.

Je n'attendois pas moins.

ICARE.

Seigneur.

OEDIPÉ.

Sortés, cruels, sortés de ma présence,  
De vos affreux bienfaits craignés la récompense;  
Fuyés, à tant d'horreurs par vous seuls réservé,  
Je vous punirois trop de m'avoir conservé.

SCÈNE IV.

OEDIPÉ.

**L**E voila donc rempli cet Oracle execrable  
Dont ma crainte a pressé l'effet inévitable;  
Et je me vois enfin par un mélange affreux  
Inceste, & paricide, & pourtant vertueux.  
Misérable vertu, nom sterile & funeste,  
Toi par qui j'ai réglé des jours que je deteste,  
A mon noir ascendant tu n'as pû résister,  
Je tombois dans le piège en voulant l'éviter.  
Un Dieu plus tort que moi m'entraînoit vers le  
crime,  
Sous mes pas fugitifs il creusoit un abîme,  
Et j'étois malgré moi dans mon aveuglement,  
D'un pouvoir inconnu l'esclave & l'instrument.  
Voila tout mes forfaits, je n'en connois point  
d'autres;  
Impitoyables Dieux, mes crimes sont les vôtres,  
Et vous m'en punissés... où sus-je! quelle nuit  
Couvre d'un voile affreux la clarté qui nous luit?  
Ces murs sont teints de sang, je vois les Eumenides

Secoïer leurs flambeaux vangeurs des parricides.  
 Le tonnerre en éclats semble fondre sur moi ,  
 L'enfer s'ouvre .... ô Laïus , ô mon pere ! est-ce  
 toi ?

Je vois , je reconnois la blessure mortelle  
 Que te fit dans le flanc cette main criminelle.  
 Punis-moi , vange toi d'un monstre detesté ,  
 D'un monstre qui souïlla les flancs qui l'ont porté ;  
 Aproche , entraîne-moi dans les demeures som-  
 bres ,  
 J'irai de mon suplice épouvanter les ombres.  
 Viens , je te suis.

---

## S C E N E V.

O E D I P E , J O C A S T E , E G I N E ,  
 L E C H O E U R .

J O C A S T E .

**S**eigneur , dissipés mon effroi ,  
 Vos redoutables cris ont été jusqu'à moi.

O E D I P E .

Terre , pour m'engloutir entr'ouvre tes abîmes.

J O C A S T E .

Quel malheur imprévû vous accable ?

O E D I P E .

Mes crimes.

J O C A S T E .

Seigneur.

O E D I P E .

Fuyés , Jocaste.

JOCASTE.

Ah trop cruel époux!

OEDIPÉ.

Malheureuse! arrêtés, quel nom prononcés-vous?

Moi votre époux! quittés ce titre abominable

Qui nous rend l'un à l'autre un objet execrable.

JOCASTE.

Qu'entens-je?

OEDIPÉ.

C'en est fait, nos destins sont remplis.

Laius étoit mon pere, & je suis votre fils.

(il sort.)

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

O crime!

II. PERSONNAGE DU CHOEUR.

O jour affreux! jour à jamais terrible!

JOCASTE.

Egine, arrache-moi de ce Palais horrible.

EGINE.

Helas!

JOCASTE.

Si tant de maux ont de quoi te toucher:

Si ta main sans fremir peut encor m'approcher,

Aide-moi, soutiens-moi, prens pitié de ta Reine.

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

Dieux, est-ce donc ainsi que finit votre haine?

Réprenés, réprenés vos funestes bienfaits,

Cruels, il valoit mieux nous punir à jamais.



## S C E N E VI.

JOCASTE, EGINE, LE GRAND  
PRESTRE, LE CHOEUR.

LE GRAND PRESTRE.

Peuples, un calme heureux écarte les tempêtes ;  
Un soleil plus serain se leve sur vos têtes ;  
Les feux contagieux ne sont plus allumés ,  
Vos tombeaux qui s'ouvroient sont déjà refermés ;  
La mort fuit , & le Dieu du ciel & de la terre  
Annonce ses bontés par la voix du tonnerre.

*Ici on entend gronder la foudre , &  
on voit briller les éclairs.*

JOCASTE.

Quels éclairs ! Ciel ! où suis-je ? & qu'est-ce que  
j'entens ?

Barbares ! . . .

LE GRAND PRESTRE.

C'en est fait , & les Dieux sont contents ;  
Laius du sein des morts cesse de vous poursuivre ,  
Il vous permet encor de regner & de vivre ;  
Le sang d'Oedipe enfin suffit à son courroux.

LE CHOEUR.

Dieux !

JOCASTE.

O mon fils ! hélas dirai-je mon époux ?  
O des noms les plus chers assemblage effroyable !  
Il est donc mort ?

LE GRAND PRESTRE.

Il vit , & le sort qui l'accable  
Des morts & des vivans semble le séparer ;



Il s'est privé du jour avant que d'expirer ?  
 Je l'ai vû dans ses yeux enfoncer cette épée  
 Qui du sang de son pere avoit été trempé :  
 Il a rempli son sort, & ce moment fatal  
 Du salut des Thebains est le premier signal.  
 Tel est l'ordre du Ciel, dont la fureur se lasse ;  
 Comme il veut aux mortels il fait justice ou grace ;  
 Ses traits son épuisés sur ce malheureux fils.  
 Vivez, il vous pardonne.

JOCASTE.

Et moi je me punis,

*Elle se frappe.*

Par un pouvoir affreux réservée à l'inceste,  
 La mort est le seul bien, le seul Dieu qui me reste.  
 Lais, reçois mon sang, je te suis chez les morts :  
 J'ai vécu vertueuse, & je meurs sans remors.

LE CHOEUR.

O malheureuse, Reine ! ô destin que j'abhore !

JOCASTE.

Ne plaignés que mon fils, puisqu'il respire encore ;  
 Prêtres, & vous Thebains, qui fûtes mes Sujets,  
 Honorés mon bucher, & songés à jamais,  
 Qu'au milieu des horreurs du destin qui m'opprime,  
 J'ai fait rougir les Dieux qui m'ont forcée au crime.

*Fin du cinquième & dernier Acte.*





L'EPREUVE  
NOUVELLE.  
*COMEDIE*

EN UN ACTE.

*Par Mr. . . .*

---

*Le Prix est 24. sols.*

---



A P A R I S.  
Chez F. G. Merigot.

---

M D C C X L V I I.

LEPHEUVE

NOUVELLE

COMEDIE

EN UN ACTE

PAR M. L.

---

PARIS

---



PARIS

DE LA BIBLIOTHEQUE

---

MUSEE

---

---

# *A C T E U R S.*

MADAME ARGANTE.

ANGELIQUE, sa Fille.

LISETTE, Suivante.

LUCIDOR, Amant d'Angelique.

FRONTAIN, Valet de Lucidor.

Me. BLAISE, jeune Fermier du  
village.

ACTE U R 2

MADAME ARCANTE

AVOILLON 15 FILL

LETTRE 2000000

LUCIDOR, Amant d'Arconte

FRONTIN Vache Lucidor

M. BLAIS





# L'EPREUVE.


C O M E' D I E.

---

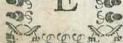
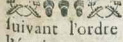
S C E N E P R E M I E R E.

LUCIDOR, FRONTAIN,' *en bottes, & en habits  
de Maître.*

LUCIDOR.

 Ntrons dans cette Salle. Tu ne fais  
donc que d'arriver?

FRONTAIN.

 E Je viens de mettre pied à terre à  
la première hôtellerie du village,  
 j'ai demandé le chemin du château,  
suivant l'ordre de votre lettre, & me voila dans  
l'équipage que vous m'avez prescrit. De ma figure,  
qu'en dites-vous?

*Il se retourne.*



Y reconnoissez - vous votre Valet de Chambre ,  
& n'ai-je pas l'air un peu trop Seigneur ?

LUCIDOR.

Tu es comme il faut ; à qui t'es-tu adressé en entrant ?

FRONTAIN.

Je n'ai rencontré qu'un petit Garçon dans la cour , & vous avez paru. A présent, que voulez-vous faire de moi & de ma bonne mine ?

LUCIDOR.

Te proposer pour Epoux à une très - aimable Fille ;

FRONTAIN,

Tout de bon , ma foi , Monsieur , je soutiens que vous êtes encore plus aimable qu'elle.

LUCIDOR.

Eh non , tu te trompes , c'est moi que la chose regarde.

FRONTAIN.

En ce cas-là , je ne soutiens plus rien.

LUCIDOR.

Tu fais que je suis venu ici il y a près de deux mois pour y voir la Terre que mon Homme d'affaire m'a achetée ; j'ai trouvé dans le château une Madame Argante qui en étoit comme la Concierge , & qui est une petite Bourgeoise de ce pais-ci. Cette bonne Dame a une Fille qui m'a charmé , & c'est pour elle que je veux te proposer.

FRONTAIN *riant.*

Pour cette Fille que vous aimez , la confidence est gaillarde , nous serons donc trois ; vous traitez cette affaire-ci comme une partie de piquet.

LUCIDOR.

Ecoute-moi donc , j'ai dessein de l'épouser moi-même.

FRONTAIN.

Je vous entends bien, quand je l'aurai épousée.

LUCIDOR.

Me laisseras-tu dire? Je te présenterai sur le pied d'un homme riche & mon Ami, afin de voir si elle m'aimera assez pour le refuser.

FRONTAIN.

Ah! c'est une autre histoire; & cela étant, il y a une chose qui m'inquiète.

LUCIDOR.

Quoi?

FRONTAIN.

C'est qu'en venant, j'ai rencontré près de l'hôtellerie une Fille, qui ne m'a pas aperçu, je pense, qui causoit sur le pas d'une porte, mais qui m'a bien la mine d'être une certaine Lisette que j'ai connue à Paris il y a quatre ou cinq ans, & qui étoit à une Dame chez qui mon Maître alloit souvent. Je n'ai vu, cette Lisette-là que deux ou trois fois; mais comme elle étoit jolie, je lui en ai conté tout autant de fois que je l'ai vuë, & cela vous grave dans l'esprit d'une Fille.

LUCIDOR.

Mais vraiment, il y en a une chez Madame Argante de ce nom là, qui est du village, qui y a toute sa famille, & qui a passé en effet quelque temps à Paris avec une Dame du país.

FRONTAIN.

Ma foi, Monsieur, la Friponne me reconnoitra; il y a de certaines tournures d'hommes qu'on n'oublie point.

LUCIDOR.

Tout le remède que j'y sache, c'est de payer d'effronterie, & de lui persuader qu'elle se trompe.

FRONTAIN.

Oh, pour de l'effronterie, je suis en fond.

LUCIDOR.

N'y a-t-il pas des hommes qui se ressemblent tant, qu'on s'y méprend ?

FRONTAIN.

Allons, je ressemblerai, voila tout ; mais dites-moi, Monsieur, souffririez-vous un petit mot de représentation ?

LUCIDOR.

Parles.

FRONTAIN.

Quoiqu'à la fleur de votre âge, vous êtes tout-à-fait sage & raisonnable ; il me semble pourtant que votre projet est bien jeune.

LUCIDOR *fâché.*

Hem !

FRONTAIN.

Doucement, vous êtes le Fils d'un riche Négociant qui vous a laissé plus de cent mille livres de rente, & vous pouvez prétendre aux plus grands partis ; le Minois dont vous parlez est-il fait pour vous appartenir en légitime mariage ? Riche comme vous êtes, on peut se tirer de là à meilleur marché, ce me semble.

LUCIDOR.

Tais-toi, tu ne connois pas celle dont tu parles ; il est vrai qu'Angelique n'est qu'une simple Bourgeoise de campagne ; mais originairement elle me vaut bien, & je n'ai pas l'entêtement des grandes alliances ; elle est d'ailleurs si aimable, & je démêle à travers son innocence tant d'honneur & tant de vertu en elle ; elle a naturellement un caractère si

distingué, que si elle m'aime, comme je le crois, je ne serai jamais qu'à elle.

FRONTAIN.

Comment, si elle vous aime; Est-ce que cela n'est pas décidé?

LUCIDOR.

Non, il n'a pas encore été question du mot d'amour entr'elle & moi; je ne lui ai jamais dit que je l'aime; mais toutes mes façons n'ont signifié que cela; toutes les siennes n'ont été que des expressions du penchant le plus tendre & le plus ingénu. Je tombai malade trois jours après mon arrivée; j'ai été même en quelque danger; je l'ai vuë inquiète, alarmée, plus changée que moi; j'ai vu des larmes couler de ses yeux, sans que la mere s'en aperçut; & depuis que la santé m'est revenue, nous continuons de même; je l'aime toujours sans le lui dire, elle m'aime aussi sans m'en parler, & sans vouloir cependant m'en faire un secret; son cœur simple, honnête & vrai, n'en sçait pas davantage.

FRONTAIN.

Mais vous, qui en savez plus qu'elle, que ne mettez-vous un petit mot d'amour en avant? il ne gêteroit rien.

LUCIDOR.

Il n'est pas temps: Tout sur que je suis de son cœur, je veux savoir à quoi je le dois, & si c'est l'homme riche, ou seulement moi qu'on aime; c'est ce que j'éclaircirai par l'épreuve où je vais la mettre; il m'est encore permis de n'appeller qu'amitié tout ce qui est entre nous deux, & c'est de quoi je vais profiter.

FRONTAIN.

Voilà qui est fort bien; mais ce n'étoit pas moi qu'il falloit employer.

LUCIDOR.

Pourquoi?

FRONTAIN.

Oh, pourquoi: mettez-vous à la place d'une Fille, & ouvrez les yeux, vous verrez pourquoi; il y a cent à parier contr'un que je plairai.

LUCIDOR.

Le Sot! he bien, si tu plais, j'y rémédierai sur le champ en te faisant connoître. As-tu apporté les bijoux?

FRONTAIN *fouillant dans sa poche.*

Tenez, voilà tout.

LUCIDOR.

Puisque personne ne t'a vu entrer, retire-toi, avant que quelqu'un que je vois dans le jardin n'arrive: Va t'ajuster, & ne reparois que dans une heure ou deux.

FRONTAIN.

Si vous jouez de malheur, souvenez-vous que je vous l'ai prédit.

## S C E N E II.

LUCIDOR, BLAISE *qui vient doucement habillé en riche Fermier.*

LUCIDOR.

**I**L vient à moi, il paroît avoir à me parler.

Me. BLAISE.

Je vous saluë, M. Lucidor: hé-bien, qu'est-ce ? comment vous va ? vous avez bonne maine à cette heure.

LUCIDOR.

Oui, je me porte assez bien, Me. Blaise.

Me. BLAISE.

Faut convenir que votre maladie vous a bian fait du proufit: vous vela morgué plus rougeaut, plus varmeille, ça rejouit, ça me plaît à voir.

LUCIDOR.

Je vous en suis obligé.

Me. BLAISE.

C'est que j'aime tant la santé des braves gens, alle est si recommandable, sur tout la vôtre qui est la pus recommandable de tout le monde.

LUCIDOR.

Vous avez raison d'y prendre quelque'intérêt; je voudrois pouvoir vous être utile à quelque chose.

Me. BLAISE.

Voirement cette utilité-là est belle & bonne, & je vians tout justement vous prier de m'en gratifier d'une.

LUCIDOR.

Voyons.

Me. BLAISE.

Vous savez bian, Monsieur, que je fréquente chez Madame Argante, & sa Fille Angelique: alle est gentille au moins ?

LUCIDOR.

Assurément.

Me. BLAISE *riant*.

He, he, he, c'est, ne vous déplaïse, que je vous aie fait la gentillesse en mariage.

LUCIDOR.

Vous aimez donc Angelique?

Me. BLAISE.

Ah! cette petite criature-là m'affole, j'en pars si peu d'esprit que j'ai; quand il fait jour je pense à elle, quand il fait nuit j'en rêve, il me faut du remède à ça, & je vians envars-vous à celle fin, par voute moyen, pour l'honneur & le respect qu'en vous porte ici, sauf voute grace; & si ça ne vous torne pas à importunité, de me favoriser de quelques bonnes paroles auprès de sa Mere, dont j'ai itou besoin de la faveur.

LUCIDOR.

Je vous entends, vous souhaitez que j'engage Madame Argante à vous donner sa Fille: Et Angelique vous aime-t-elle?

Me. BLAISE.

Oh dame, quand par fois je li conte ma chance, alle rit de tout son cœur, & me plante là; c'est bon signe, n'est-ce pas?

LUCIDOR.

Ni bon, ni mauvais: Au surplus, comme je crois que Madame Argante a peu de bien, que vous êtes Fermier de plusieurs Terres, fils de Fermier vous-même...

Me. BLAISE.

Et que je sis encore une jeunesse, car je n'ons que trente ans, & d'humeur folichonne, un Roger-Bontems.

LUCIDOR.

Le parti pourroit convenir sans une difficulté.

Me. BLAISE.

Laquelle?

LUCIDOR.



## LUCIDOR.

C'est qu'en revanche des soins que Madame Argante & toute sa maison ont eu de moi pendant ma maladie, j'ai songé à marier Angelique à quelqu'un de fort riche qui va se présenter, qui ne veut précisément épouser qu'une Fille de campagne, de famille honnête, & qui ne se soucie pas qu'elle ait du bien.

## Me. BLAISE.

Morgué, vous me faites-là un vilain tour avec votre avisement, Monsieur Lucidor; vela qui m'est bian rude, bian chagrinant & bian Traître. Jarnigué, soyons bons, je l'approuve, mais ne foulons parsonne, je suis voute prochain autant qu'un autre, & ne faut pas peser sur cetici pour allegger cetilà; moi qui avois tant de peur que vous ne mouriez, c'étoit bian la peine de venir vingt fois demander comment va-t-il, comment ne va-t-il pas? Vela-t-il pas une santé qui m'est bian chanceuse? Après vous avoir mené moi-même cetilà qui vous a tiré deux fois du sang, & qui est mon Cousin, afin que vous le sachiez, mon propre Cousin-germain; ma Mere étoit sa Tante, & jarni ce n'est pas bian fait à vous.

## LUCIDOR.

Votre parenté avec lui, n'ajoute rien à l'obligation que je vous ai.

## Me. BLAISE.

Sans' compter que c'est cinq bonnes mille livres que vous m'ôtez comme un fou, & que la petite aura en mariage.

## LUCIDOR.

Calmez-vous; Est-ce cela que vous en espérez? He bien, je vous en donne douze pour en épouser

une autre, & pour vous dédomager du chagrin que je vous fais.

Me. BLAISE *étonné.*

Quoi, douze mille livres d'argent sec?

LUCIDOR.

Oui, je vous les promets, sans vous ôter cependant la liberté de vous présenter pour Angelique; au contraire, j'exige même que vous la demandiez à Madame Argante; je l'exige, entendez-vous? car si vous plaisez à Angelique, je serois très-fâché de la priver d'un homme qu'elle aimeroit.

Me. BLAISE *se frottant les yeux de surprise.*

Eh! mais c'est comme un Prince qui parle: douze mille livres? les bras m'en tombent, je ne saurois me l'avoir; allons, Monsieur, boutez-vous là, que je me prosterne devant vous, ni plus ni moins que devant un prodige.

LUCIDOR.

Il n'est pas nécessaire, point de complimens, je vous tiendrai parole.

Me. BLAISE.

Après que j'ons été si mal appris, si brutal. Eh! dites-moi, Rois que vous êtes, si par aventure, Angelique me chérit, j'aurons donc la femme & les douze mille francs avec?

LUCIDOR.

Ce n'est pas tout à fait cela: Ecoutez-moi. Je prétends, vous dis-je, que vous vous proposiez pour Angelique, indépendamment du mari que je lui offrirai; si elle vous accepte, comme alors je n'aurai fait aucun tort à votre amour, je ne vous donnerai rien; si elle vous refuse, les douze mille francs sont à vous.

Me. BLAISE.

Alle me refusera, Monsieur, alle me refusera;  
le Ciel m'en fera la grace, à cause de vous, qui le  
désirez.

LUCIDOR.

Prenez garde, je vois bien qu'à cause des douze  
mille francs, vous ne demandez déjà pas mieux que  
d'être refusé.

Me. BLAISE.

Hélas! peut-être bien que la somme m'étourdit  
un petit brin; j'en sis friand, je le confesse, alle est  
si consolante!

LUCIDOR.

Je mets cependant encore une condition à notre  
marché, c'est que vous feigniez de l'empressement  
pour obtenir Angelique, & que vous continuiez de  
paraître amoureux d'elle.

Me. BLAISE.

Oui, Monsieur, je serons fidèle à ça, mais j'ons  
bonne espérance de n'être pas daigne d'alle, & mé-  
mement j'avons opinion, si alle oloit, qu'alle vous  
aimeroit plus que parsonne.

LUCIDOR.

Moi, Maître Blaise, vous me surprenez, je ne  
m'en suis pas aperçu, vous vous trompez; en tout  
cas, si elle ne veut pas de vous, souvenez-vous de  
lui faire ce petit reproche-là, je serois bien aise de  
savoir ce qui en est par pure curiosité.

Me. BLAISE.

En n'y manquera pas, en li reprochera devant  
vous drès que Monsieur le commande.

LUCIDOR.

Et comme je ne vous crois pas mal à propos glo-  
rieux, vous me ferez plaisir aussi de jeter vos vûes

sur Lisette, que sans compter les douze mille francs, vous ne vous repentirez pas d'avoir choisi, je vous en avertis.

Me. BLAISE.

Hélas! il n'y a qu'à dire, en se revirera itou sur elle, je l'aimerai par mortification.

LUCIDOR.

J'avouë qu'elle sert Madame Argante, mais elle n'est pas de moindre condition que les autres Filles du village.

Me. BLAISE.

Eh voirement, elle en est née native.

LUCIDOR.

Jeune & bien faite d'ailleurs.

Me. BLAISE.

Charmanre, Monsieur varra l'apetit que je prends déjà pour elle.

LUCIDOR.

Mais je vous ordonne une chose; c'est de ne lui dire que vous l'aimez qu'après qu'Angelique se sera expliquée sur votre compte, il ne faut pas que Lisette sache vos desseins auparavant.

Me. BLAISE.

Laissez faire à Blaise, en li parlant, je li dirai des propos où elle ne comprendra rin; la vela, vous plaît-il que je m'en aille.

LUCIDOR.

Rien ne vous empêche de rester.



SCÈNE III.

LUCIDOR, BLAISE, LISETTE.

LISETTE.

**J**E viens d'apprendre, Monsieur, par le petit Garçon de notre Vigneron qu'il vous étoit arrivé une visite de Paris.

LUCIDOR.

Oui, c'est un de mes Amis qui vient me voir.

LISETTE.

Dans quel appartement du château souhaitez-vous qu'on le loge ?

LUCIDOR.

Nous verrons quand il sera revenu de l'hôtellerie où il est retourné : Où est Angelique, Lisette ?

LISETTE.

Il me semble l'avoir vuë dans le jardin qui s'amusoit à cueillir des fleurs.

LUCIDOR *en montrant Blaise.*

Voici un homme qui est de bonne volonté pour elle, qui a grande envie de l'épouser, & je lui demandois si elle avoit de l'inclination pour lui ; qu'en pensez-vous ?

Me. BLAISE.

Oui, de quel avis êtes-vous touchant ça belle Brunette, ma Mie ?

LISETTE.

Eh mais, autant que j'en puis juger, mon avis est que jusqu'ici elle n'a rien dans le cœur pour vous.

Me. BLAISE *guayement.*

Rian du tout, c'est ce que je disois ? que Mademoiselle Lisette a de jugement !

L I S E T T E.

Ma réponse n'a rien de trop flatteur, mais je ne saurois en faire une autre.

Me. BLAISE *cavalièrement.*

Cetelle-là est belle & bonne, & je m'y accorde. J'aime qu'on soit franc, & en effet, quel mérite avons-je pour li plaire à cette enfant ?

L I S E T T E.

Ce n'est pas que vous ne valiez votre prix, Monsieur Blaise, mais je crains que Madame Argante ne vous trouve pas assez de bien pour sa Fille.

Me. BLAISE *& en riant.*

Ca est vrai, pas assez de bien, pus vous allez mieux vous dites.

L I S E T T E.

Vous me faites rire avec votre air joyeux.

L U C I D O R.

C'est qu'il n'espère pas grand chose.

Me. BLAISE.

Oui, vela ce que c'est, & pis, tout ce qui vient je le prends. *A Lisette.* Le biau brin de Fille que vous êtes.

L I S E T T E.

La tête lui tourne, ou il y a là quelque chose que n'entends pas.

Me. BLAISE.

Stapendant je me bailleraï bian du tourment pour avoir Angelique, & il en pourra venir que je l'aurons, ou bian que je ne l'aurons pas, faut mettre les deux pour deviner juste.

LISETTE *en riant.*

Vous êtes un très-grand Devin.

LUCIDOR.

Quoiqu'il en soit, j'ai aussi un parti à lui offrir, mais un très-bon parti, il s'agit d'un homme du monde, & voila pourquoi je m'informe si elle n'aime personne.

LISETTE.

Dès que vous vous mêlez de l'établir, je pense bien qu'elle s'en tiendra-là.

LUCIDOR.

Adieu Lisette, je vais faire un tour dans la grande allée; quand Angelique sera venuë, je vous prie de m'en avertir. Soyez persuadée, à votre égard, que ne m'en retournerai point à Paris sans récompenser le zèle que vous m'avez marqué.

LISETTE.

Vous avez bien de la bonté, Monsieur.

LUCIDOR *à Blaise en s'en allant & à part.*

Ménagez vos termes avec Lisette, Me. Blaise.

Me. BLAISE.

Aussi fais-je, je n'y mets pas les sens commun.

SCENE IV.

Me. BLAISE, LISETTE.

LISETTE.

C E Monsieur Lucidor a le meilleur cœur du monde.



Me. BLAISE.

Oh, un cœur magnifique, un cœur tout d'or ;  
au surplus, comment vous portez-vous, Mademoi-  
selle Lisette ?

LISETTE *riant.*

He bien, que voulez-vous dire avec votre com-  
pliment, Me. Blaise, vous tenez depuis un moment  
des discours bien étranges.

Me. BLAISE.

Oui, j'ons des manières fantaxes, & ça vous  
étonne, n'est-ce pas, je m'en doute bien,

(*Et par réflexion.*)

Que vous êtes agriable.

LISETTE.

Que vous êtes original avec votre agréable ! com-  
me il me regarde ; en vérité vous extravaguez.

Me. BLAISE.

Tout au contraire, c'est ma prudence qui vous  
contemple.

LISETTE.

He bien, contemplez, voyez, ai-je aujourd'hui  
le visage autrement fait que je ne l'avois hier ?

M. BLAISE.

Non, c'est moi qui le vois mieux que de cotume ;  
il est tout nouveau pour moi.

LISETTE *voulant s'en aller.*

Eh, que le Ciel vous benisse !

Me. BLAISE *l'arrêtant.*

Attendez donc !

LISETTE.

Eh, que me voulez-vous ? C'est se moquer que  
de vous entendre ; on diroit que vous m'en contez ;  
je sçais bien que vous êtes un Fermier à votre aise,

& que je ne suis pas pour vous, de quoi s'agit-il donc?

Me. BLAISE.

De m'acouter sans y voir goutte, & de dire à part vous, ouais, faut qu'il y ait un secret à ça.

LISETTE.

Et à propos de quoi un secret, vous ne me dites rien d'intelligible.

Me. BLAISE.

Non, c'est fait exprès, c'est résolu.

LISETTE.

Voilà qui est bien particulier; ne recherchez vous pas Angelique?

Me. BLAISE.

C'a est itou conclu.

LISETTE.

Plus je rêve & plus je m'y perds.

Me. BLAISE.

Faut que vous vous y perdiais.

LISETTE.

Mais pourquoi me trouver si agréable; par quel accident le remarquez-vous plus qu'à l'ordinaire? Jusqu'ici vous n'avez pas pris garde si je l'étois ou non. Croirai-je que vous êtes tombé subitement amoureux de moi, je ne vous en empêche pas.

Me. BLAISE *vite & vivement.*

Je ne dis pas que je vous aime.

LISETTE *criant.*

Que dites-vous donc?

Me. BLAISE.

Je ne dis pas que je ne vous aime point, ni l'un ni l'autre, vous m'en êtes témoin; j'ons donné ma parole, je marche droit en besogne, voyez-vous,

il n'y a pas à rire à ça; je ne dis rin, mais je pense, & je vais répétant, que vous êtes agriable.

LISETTE *étonnée & le regardant.*

Je vous regarde à mon tour, & si je ne me figurais pas que vous êtes timbré, en vérité, je soupçonnerois que vous ne me haïssez pas.

Me. BLAISE.

Oh, soupçonnez, croyez, persuadez-vous, il n'y aura pas de mal, pourvû qu'il n'y ait pas de ma faute, & que ça vienne de vous toute seule, sans que je vous aide.

LISETTE.

Qu'est-ce que cela signifie?

Me. BLAISE.

Et même, à vous permis de m'aimer, par exemple j'y consens encore; si le cœur vous y porte, ne vous retenez pas, je vous lâche la bride là-dessus; il n'y aura rien de perdu.

LISETTE.

Le plaisant compliment! Eh! quel avantage en tirerois-je?

Me. BLAISE.

Oh dame, je sis bridé, moi, ce n'est pas comme vous, je ne saurois parler plus clair; voici venir Angelique, laissez-moi-ly toucher un petit mot d'affection, sans que ça empêche que vous soyez gentille.

LISETTE.

Ma foi, votre tête est dérangée, Monsieur Blaise, je n'en rabats rien.

## S C E N E V.

ANGELIQUE, LISETTE, BLAISE.

ANGELIQUE *un bouquet à la main.*

B On jour, Monsieur Blaise, est-il vrai, Lisette,  
qu'il est venu quelqu'un de Paris pour Monsieur  
Lucidor?

L I S E T T E.

Oui, à ce que j'ai sçu.

A N G E L I Q U E.

Dit-on que ce soit pour l'emmenner à Paris qu'on  
est venu?

L I S E T T E.

C'est ce que je ne fais pas, Monsieur Lucidor ne  
m'en a rien appris.

M e. B L A I S E.

Il n'y pas d'apparence, il veut auparavant vous  
marier dans l'opulence, à ce qu'il dit.

A N G E L I Q U E.

Me marier, Monsieur Blaise, & à qui donc, s'il  
vous plaît?

M e. B L A I S E.

La parsonne n'a pas encore de nom.

L I S E T T E.

Il parle vraiment d'un très-grand mariage; il s'a-  
git d'un homme du monde, & il ne dit pas qui  
c'est, ni d'où il viendra.

A N G E L I Q U E *d'un air content & discret.*

D'un homme du monde qu'il ne nomme pas.

L I S E T T E.

Je vous raporte les propres termes.

ANGELIQUE.

He bien, je n'en suis pas inquiète, on le connoîtra tôt ou tard.

Me. BLAISE.

Ce n'est pas moi toujours.

ANGELIQUE.

Oh, je le crois bien, ce seroit-là un beau mystère, vous n'êtes qu'un homme des champs, vous.

Me. BLAISE.

Stapendant j'ous mes prétentions itou, mais je ne me cache pas, je dis mon nom, je me montre, en publiant que je fis amoureux de vous, vous le savez bian.

*(Lisette leve ses épaules.)*

ANGELIQUE.

Je l'avois oublié.

Me. BLAISE.

Me vela pour vous en aviser derechef, vous souciez-vous un peu de ça, Mademoiselle Angelique ?

*(Lisette boude.)*

ANGELIQUE.

Hélas ! guères.

Me. BLAISE.

Guierre, c'est toujours queuque chose, prenez-y garde au moins, car je vais me douter, sans façon, que je vous plais.

ANGELIQUE.

Je ne vous le conseille pas, Monsieur Blaise ! car il me semble que non.

Me. BLAISE.

Ah, bon ça, vela qui se comprend, c'est pourtant fâcheux, voyez-vous, ça me chagraine, mais n'iamporte, ne vous gênez pas, je revianrai tantôt pour sçavoir si vous désirez que j'en parle à Madame

Argante !

Argante, ou s'il faudra que je m'en taile; ruminez  
ça à part, vous, & faites à votre guise: bon jour,  
(*Et à Lisette à part*)

Que vous êtes avenante!

L I S E T T E, *en colère.*

Quelle cervelle?

SCENE VI.

L I S E T T E, A N G E L I Q U E.

A N G E L I Q U E.

**H**Eureusement, je ne crains pas son amour;  
quand il me demanderoit à ma Mere, il n'en sera  
pas plus avancé.

L I S E T T E.

Lui, c'est un Conteur de Sornette, qui ne con-  
vient pas à une Fille comme vous.

A N G E L I Q U E.

Je ne l'écoute pas; mais dis-moi, 'Lisette, Mon-  
sieur Lucidor, parle donc sérieusement d'un mari?

L I S E T T E.

Mais d'un mari distingué, d'un établissement con-  
sidérable.

A N G E L I Q U E.

Très-considérable, si c'est ce que je soupçonne.

L I S E T T E.

Eh, que soupçonnez-vous?

A N G E L I Q U E.

Oh, je rougirois trop, si je me trompois.

L I S E T T E.

Ne seroit-ce pas lui, par hazard, que vous vous

imaginez être l'homme en question, tout grand Seigneur qu'il est par ses richesses ?

ANGELIQUE.

Bon, lui, je ne fais pas seulement moi-même ce que je veux dire, on rêve, on promène sa pensée, & puis c'est tout ; on le verra, ce mari, je ne l'épouserai pas sans le voir.

LISETTE.

Quand ce ne seroit qu'un de ses Amis, ce seroit toujours une grande affaire : A propos, il m'a recommandé d'aller l'avertir quand vous seriez venue, & il m'attend dans l'allée.

ANGELIQUE.

Eh, va donc, à quoi t'amuses-tu là ? Pardi tu fais bien les commissions qu'on te donne : il n'y sera peut-être plus.

LISETTE.

Tenez, le voila lui-même.

## SCENE VII.

ANGELIQUE, LUCIDOR, LISETTE.

LUCIDOR.

**Y**A-t-il long-temps que vous êtes ici, Angelique ?

ANGELIQUE.

Non, Monsieur, il n'y a qu'un moment que je fais que vous avez envie de me parler, & je la querellois de ne me l'avoir pas dit plutôt.

LUCIDOR.

Oui, j'ai à vous entretenir d'une chose assez importante.



L I S E T T E.

Est-ce en secret ? M'en irai-je ?

L U C I D O R.

Il n'y a pas de nécessité que vous restiez.

A N G E L I Q U E.

Aussi-bien je crois que ma Mere aura besoin d'elle.

L I S E T T E.

Je me retire donc.

## S C E N E V I I I.

L U C I D O R , A N G E L I Q U E.

L U C I D O R *la regardant attentivement.*A N G E L I Q U E *en riant.***A** Quoi songez-vous donc en me considérant si fort ?

L U C I D O R.

Je songe que vous embellissez tous les'jours.

A N G E L I Q U E.

Ce n'étoit pas de même quand vous étiez malade : à propos, je fais que vous aimez les fleurs, & je pensois à vous aussi en cueillant ce petit bouquet ; tenez Monsieur, prenez le.

L U C I D O R.

Je ne le prendrai que pour vous le rendre, j'aurai plus de plaisir à vous le voir.

A N G E L I Q U E *prend.*

Et moi à cette heure que je l'ai reçu, je l'aime mieux qu'auparavant.

LUCIDOR.

Vous ne répondez jamais rien que d'obligeant.

ANGELIQUE.

Ah ! cela est si aisé avec de certaines personnes ; mais que me voulez-vous donc ?

LUCIDOR.

Vous donner des témoignages de l'extrême amitié que j'ai pour vous, à condition qu'avant tout, vous m'instruirez de l'état de votre cœur.

ANGELIQUE.

Hélas ! le compte en sera bien-tôt fait, je ne vous en dirai rien de nouveau ; ôtez notre amitié que vous savez bien, il n'y a rien dans mon cœur que je sache, je n'y vois qu'elle.

LUCIDOR.

Vos façons de parler me font tant de plaisir, que j'en oublie presque ce que j'ai à vous dire.

ANGELIQUE.

Comment faire ? Vous oublierez donc toujours, à moins que je ne me taise ; je ne connois point d'autre secret.

LUCIDOR.

Je n'aime point ce secret-là ; mais poursuivons : Il n'y a encore environ que sept semaines que je suis ici.

ANGELIQUE.

Y a-t-il tant que cela ? Que le temps passe vite ! Après.

LUCIDOR.

Et je vois quelquefois bien des jennes gens du pays qui vous font la cour ; lequel de tous distinguez-vous parmi eux ? Confiez-moi ce qui en est comme au meilleur Ami que vous ayez.

ANGELIQUE.

Je ne sçais pas, Monsieur, pourquoi vous pensez que j'en distingue des jeunes gens qui me font la cour; est-ce que je les remarque? Est-ce que je les vois? Ils perdent donc bien leur temps.

LUCIDOR.

Je vous crois, Angelique.

ANGELIQUE.

Je ne me souciois d'aucun quand vous êtes venu ici, & je ne m'en soucie pas davantage depuis que vous y êtes, assurément.

LUCIDOR.

Etes-vous aussi indifférente pour Maître Blaise, ce jeune Fermier qui veut vous demander en mariage, à ce qu'il m'a dit?

ANGELIQUE.

Il me demandera en ce qu'il lui plaira; mais en un mot, tous ces gens-là me déplaisent depuis le premier jusqu'au dernier, principalement lui, qui me reprochoit l'autre jour, que nous nous parlions trop souvent tous deux; comme s'il n'étoit pas bien naturel de se plaire plus en votre compagnie, qu'en la sienne: que cela est sot!

LUCIDOR.

Si vous ne haïssez pas de me parler, je vous le rends bien, ma chère Angelique; quand je ne vous vois pas, vous me manquez & je vous cherche.

ANGELIQUE.

Vous ne cherchez pas long-temps, car je reviens bien vite, & ne fors guères.

LUCIDOR.

Quand vous êtes revenue, je suis content.

ANGELIQUE.

Et moi je ne suis plus mélancolique.

LUCIDOR.

Il est vrai, j'avouë avec joie que votre amitié répond à la mienne.

ANGELIQUE.

Oui, mais malheureusement vous n'êtes pas de notre village, & vous retournerez peut être bientôt à Paris, que je n'aime guères. Si j'étois à votre place, il me viendrait plutôt chercher, que je n'irois le voir.

LUCIDOR.

Eh! qu'importe que je retourne ou non, puisqu'il ne tiendra qu'à vous que nous n'y soyons tous deux.

ANGELIQUE.

Tous deux, Monsieur Lucidor? Eh, mais, contez-moi donc comme quoi.

LUCIDOR.

C'est que je vous destine un mari qui y demeure.

ANGELIQUE.

Est-il possible? Ah ça, ne me trompez pas au moins, tout le cœur me bat; loge-t-il avec vous?

LUCIDOR.

Oui, Angelique, nous sommes dans la même maison.

ANGELIQUE.

Ce n'est pas assez; je n'ose encore être bien aise en toute confiance. Quel homme est-ce?

LUCIDOR.

Un homme très-riche.

ANGELIQUE.

Ce n'est pas là le principal: Après.

LUCIDOR.

Il est de mon âge & de ma taille.

ANGELIQUE.

Bon, c'est ce que je voulois savoir.

LUCIDOR.

Nos caractères se ressemblent, il pense comme moi.

ANGELIQUE.

Toujours de mieux en mieux; que je l'aimerai!

LUCIDOR.

C'est un homme tout aussi uni, tout aussi sans façon que je le suis.

ANGELIQUE.

Je n'en veux point d'autre.

LUCIDOR.

Qui n'a ni ambition ni gloire, & qui n'exigera de celle qu'il épousera, que son cœur.

ANGELIQUE *riant*.

Il l'aura, Monsieur Lucidor, il l'aura, il l'a déjà; je l'aime autant que vous, ni plus, ni moins.

LUCIDOR.

Vous aurez le sien, Angelique, je vous en assure, je le connois, c'est tout comme s'il vous le disoit lui-même.

ANGELIQUE.

Eh, sans doute; & moi je réponds aussi comme s'il étoit là.

LUCIDOR.

Ah! que de l'humeur dont il est, vous allez le rendre heureux!

ANGELIQUE.

Ah! je vous promets bien qu'il ne sera pas heureux tout seul.

LUCIDOR.

Adieu, ma chère Angelique; il me tarde d'entretenir votre Mere, & d'avoir son consentement. Le plaisir que me fait ce mariage, ne me permet pas de différer davantage; mais avant que je vous quit-

te, acceptez de moi ce petit présent de nôce, que j'ai droit de vous offrir, suivant l'usage, & en qualité d'ami; ce sont de petits bijoux que j'ai fait venir de Paris.

ANGELIQUE.

Et moi je les prends, parce qu'ils y retourneront avec vous, & que nous y serons ensemble; mais il ne falloit point de bijoux, c'est votre amitié qui est le véritable.

LUCIDOR.

Adieu, belle Angelique, votre Mari ne tardera pas à paroître.

ANGELIQUE.

Courrez donc, afin qu'il vienne plus vite.

## SCENE IX.

ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

**H**E bien, Mademoiselle, êtes-vous instruite? A qui vous marie r'on?

ANGELIQUE.

A lui, ma chère Lisette, à lui même, & je l'attends.

LISETTE.

A lui, dites-vous? Et quel est donc cet homme qui s'appelle lui par excellence? Est-ce qu'il est ici?

ANGELIQUE.

Et tu as dû le rencontrer; il va trouver ma Mere.

LISETTE.

Je n'ai vu que Monsieur Lucidor, & ce n'est pas lui qui vous épouse.

## ANGELIQUE.

Eh, si-fait, voila vingt fois que je te le répète; si tu savois comme nous nous sommes parlé, comme nous nous entendions bien, sans qu'il ait dit, c'est moi; mais cela étoit si clair, si agréable, si tendre.

## LISETTE

Je ne l'aurois jamais imaginé; mais le voici encore.

## S C E N E X.

LUCIDOR, FRONTAIN, LISETTE,  
ANGELIQUE.

## LUCIDOR.

**J**E reviens, belle Angelique: En allant chez votre Mere, j'ai trouvé Monsieur qui arrivoit, & j'ai cru qu'il n'y avoit rien de plus pressé que de vous l'amener; celui-ci, c'est ce Mari pour qui vous êtes si favorablement prévenue. & qui, par le rapport de nos caractères, est en effet un autre moi-même; il m'a apporté aussi le portrait d'une jeune & jolie personne, qu'on veut me faire épouser à Paris.

*Il le lui présente.*

Jetez les yeux dessus: Comment le trouvez-vous?

ANGELIQUE *d'un air mourant le repousse.*

Je ne m'y connois pas.

## LUCIDOR.

Adieu, je vous laisse ensemble, & je cours chez Madame Argante. (*Il s'approche d'elle.*) Etes-vous contente.



*Angelique, sans lui répondre, tire la boîte de bijoux, & la lui rend sans le regarder; elle la met dans sa main, & il s'arrête comme surpris, & sans la lui remettre; après quoi il sort.*

## SCENE XI.

ANGELIQUE, FRONTAIN, LISETTE.

ANGELIQUE *reste immobile; Lisette tourne autour de Frontain avec surprise, & Frontain paroît embarrassé.*

FRONTAIN.

MAdemoiselle, l'étonnante immortalité où je vous vois, intimide extrêmement mon inclination naissante; vous me découragez tout-à-fait, & je sens que je perds la parole.

LISETTE.

Mademoiselle est immobile, vous muet; & moi stupéfaite, j'ouvre les yeux, je regarde, & je n'y comprend rien.

ANGELIQUE *tristement.*

Lisette, qui est-ce qui l'auroit cru?

LISETTE.

Je ne le crois pas, moi qui le vois.

FRONTAIN.

Si la charmante Angelique daignoit seulement jeter un regard sur moi, je crois que je ne lui ferois point de peur, & peut-être y reviendrait-elle: on s'accoutume aisément à me voir, j'en ai l'expérience; essayez-en.

ANGELIQUE *sans le regarder.*

Je ne sçaurois: ce sera pour une autre fois: Lisette, tenez compagnie à Monsieur, je lui demande pardon, je ne me sens pas bien, j'étouffe, & je vais me retirer dans ma chambre.

## S C E N E XII.

R O N T A I N , L I S E T T E .

FRONTAIN *à part.*

M On mérite a manqué son coup.

L I S E T T E *à part.*

C'est Frontain, c'est lui même.

FRONTAIN, *les premiers mots à part.*

Voici le plus fort de ma besogne ici; ma Mie que dois-je conjecturer d'un aussi langoureux accueil? (*Elle ne répond pas & le regarde. Il continue.*) He bien, répondez-donc! Allez-vous me dire aussi que ce sera pour une autre fois?

L I S E T T E .

Monsieur, ne t'ai je pas vu quelque part?

FRONTAIN.

Comment donc, ne t'ai-je pas vu quelque part? Ce village-ci est bien familier.

L I S E T T E , *à part les premiers mots.*

Est-ce que je me tromperois? . . . . Monsieur, excusez-moi; mais n'avez-vous jamais été à Paris chez une Madame Dorman où j'étois?

FRONTAIN.

Qu'est-ce que c'est que Madame Dorman? dans quel quartier?

LISETTE.

Du côté de la place Maubert, chez un Marchand de Caffé, au second.

FRONTAIN.

Une place Maubert, une Madame Dorman, un second; mon Enfant, je ne connois point cela, & je prends toujours mon caffé chez moi.

LISETTE.

Je ne dis plus mot, mais j'avouë que je vous ai pris pour Frontain, & il faut que je me fasse toute la violence du monde pour m'imaginer que ce n'est point lui.

FRONTAIN.

Frontain? mais c'est un nom de Valet.

LISETTE.

Oui, Monsieur, & il m'a semblé que c'étoit toi... Que c'étoit vous, dis-je.

FRONTAIN,

Quoi! toujours des tu & des toi? Vous me laissez à la fin.

LISETTE.

J'ai tort, mais tu lui ressemble si fort.... Eh. Monsieur, pardon; je retombe toujours; quoi! tout de bon, ce n'est pas toi?... Je veux dire, ce n'est pas vous?

FRONTAIN *riant*.

Je crois que le plus court est d'en rire moi-même: allez ma fille, un homme moins raisonnable & de moindre étoffe, se fâcheroit; mais je suis trop au dessus de votre méprise, & vous me divertiriez beaucoup, n'étoit le désagrément qu'il y a d'avoir une physionomie commune avec ce coquin-là. La nature pouvoit se passer de lui donner le double de la mienne, & c'est un affront qu'elle m'a fait,

fait, mais ce n'est pas votre faute : parlons de votre Maîtresse.

LISETTE.

Oh, Monsieur, n'y ayez point de regret ; celui pour qui je vous prenois est un garçon fort aimable, fort amusant, plein d'esprit, & d'une très-jolie figure.

FRONTAIN.

J'entends bien, la copie est parfaite.

LISETTE.

Si parfaite, que je n'en reviens point, & tu ferois le plus grand Maraudeur... Monsieur je me brouille encore, la ressemblance m'emporte.

FRONTAIN.

Ce n'est rien, je commence à m'y faire, ce n'est pas à moi à qui vous parlez.

LISETTE.

Non, Monsieur, c'est à votre copie, & je voulois dire qu'il auroit grand tort de me tromper ; car je voudrois de tout mon cœur que ce fut lui, je crois qu'il m'aimoit, & je le regrette.

FRONTAIN.

Vous avez raison, il en valoit bien de la peine :  
(*Se à part*) Que cela est fâcheux !

LISETTE.

Voilà qui est bien particulier, à chaque fois que vous parlez, il me semble l'entendre.

FRONTAIN.

Vraiment il n'y a rien là de surprenant ; dès qu'on se ressemblé, on a le même son de voix, & volontiers les mêmes inclinations : il vous aimoit, dites-vous, & je ferois comme lui, sans l'extrême distance qui nous sépare.

LISETTE.

Hélas ! je me réjouissois en croyant l'avoir retrouvé.

FRONTAIN *à part le premier mot.*

Oh ! ... Tant d'amour sera récompensé, ma belle Enfant, je vous le prédis ; en attendant vous ne perdrez pas tout, je m'intéresse à vous, & je vous rendrai service ; ne vous mariez pas sans me consulter.

LISETTE.

Je fais garder un secret ; Monsieur, dites-moi si c'est toi.

FRONTAIN *en s'en allant.*

Allons, vous abusez de ma bonté, il est temps que je me retire ; (*Et après*) Ouf, le rude assaut.

## SCENE XIII.

LISETTE *un moment seule.* Me. BLAISE.

LISETTE.

**J**E m'y suis pris de toutes façons, & ce n'est pas lui sans doute, mais il n'y a jamais rien eu de pareil : quand ce seroit lui, au reste, Maître Blaise est bien un autre parti s'il m'aime.

Me. BLAISE.

He bien, Fillette, à quoi en suis-je avec Angeliqûe ?

LISETTE.

Au même état où vous étiez tantôt.

Me. BLAISE *en riant.*

He mais, tampire, ma grande Fille.

L I S E T T E.

Ne me direz-vous point ce que peut signifier le  
tampis que vous dites en riant?

M e. B L A I S E.

C'est que je ris, de tout, mon Poulet.

L I S E T T E.

En tout cas, j'ai un avis à vous donner; c'est  
qu'Angelique ne paroît pas disposée à accepter le  
Mari que Monsieur Lucidor lui destine, & qui est  
ici; & que si dans ces circonstances, vous conti-  
nuez à la rechercher, aparemment vous l'obtiendrez.

M e. B L A I S E *tristement.*

Croyez-vous? Eh mais tant mieux.

L I S E T T E.

Oh, vous m'impatientez avec vos tant mieux si  
tristes, & vos tampis si gaillards, & le tout en  
m'appellant ma grande Fille & mon Poulet; il faut,  
s'il vous plaît, que j'en aye le cœur net, Monsieur  
Blaise, pour la dernière fois; est-ce que vous m'aimez?

M e. B L A I S E.

Il n'y a pas encore de réponse à ça.

L I S E T T E.

Vous vous moquez donc de moi?

M e. B L A I S E.

Vela une mauvaise pensée.

L I S E T T E.

Avez-vous toujours dessein de demander Ange-  
lique en mariage?

M e. B L A I S E.

Le micmac le requiert.

L I S E T T E.

Le micmac: Et si on vous la refuse, en serez-  
vous fâché?

Me. BLAISE *riant*.

Oui-da.

LISETTE.

En vérité, dans l'incertitude où vous me tenez de vos sentimens, que voulez-vous que je réponde aux douceurs que vous me dites ? Mettez-vous à ma place.

Me. BLAISE.

Boutez-vous à la mienne.

LISETTE.

Eh, quelle est-elle ? Car si vous êtes de bonne foi, si effectivement vous m'aimez.

Me. BLAISE *riant*.

Oui, je suppose.

LISETTE.

Vous jugez bien que je n'aurois pas le cœur ingrat.

Me. BLAISE *riant*.

He he he he ... Lorgnez-moi un peu, que je voye si ça est vrai.

LISETTE.

Qu'en ferez-vous ?

Me. BLAISE.

He he ... Je le garde. La gentille Enfant ! quel dommage de laisser ça dans la peine.

LISETTE.

Quelle obscurité ! Voila Madame Argante & Monsieur Lucidor ; il est aparemment question du mariage d'Angelique avec l'Amant qui lui est venu ; la Mere voudra qu'elle l'épouse, & si elle obéit, comme elle y sera peut-être obligée, il ne sera plus nécessaire que vous la demandiez ; ainsi retirez-vous, je vous prie.



Me. BLAISE.

Oui, mais je fis d'obligation aussi de revenir voir ce qui en est pour me comporter à l'avenant.

LISETTE *fâchée.*

Encore, oh votre énigme est d'une impertinence qui m'indigne.

Me. BLAISE *riant & s'en allant.*

C'est pourtant douze mille francs qui vous fâchent.

LISETTE *le voyant aller.*

Douze mille francs, où va-t-il prendre ce qu'il dit là ? Je commence à croire qu'il y a quelque motif à cela.

SCENE XIV.

Mde. ARGANTE, LUCIDOR, FRONTAIN,  
LISETTE.

Mde. ARGANTE, *en entrant, à Frontain.*

EH, Monsieur, ne vous rébutez point, il n'est pas possible qu'Angelique ne se rende; il n'est pas possible. (*A Lisette.*) Lisette vous étiez présente quand Monsieur a vu ma Fille; est il vrai qu'elle ne l'ait pas bien reçu ? Qu'a-t-elle donc dit ? Parlez, a-t-il lieu de se plaindre ?

LISETTE.

Non, Madame, je ne me suis point aperçu de mauvaise réception; il n'y a eu qu'un étonnement naturel à une jeune & honnête Fille, qui se trouve, pour ainsi dire, mariée dans la minute; mais pour

le peu que Madame la rassure & s'en mêle, il n'y aura pas la moindre difficulté.

LUCIDOR.

Lisette a raison, je pense comme elle.

Mde. ARGANTE.

Eh, sans doute, elle est si jeune & si innocente.

FRONTAIN.

Madame, le mariage en impromptu étonne l'innocence, mais ne l'afflige pas, & votre Fille est allée se trouver mal dans sa chambre.

Mde. ARGANTE.

Vous verrez, Monsieur, vous verrez . . . . Allez Lisette, dites-lui que je lui ordonne de venir tout-à-l'heure. Amenez-la ici; partez. (*A Frontain*) Il faut avoir la bonté de lui pardonner ces premiers mouvemens là, Monsieur, ce ne sera rien.

(*Lisette part.*)

FRONTAIN.

Vous avez beau dire, on a eu tort de m'exposer à cette aventure-ci; il est fâcheux à un galant Homme à qui tout Paris jette ses Filles à la tête, & qui les refuse toutes, de venir lui-même essuyer les dédains d'une jeune Citoyenne de Village, à qui on ne demande précisément que sa figure en mariage; votre Fille me convient fort, & je rends grace à mon Ami de me l'avoir retenuë, mais il falloit, en m'appellant, me tenir sa main si prête & si disposée, que je n'eusse qu'à tendre la mienne pour la recevoir; point d'autre cérémonie.

LUCIDOR.

Je n'ai pas dû deviner l'obstacle qui se présente.

Mde. ARGANTE.

Eh, Messieurs, un peu de patience; regardez-là dans cette occasion-ci comme un enfant.

## S C E N E X V.

LUCIDOR, FRONTAIN, ANGELIQUE,  
LISETTE, Mde. ARGANTE.

Mde. ARGANTE.

**A** Prochez, Mademoiselle, aprochez, n'êtes-vous pas bien sensible à l'honneur que vous fait Monsieur, de venir vous épouser, malgré votre peu de fortune, & la médiocrité de votre état?

FRONTAIN.

Rayons le mot d'honneur, mon amour & ma galanterie le desaprouvent.

Mde. ARGANTE.

Non, Monsieur, je dis la chose comme elle est; répondez ma Fille.

ANGELIQUE.

Ma Mere . . .

Mde. ARGANTE.

Vîte donc.

FRONTAIN.

Point de ton d'autorité, sinon je reprends mes bottes & monte à cheval. (*à Angelique.*) Vous ne m'avez point encore regardé, Fille aimable, vous n'avez point encore vu ma personne, vous la rebutez sans la connoître, voyez-là pour la juger.

ANGELIQUE.

Monsieur . . .

Mde. ARGANTE.

Monsieur, ma Mere; levez la tête.

FRONTAIN.

Silence, Maman, voila une réponse entamée.

LISETTE.

Vous êtes trop heureuse, Mademoiselle, il faut que vous soyez née coëffée.

ANGELIQUE *vivement.*

En tout cas, je ne suis pas née Babillarde.

FRONTAIN.

Vous n'en êtes que plus rare; allons, Mademoiselle, reprenez haleine, & prononcez.

Mde. ARGANTE.

Je dévore ma colère.

LUCIDOR.

Que je suis mortifié!

FRONTAIN *à Angelique.*

Courage, encore un effort pour achever.

ANGELIQUE.

Monsieur, je ne vous connois point.

FRONTAIN.

La connoissance est si-tôt faite en mariage; c'est un païs où l'on va si vite.

Mde. ARGANTE.

Comment étourdie, Ingrate que vous êtes?

FRONTAIN.

Ah, ah, Madame Argante, vous avez le dialogue d'une rudesse insoutenable.

Mde. ARGANTE.

Je sors, je ne pourrois pas me retenir, mais je la deshérite, si elle continuë de répondre aussi mal aux obligations que nous vous avons, Messieurs. Depuis que Mr. Lucidor est ici, son séjour n'a été marqué pour nous que par des bienfaits. Pour comble de bonheur, il procure à ma Fille un Mari tel qu'elle ne pouvoit pas l'espérer, ni pour le bien, ni pour le rang, ni pour le mérite.

FRONTAIN.

Tout doux, apuyez légèrement sur le dernier.

Mde. ARGANTE.

Et merci de ma vie, qu'elle l'accepte, ou je la renonce.

## SCENE XVI.

LUCIDOR, FRONTAIN, ANGELIQUE,  
LISETTE.

LISETTE.

EN vérité, Mademoiselle, on ne sauroit vous excuser; attendez-vous qu'il vous vienne un Prince?

FRONTAIN.

Sans vanité, voici mon apprentissage; en fait de refus, je ne connoissois pas cet affront-là.

LUCIDOR.

Vous savez, belle Angelique, que je vous ai d'abord consulté sur ce mariage; je n'y ai pensé que par zèle pour vous, & vous m'en avez paru satisfaite.

ANGELIQUE.

Oui, Monsieur, votre zèle est admirable, c'est la plus belle chose du monde, & j'ai tort, je suis une Etourdie, mais laissez-moi dire. A cette heure que ma Mere n'y est plus & que je suis un peu plus hardie, il est juste que je parle à mon tour, & je commence par vous, Lisette, c'est que je vous prie de vous taire, entendez-vous; il n'y a rien ici qui vous regarde; quand il vous viendra un mari, vous

en ferez ce qui vous plaira, sans que je vous en demande compte, & je ne vous dirai point sottement ni que vous êtes née coëffée, ni que vous attendez un Prince, ni d'autres propos aussi ridicules que vous m'avez tenus, sans savoir ni quoi, ni qu'est-ce.

FRONTAIN.

Sur sa part, je devine la mienne.

ANGELIQUE.

La vôtre est toute prête, Monsieur, vous êtes honnête homme; n'est-ce pas?

FRONTAIN.

C'est en quoi je brille.

ANGELIQUE.

Vous ne voudrez pas cauter du chagrin à une Fille qui ne vous a jamais fait de mal, cela seroit cruel & barbare.

FRONTAIN.

Je suis l'homme du monde le plus humain, vos pareilles en ont mille preuves.

ANGELIQUE.

C'est bien fait, je vous dirai donc, Monsieur, que je serois mortifiée s'il falloit vous aimer, le cœur me le dit, on sent cela, non, que vous ne soyez fort aimable, pourvu que ce ne soit pas moi qui vous aime, je ne finirai point de vous louer quand ce sera pour un autre; je vous prie de prendre en bonne part ce que je vous dis là, j'y vais de tout mon cœur, ce n'est pas moi qui ai été vous chercher une fois; je ne songeois pas à vous, & si je l'avois pu, il ne m'en auroit pas plus coûté de vous crier, ne venez pas, que de vous dire, allez-vous-en.

FRONTAIN.

Comme vous me le dites!

## ANGELIQUE.

Oh sans doute, & le plutôt sera le mieux, mais que vous importe? Vous ne manquerez pas de Filles; quand on est riche on en a tant qu'on veut, à ce qu'on dit, au lieu que naturellement je n'aime point l'argent; j'aimerois mieux en donner que d'en prendre; c'est-là mon humeur.

## FRONTAIN.

Elle est bien opposée à la mienne; à quelle heure voulez-vous que je parte?

## ANGELIQUE.

Vous êtes bien honnête; quand il vous plaira, je ne vous retiens point, il est tard à cette heure, mais il fera beau demain.

## FRONTAIN à Lucidor.

Mon grand Ami, voilà ce qu'on appelle un congé bien conditionné, & je le reçois, sauf vos conseils, qui me regleront là-dessus cependant; ainsi, belle Ingrate, je diffère encore mes derniers adieux.

## ANGELIQUE.

Quoi, Monsieur, ce n'est pas fait, pardi vous avez bon courage. (*Et quand il est parti.*) Votre Ami n'a guères de cœur, il me demande à quelle heure il partira, & il reste.

## SCENE XVII.

LUCIDOR, ANGELIQUE, LISETTE.

## LUCIDOR.

**I**L n'est pas si aisé de vous quitter, Angelique; mais je vous débarrasserai de lui.



LISETTE.

Quelle perte! un homme qui lui faisoit sa fortune.

LUCIDOR.

Il y a des antipathies insurmontables; si Angélique est dans ce cas-là, je ne m'étonne point de son refus, & je ne renonce pas au projet de l'établir avantageusement.

ANGÉLIQUE.

Eh, Monsieur, ne vous en mêlez pas, il y a des gens qui ne font que nous porter guignon.

LUCIDOR.

Vous porter guignon avec les intentions que j'ai, & qu'avez-vous à reprocher à mon amitié?

ANGÉLIQUE *à part les premiers mots.*

Son amitié, le méchant homme.

LUCIDOR.

Dites-moi de qui vous vous plaignez?

ANGÉLIQUE.

Moi, Monsieur, me plaindre, & qui est-ce qui y songe? Où sont les reproches que je vous fais? Me voyez-vous fâchée? Je suis très-contente de vous, vous en agissez on ne peut pas mieux; comment donc? Vous m'offrez des maris tant que j'en voudrai; vous m'en faites venir de Paris sans que j'en demande; y a-t-il rien de plus obligeant, de plus officieux? Il est vrai que je laisse là tous vos mariages; mais aussi il ne faut pas croire, à cause de vos rares bontés, qu'on soit obligé vite & vite de se donner au premier venu que vous attirez de je ne sais où, & qui arrivera tout botté pour m'épouser sur votre parole; il ne faut pas croire cela, je suis fort reconnoissante, mais je ne suis pas Idiote.

LUCIDOR.

LUCIDOR.

Quoique vous en disiez, vos discours ont une aigreur que je ne fais à quoi attribuer, & que je ne mérite point.

LISETTE.

Ah, j'en fais bien la cause, moi, si je voulois parler.

ANGELIQUE.

Hem: Qu'est-ce que c'est que cette science que vous avez? Que veut-elle dire? Ecoutez, Lisette, je suis naturellement douce & bonne, un Enfant a plus de malice que moi, mais si vous me fâchez, vous m'entendez bien, je vous promets de la rancune pour mille ans.

LUCIDOR.

Si vous ne vous plaignez point de moi, reprenez donc ce petit présent que je vous avois fait, & que vous m'avez rendu sans me dire pourquoi.

ANGELIQUE.

Pourquoi? C'est qu'il n'est pas juste que je l'aie. Le Mari & les bijoux étoient pour aller ensemble, & en rendant l'un, je rends l'autre. Vous voila bien embarrassé; gardez cela pour cette charmante beauté dont on vous a apporté le portrait.

LUCIDOR.

Je lui en trouverai d'autres; reprenez ceux-ci.

ANGELIQUE.

Oh, qu'elle garde tout, Monsieur, je les jetterois.

LISETTE.

Et moi je les ramasserai.

LUCIDOR.

C'est-à-dire, que vous ne voulez pas que je songe à vous marier, & que malgré ce que vous m'avez dit tantôt, il y a quelque amour secret dont vous me faites mystère.

## ANGELIQUE.

Eh mais, cela se peut bien ; oui, Monsieur, voilà ce que c'est, j'en ai pour un Homme d'ici, & quand je n'en aurois pas, j'en prendrois tout exprès demain pour avoir un Mari à ma fantaisie.

## SCENE XVIII.

LUCIDOR, ANGELIQUE, LISETTE,  
Me. BLAISE.

Me. BLAISE.

**J**E requiers la permission d'interrompre, pour avoir la déclaration de votre dernière volonté, Mademoiselle : retenez-vous votre amoureux nouveau venu ?

ANGELIQUE.

Non, laissez-moi.

Me. BLAISE.

Me retenez-vous, moi ?

ANGELIQUE.

Non.

Me. BLAISE.

Une fois, deux fois, me voulez-vous ?

ANGELIQUE.

L'insupportable homme !

LISETTE.

Etes-vous sourd, Maître Blaise ? Elle vous dit que non.

Me. BLAISE à Lisette, *les premiers mots à part*  
*& en souriant.*

Oui, ma Mie . . . . Ah ça, Monsieur, je vous

prends à témoin comme quoi je l'aime, comme quoi elle me repousse, que si elle ne me prend pas c'est sa faute, & que ce n'est pas sur moi qu'il en faut jeter l'endosse: (*à Lisette à part.*) Bon jour, Poulet. (*Et puis à tous.*) Au demeurant; ça ne me surprend point; Mademoiselle Angelique en refuse deux, elle en refusera trois, elle en refuseroit un boissieu; il n'y en a qu'un qu'elle envie, tout le reste est du fretin pour elle, hors Monsieur Lucidor, que j'ons deviné drès le commencement.

ANGELIQUE *outrée.*

Monsieur Lucidor!

Me. BLAISE.

Lui-même: N'ons-je pas vu que vous pleuriez quand il fut malade, tant que vous aviez peur qu'il ne devint mort?

LUCIDOR.

Je ne croirai jamais ce que vous dites là: Angelique pleuroit par amitié pour moi.

ANGELIQUE.

Comment, vous ne croirez pas? Vous ne seriez pas un homme de bien de le croire: M'accuser d'aimer à cause que je pleure, à cause que je donne des marques de bon cœur: Eh mais je pleure tous les malades que je vois; je pleure pour tout ce qui est en danger de mourir; si mon oiseau mourroit devant moi, je pleurerois: dira-t-on que j'ai de l'amour pour lui?

LISETTE.

Passons, passons là-dessus, car à vous parler franchement, je l'ai cru de même.

ANGELIQUE.

Quoi, vous aussi, Lisette, vous m'accablez, vous me déchirez? Eh que vous ai-je fait? Quoi, un

Homme qui ne songe point à moi, qui veut me marier à tout le monde, & je l'aimerois ? moi, qui ne pourrois pas le souffrir s'il m'aimoit ; moi, qui ai de l'inclination pour un autre : J'ai donc le cœur bien bas, bien misérable. Ah ! que l'affront qu'on me fait m'est sensible !

LUCIDOR.

Mais en vérité, Angelique, vous n'êtes pas raisonnable : Ne voyez-vous pas que ce sont nos petites conversations qui ont donné lieu à cette folie, qu'on a rêvée, & qu'elle ne mérite pas votre attention.

ANGELIQUE.

Hélas ! Monsieur, c'est par discrétion que je ne vous ai pas dit ma pensée ; mais je vous aime si peu, que si je ne me retenois pas, je vous haïrois depuis ce Mari que vous avez mandé de Paris : oui, Monsieur, je vous haïrois, je ne fais pas trop même si je ne vous hais pas, je ne voudrois pas jurer que non ; car j'avois de l'amitié pour vous & je n'en ai plus : Est-ce là des dispositions pour aimer ?

LUCIDOR.

Je suis honteux de la douleur où je vous vois : Avez-vous besoin de vous défendre dès que vous en aimez un autre ? Tout n'est-il pas dit ?

Me. BLAISE.

Un autre Galant, elle seroit morgué bian en peine de le montrer.

ANGELIQUE.

En peine ? He bien, puisqu'on m'obstine, c'est justement lui qui parle, cet Indigne.

LUCIDOR.

Je l'ai soupçonné.

Me. BLAISE.

Moi?

LISETTE.

Bon, cela n'est pas vrai.

ANGELIQUE.

Quoi! je ne fais pas l'inclination que j'ai? Oui, c'est lui, je vous dis que c'est lui.

Me. BLAISE.

Ah ça, Demoiselle, ne badinons point, ça n'a ni rime ni raison: Par votre foi, est-ce ma patsonne qui vous a pris le cœur?

ANGELIQUE.

Oui, je l'ai assez dit, oui c'est vous, malhonnête que vous êtes; si vous ne m'en croyez pas, je ne m'en soucie guères.

Me. BLAISE.

Eh! mais votre Mere n'y consentira jamais.

ANGELIQUE.

Vraiment je le fais bien.

Me. BLAISE.

Et pis, vous m'avez rebuté d'abord: J'ai compté là-dessus, moi, je me fis arrangé autrement.

ANGELIQUE.

He bien, ce sont vos affaires.

Me. BLAISE.

On n'a pas un cœur qui va & qui vient comme une girouette, faut être Fille pour ça; on se fie à des refus.

ANGELIQUE.

Oh, accommodez-vous, benêt.

Me. BLAISE.

Sans compter que je ne fis pas riche.

LUCIDOR.

Ce n'est pas là ce qui embarrassera, & j'aplani-

rai tout ; puisque vous avez le bonheur d'être aimé, Maître Blaise, je donne vingt mille francs en faveur de ce mariage : Je vais en porter la parole à Madame Argante, & je reviens dans le moment vous en rendre la réponse.

ANGELIQUE.

Comme on me persécute !

LUCIDOR.

Adieu, Angelique, j'aurai enfin la satisfaction de vous avoir mariée selon votre cœur, quelque chose qui m'en coûte.

ANGELIQUE.

Je crois que cet homme là me fera mourir de chagrin.

## SCENE XIX.

Me. BLAISE, ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

CE Monsieur Lucidor est un grand Marieur de Filles : A quoi vous déterminez-vous Maître Blaise ?

Me. BLAISE *après avoir rêvé.*

Je dis qu'ous êtes toujours bian jolie, mais que ces vingt mille francs vous font grand tort.

LISETTE.

Hum, le vilain procédé.

ANGELIQUE *d'un air languissant.*

Est-ce que vous aviez quelque dessein pour elle ?

Me. BLAISE.

Oui, je n'en fais pas le fin.



ANGELIQUE *languissante.*

Sur ce pied - là , vous ne m'aimez pas.

Me. BLAISE.

Si-fait da, ça m'avoit un peu quitté, mais je vous  
r'aime chèrement à cette heure.

ANGELIQUE *toujours languissante.*

A cause des vingt mille francs.

Me. BLAISE.

A cause de vous , & pour l'amour d'eux.

ANGELIQUE.

Vous avez donc intention de les recevoir ?

Me. BLAISE.

Pargué , à voute avis ?

ANGELIQUE.

Et moi , je vous déclare , si vous les prenez , que  
je ne veux point de vous.

Me. BLAISE.

En veci bian d'un autre.

ANGELIQUE.

Il y auroit trop de lâcheté à vous de prendre de  
l'argent d'un Homme qui a voulu me marier à un  
autre , qui m'a offensée en particulier , en croyant  
que je l'aimois , & qu'on dit que j'aime moi-même.

LISETTE.

Mademoiselle a raison , j'approuve tout à fait ce  
qu'elle dit là.

Me. BLAISE.

Mais acoutez donc le bon sens ; si je ne prends  
pas les vingt mille francs , vous me pardrez , vous  
ne m'aurez point , voute Mere ne vouta point de  
moi.

ANGELIQUE.

He bien , si elle ne veut point de vous , je vous  
laisserai.

Me. BLAISE *inquiet.*

Est-ce votre dernier mot ?

ANGELIQUE.

Je ne changerai jamais.

Me. BLAISE.

Ah, me vela biau Garçon.

S C E N E XX.

LUCIDOR, Me. BLAISE, ANGELIQUE,  
LISETTE.

LUCIDOR.

Votre Mere consent à tout, belle Angelique, j'en ai sa parole, & votre mariage avec Maître Blaise est conclu, moyennant les vingt mille francs que je donne. Ainsi vous n'avez qu'à venir tous deux l'en remercier.

Me. BLAISE.

Point du tout ; il y a un autre vartigo qui la tiant ; alle a de l'avarfion pour le Magot de vingt mille francs, à cause de vous, qui les délivrez : alle ne veut point de moi, si je les prends, & je veux du Magot avec alle.

ANGELIQUE *en s'en allant.*

Et moi je ne veux plus de qui que ce soit au monde.

LUCIDOR.

Arrêtez, de grace, chère Angelique. Laissez nous, vous autres.

BLAISE *prenant Lisette sous les bras.*  
Noute premier marché tiant-il toujours?

LUCIDOR.

Oui, je vous le garantis.

Me. BLAISE.

Que le Ciel vous conserve en joie; je vous fiance  
donc, Fillette.

SCENE XXI.

LUCIDOR, ANGELIQUE.

LUCIDOR.

**V**ous pleurez, Angelique.

ANGELIQUE.

C'est que ma Mere sera fâchée, & puis j'ai eu  
assez de confusion pour cela.

LUCIDOR.

A l'égard de votre Mere, ne vous en inquiétez  
pas, je la calmerai; mais me laisserez-vous la dou-  
leur de n'avoir pû vous rendre heureuse?

ANGELIQUE.

Oh, voilà qui est fini, je ne veux rien d'un hom-  
me qui m'a donné le renom que je l'aimois toute  
seule.

LUCIDOR.

Je ne suis point l'Auteur des idées qu'on a eu là-  
dessus.

ANGELIQUE.

On ne m'a point entendu me venter que vous  
m'aimiez, quoique je l'eusse pû croire aussi bien  
que vous, après toutes les amitiés & toutes les ma-

nières que vous avez eues pour moi, depuis que vous êtes ici, je n'ai pourtant pas abusé de cela; vous n'en avez pas agi de même, & je suis la dupe de ma bonne foi.

LUCIDOR.

Quand vous auriez pensé que je vous aimois, quand vous m'auriez cru pénétré de l'amour le plus tendre, vous ne vous seriez pas trompée.

ANGELIQUE *ici redouble ses pleurs, & sanglote davantage.*

LUCIDOR *continuë.*

Et pour achever de vous ouvrir mon cœur, je vous avouë que je vous adore, Angelique.

ANGELIQUE.

Je n'en fais rien; mais si jamais je viens à aimer quelqu'un, ce ne sera pas moi qui lui chercherai des Filles en mariage, je le laisserai plutôt mourir Garçon.

LUCIDOR.

Hélas! Angelique, sans la haine que vous m'avez déclarée, & qui m'a paru si vraie, si naturelle, j'allois me proposer moi-même. (*Lucidor revenant.*) Mais qu'avez-vous donc encore à soupirer?

ANGELIQUE.

Vous dites que je vous haïs, n'ai-je pas raison? Quand il n'y auroit que ce portrait de Paris qui est dans votre poche.

LUCIDOR.

Ce portrait n'est qu'une feinte; c'est celui d'une Sœur que j'ai.

ANGELIQUE.

Je ne pouvois pas deviner.

LUCIDOR.

Le voici, Angelique, & je vous le donne.

ANGELIQUE.

Qu'en ferai-je, si vous n'y êtes plus? Un portrait ne guérit de rien.

LUCIDOR.

Et si je restois, si je vous demandois votre main, si nous ne nous quittions de la vie.

ANGELIQUE.

Voilà, du moins, ce qu'on appelle parler cela.

LUCIDOR.

Vous m'aimez donc?

ANGELIQUE.

Ai-je jamais fait autre chose?

LUCIDOR *se mettant tout à fait à genoux.*

Vous me transportez, Angelique.

S C E N E dernière.

*Tous les Acteurs qui arrivent avec Madame Argante.*

Mde. ARGANTE.

**H**E bien, Monsieur: Mais que vois-je? Vous êtes aux genoux de ma Fille, je pense.

LUCIDOR.

Oui, Madame, & je l'épouse dès-aujourd'hui, si vous y consentez.

Mde. ARGANTE *charmée.*

Vraiment, que de reste, Monsieur, c'est bien de l'honneur à nous tous, & il ne manquera rien à la joie où je suis, si Monsieur, (*montrant Frontain.*) qui est votre Ami, demeure aussi le nôtre.

## FRONTAIN.

Je suis de si bonne composition, que ce sera moi qui vous verserai à boire à table. (*à Lisette*) Ma Reine, puisque vous aimiez tant Frontain, & que je lui ressemble, j'ai envie de l'être.

## LISETTE.

Ah, Coquin, je t'entends bien, mais tu l'es trop tard.

## Me. BLAISE.

Je ne pouvons nous quitter, il y a douze mille francs qui nous suivent.

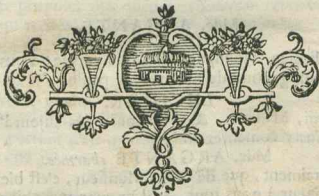
## Mde. ARGANTE.

Que signifie donc cela?

## LUCIDOR.

Je vous l'expliquerai tout à l'heure, qu'on fasse venir les violons du village, & que la journée finisse par des danses.

F I N.



# SIDNEI,

COMEDIE.

DE Mr. GRESSET

Représenté pour la première fois  
à Paris par les Comédiens or-  
dinaires du Roi.

---

----- *Hinc illud est tædium & dis-  
plicentia sui... fastidio esse cœpit vita  
& ipse mundus, & subit illud rabi-  
darum deliciarum, Quousque eadem ?*  
S E N E C A.



---

A L A H A Y E.

Chez P. Gosse & Compagnie 1747.



---

# ACTEURS.

SIDNEI.

ROSALIE.

HAMILTON.

DUMONT, Valet de Chambre  
de Sidnei.

HENRI, Jardinier.

MATHURINE, Fille de  
Henri.



---

*La Scene est en Angleterre, dans une  
maison de campagne.*



S I D N E I,  
C O M E D I E.  
A C T E P R E M I E R.

---

S C E N E P R E M I E R E.

D U M O N T.

**L** falloit sur ma foi que le mauvais Poëte  
Qui chanta le premier l'amour de la  
retraite,  
Fût un triste animal : quel ennuyeux  
séjour  
Pour quelqu'un un peu fait à celui de la Cour !  
Depuis trois mortels jours qu'en ce manoir  
Champêtre  
Jepartage l'ennui dont se nourrit mon Maître ,  
J'ai vieilli de trois ans : est-il devenu fou ,  
Monsieur Sidnei ? Quoi donc se nicher en  
hibou ,  
Lui , riche , jeune , exempt de tout soin in-  
commode ,

A

Au

Au milieu de son cours des femmes à la mode,  
A la veille morbleu d'avoir un Régiment,  
Planter là l'Univers, s'éclipser brusquement,  
Quitter Londres & la Cour pour sa maudite  
terre !

Si je sçavois du moins quel sujet nous enterre  
Dans un gîte où jamais nous ne sommes venus ;  
Mais j'ai beau lui parler, il ne me répond plus,  
Depuis un mois entier s'est le silence même :  
Oh ! je sçaurai pourquoi nous changeons de  
système ,

Il ne t'era pas dit que nous nous ennuerons  
Sans que de notre ennui nous sçachions les  
raisons ;

Allons... J'allois me faire une belle querelle ,  
( *revenant sur ses pas.* )

Il m'a bien défendu d'entrer sans qu'il appelle :  
Il n'a point amené seulement un laquais ,  
Il faut qu'en ce desert je sois tout désormais ,  
Et qu'un Valet de chambre ait la peine de faire  
Le service des gens outre son ministère ;  
Ah ! la chienne de vie ... Encor si dans ces bois,  
Pour se desennuyer, on voyoit un minois,  
Certain air, quelque chose enfin, dont au passage  
On pût avec honneur meubler son hermitage,  
On prendroit patience, on auroit un maintien  
Mais rien n'existe ici, ce qui s'appelle rien ;  
C'est pour un galant homme un pays de famine ;  
J'ai pourtant entrevû certaine Mathurine ,  
Fille du Jardinier, gentille ; mais cela  
M'a l'air si sot, si neuf... ah parbleu, la voilà :  
Bon jour, la belle enfant.

SCENE

## SCENE II.

DUMONT, MATHURINE,

*faisant plusieurs révérences.*

DUMONT.

P Oint de cérémonie ?

Approchez ... avez-vous honte d'être jolie ?

Pourquoi cette rougeur &amp; cet air d'embarras ?

MATHURINE.

Monsieur ....

DUMONT.

Ne craigniez rien : où portiez-vous vos pas ?

MATHURINE.

Monsieur, je vous cherchois ;

DUMONT *à part.**Ceci change la note*Me chercher ? mais vraiment elle n'est pas si  
fotte. MATHURINE.

Vous êtes notre Maître ?

DUMONT.

A peu près ; mais voyons ,  
Comme au meilleur ami contez-moi vos raisons.

MATHURINE.

Pour une autre que moi, Monsieur je suis venuë

DUMONT.

Oh ! je vous vois pour vous :

MATHURINE.

Une Dame inconnuë

Depuis quatre ans entiers, toujours dans le  
chagrin,

Demeure en ce pais dans un Château voisin ;

D U M O N T.

Achevez, dites-moi, que veut cette inconnuë ?

M A T H U R I N E.

Vous voudrez l'obliger dès que vous l'aurez  
vûë ;

Je ne sçai quel service elle espère de vous ,  
Mais sitôt qu'elle a sçû que vous étiez chez  
nous ;

J'étois près d'elle alors, j'ai remarqué sa joie,  
Et si je viens ici, c'est elle qui m'envoie  
Vous demander, Monsieur, un moment d'en-  
tretien ,

Elle vous croit trop bon pour lui refuser rien.

D U M O N T.

Des avances, oh oh ! le monde se renverse ;  
On a raison, l'aisance est l'ame du commerce :  
Oui, qu'elle se presente ; au reste elle a bien  
fait

De vous donner en chef le soin de son projet ;  
Quel mérite enfoûi dans une terre obscure !  
J'admire les talens que donne la nature ;  
Déjà dans l'ambassade ! auroit-on mieux le ton  
Et l'air mistérieux de la profession ,  
Quand on auroit servi vingt petites-maîtresses ,  
Et de l'art des messages épuisé les fineses ?  
Mais ce rôle pour vous, ma fille, est un peu vieux.  
Votre âge en demande un que vous rempliriez  
mieux ,

Et sans négocier pour le compte des autres ,  
Vous devriez n'avoir de secrets que les vôtres.

M A T H U R I N E.

Je ne vous entens point.

D U -

DUMONT.

Je vous entens bien, moi ;  
 [ à part. ] Ma foi je la prendrois , si j'étois  
 sans emploi ;

Tenez , je ne veux point tromper votre fran-  
 chise,

Monfieur eft là dedans , vous vous êtes méprife ,  
 Je ne fuis qu'en fecond ; mais cela ne fait rien :  
 Je parlerai pour vous , & l'affaire ira bien ,  
 C'eft un confolateur de Beautés malheureufes ,  
 Qui fait quand il le veut des cures merveilleufes.

MATHURINE.

A tout autre qu'à lui ne dites rien fur-tout :  
 On vient . . . Chut , c'eft mon pere :

DUMONT.

Oh ! des peres par tout :

SCENE III.

DUMONT, HENRI, MATHURINE,  
 HENRI, *portant un paquet de lettres.*

A H ! ah ! c'eft trop d'honneur , Monfieur ,  
 pour notre fille . . . . .

DUMONT.

Vraiment , maître Henri , je la trouve gentille ;

HENRI.

C, a ne dit pas grand'chofe ;

DUMONT.

Oh ! que cela viendra :  
 Le tems & ton efprit . . . mais que portes-tu là ?

HENRI, *lui donnant les lettres.*

Un paquet qu'un courier m'a remis à la porte.

A 3

DU-



DUMONT.

Et qu'est-il devenu ?

HENRI.

Bon, le diable l'emporte

Et ne le reverra que dans trois jours d'ici :

DUMONT.

J'entens je crois mon Maître....oui, sortés,  
le voici.

## SCENE IV.

SIDNEI, *lisant quelques papiers.* DUMONT.

DUMONT.

O Serai-je Monsieur, (cela sans consé-  
quence,

Et sans prétendre après gêner votre silence)

Vous présenter deux mots d'interrogations ?

Comme j'aurois à prendre une précaution,

Si nous avions long-tems à rêver en ce gîte,

Faites-moi le plaisir de me l'apprendre vite,

Vû que si nous restons quatre jours seulement,

Je voudrois m'arranger, faire mon testament,

Me mettre en règle..... Enfin Monsieur, je

vous le jure,

Je ne puis plus tenir dans cette sépulture ;

Etant seul on raisonne, on bâille en raison-  
nant,

Et l'ennui ne vaut rien à mon tempérament....

SIDNEI.

Une table, une plume ;

DUMONT.

Eh mais.....

SID-



SIDNEI.

point de répliques ;

Qu'on tienne un cheval prêt.

DUMONT, *à part.*

Nous sommes laconiques.

*Il sort.*

SCENE V.

SIDNEI, *assis.*

**D**Epuis qu'à ce parti mon esprit est rangé,  
Du poids de mes ennuis je me sens soulagé ;  
Nulle chaîne en éfet n'arrête une ame ferme,  
Et les maux ne font rien quand on en voit le  
terme. (*Après avoir écrit quelques lignes.*)

O vous que j'adorai, dont j'aurois toujours dû  
Chérir le tendre amour, les graces, la vertu,  
Vous, dont mon inconstance empoisonna la vie,  
Si vous vivez encor, ma chere Rosalie,  
Vous verrez que mon cœur regretta vos liens ;  
Des mains de mon ami vous recevrez mes biens ;  
Il ne trahira point les soins dont ma tendresse  
Le charge, en expirant, dans ces traits que je  
laisse.

*Il écrit.*

SCENE VI.

SIDNEI, DUMONT.

DUMONT.

**M**A requête, Monsieur, touchant notre  
retour,

(A quoi vous repondrez, on ne sçait pas le jour)

M'avoit

M'avoit fait oublier ce paquet..... (à part.) Il  
 envoie ( Il met les lettres sur la table. )  
 Sans doute un homme à Londres ; usons de cette  
 voie. / ( Il prend une plume qu'il taille. )

S I D N E I , écrivant.

Que vas-tu faire ?

D U M O N T.

Moi ? mes dépêches : Parbleu  
 Il faut mander du moins que je suis en ce lieu ;  
 Croyez-vous qu'on n'ait pas aussi ses connaissan-  
 ces ?

Vous m'avez fait manquer à toutes bienfaisances,  
 Partir sans dire adieu, se gêner sans dire où ,  
 Dans ma société on me prend pour un fou ,  
 D'ailleurs quitter ainsi la bonne compagnie ,  
 Monsieur, c'est être mort au milieu de la vie :  
 Vous avez , il est vrai, des voisins amusans ,  
 D'agréables Seigneurs , des Campagnars plai-  
 sans ,

Qui vous diront du neuf sur de vieilles gazettes ,  
 Cela fera vraiment des visites parfaites.

S I D N E I.

Console-toi , demain Londres te reverra :

D U M O N T.

Vous me ressuscitez , j'étois mort sans cela.

S I D N E I. , continuant d'écrire.

Tu ne te fais donc point au pays où nous som-  
 mes ?

D U M O N T.

Moi ! j'aime les pays où l'on trouve des hommes ;  
 Quel diable de jargon ! je ne vous connois plus ,  
 Vous ne m'aviez pas fait au métier de reclus ;  
 Depuis

Depuis votre retour du voyage de France,  
Où mon goût près de vous me mit par préfé-  
rence ,  
Je n'avois pas encor regretté mon pays ,  
Je me trouvois à Londres aussi bien qu'à Paris ;  
J'étois dans le grand monde , employé près des  
Belles ,  
Je portois vos billets , j'étois bien reçu d'elles ,  
De l'Amant en quartier on aime le Coureur ,  
Je remplissois la charge avec assez d'honneur ;  
En un mot , je menois un train de vie honnête ;  
Mais ici je me rouille , & je me trouve bête ;  
Ma foi nous faisons bien de partir promptement ,  
Et d'aller à la Cour notre unique élément ;  
Mais puisque nous partons , qu'est-il besoin  
d'écrire ?

S I D N E I.

Tu pars , je reste moi :

D U M O N T.

Quel chagrin vous inspire  
Ce changement d'humeur , cette haine de tout ,  
Et l'étrange projet de s'ennuyer par goût ?  
Je devine à peu près d'où vient cette retraite ,  
Oui , c'est quelque noirceur que l'on vous aura  
faite ;  
Quelque femme , abrégeant son éternelle ardeur ,  
S'est-elle resignée à votre successeur ?  
Il est piquant pour moi , qui n'ait point de  
querelles ,  
Et suis en pleine paix avec toutes nos belles ,  
D'être forcé de vivre en ours , en hébété ,  
Parce que vous boudez , ou qu'on vous a quitté.

B

SID-

S I D N E I.

Chez Milord Hamilton tu porteras ma lettre,  
D U M O N T.

C'est de lui le paquet qu'on vient de me remettre ;

Sur l'adresse du moins je l'imagine ainsi.

S I D N E I.

Comment par quel hasard me sçait-il donc ici ?  
( *Il lit une lettre & laisse les autres sans les ouvrir.* )

Il me mande qu'il vient ; mais j'ai quelques affaires

Que je voudrois finir en ces lieux solitaires ;  
Il faut, en te hâtant, l'empêcher de partir...

D U M O N T

Et vous laisser ici rêver, sécher, maigrir,  
Entretenir des murs, des hiboux & des hêtres...  
Mais j'ai vû quelquefois que vous lisiez vos lettres.  
( *Dumont lit les adresses.* )

Où je suis bien trompé, Monsieur, ou celle-ci  
Est de quelque importance ; elle est de la Cour...

S I D N E I , *l'ayant lûe.*

Oui ,

Et j'ai ce Régiment.....

D U M O N T.

Jene me sens pas d'aise ,  
Allons, Monsieur, je vais préparer votre chaise,  
Sans doute nous partons, il faut remercier.....  
Mais que est ce mystere ! il est bien singulier  
Qu'après tant de desirs, de poursuites, d'attente,

Obtenant à la fin l'objet qui vous contente,  
Vous paraissiez l'apprendre avec tant de froideur!

SID-

S I D N E I, *écrivain toujours.*

Es-tu prêt de partir ? J'ai fait :

D U M O N T.

Sur mon honneur

Je reste confondu ; cet état insensible ,  
Votre air froid , tout cela m'est incompréhensible ,

Et si jusqu'à présent je ne vous avois vû  
Un maintien raisonnable, un bon-sens reconnu,  
Franchement je croirois... excusez ce langage...

S I D N E I.

Va, mon pauvre Dumont, je ne suis que trop sage.

D U M O N T.

Et pour nourrir l'ennui qui vous tient investi  
Vous entretenez là votre plus grand ami :  
Ce n'est qu'un Philosophe : au lieu de cette épître

Qui traite sûrement quelque ennuyeux chapitre ,

Que ne griffonnez-vous quelques propos plaisans

A ces autres amis toujours fous & brillans,  
Qui n'ont pas le travers de réfléchir sans cesse?

S I D N E I.

Pour des soins importans à lui seul je m'adresse ;  
Tous ces autres amis , réunis par l'humeur,  
Liés par les plaisirs, tiennent peu par le cœur,  
Je me fie au seul d'eux que je trouve estimable :  
L'homme qui pense est seul un ami véritable.

D U M O N T.

Du moins en vous quittant , je prétens vous laisser

En bonne compagnie : on vient de m'adresser  
 Une Nimphe affligée, & qui lasse du monde,  
 Cache dans ce desert sa triste sœur profonde;  
 Cela sent l'aventure ; elle veut, m'a-t-on dit,  
 De ses petits malheurs vous faire le récit ;  
 Outre qu'elle est en pleurs, on dit qu'elle est  
 charmante :

Sicela va son train, gardez-moi la Suivante,  
 Vous sçavez là-dessus les usages d'honneur.

S I D N E I.

Laisse tes visions.

D U M O N T.

Des visions, Monsieur !

C'est parbleu du solide, & tel qu'on n'en tient  
 gueres ;

J'ai lâché pour nous deux quelques prélimi-  
 naires ;

Ne vous exposez pas à les desespérer,

Et pour tuer le tems laissez-vous adorer ;

Irai-je en votre nom comme l'honneur l'or-  
 donne,

Leur dire....

S I D N E I.

Laisse-moi, je ne veux voir personne.

D U M O N T.

Oh ! pour le coup, Monsieur, je vous tiens tré-  
 passé :

Vous ne sentez plus rien.

S I D N E I *se levant & emportant ce qu'il vient*  
*d'écrire,* Attens-moi, j'ai laissé

Un papier important.... ( *il sort.* )

SCE-

## S C E N E V I I.

D U M O N T.

**J**E n'y puis rien connaître,  
 La tête, par ma foi, tourne à mon pauvre maître,  
 Et me voila tout seul chargé de la raison  
 Et du gouvernement de toute la maison;  
 Il est blazé sur tout, tandis qu'un pauvre diable  
 Comme moi, goûte tout, trouve tout admi-  
 rable :

On est fort malheureux avec de pareils rats :  
 Je suis donc heureux, moi ! je ne m'en doutois  
 pas ;

Il partira, s'il veut que je me mette en route ;  
 Et sa lettre.... attendez.... Henri !

**H E N R I** *derriere le Théâtre.*

Monfieur !

**D U M O N T.**

Ecoute.

Il a beau commander je ne partirai pas,  
 Son air m'allarme trop pour le quitter d'un pas.

## S C E N E V I I I.

**D U M O N T, H E N R I.**

**D U M O N T.**

**I**L faut aller à Londres, & porter une lettre.

**H E N R I.**

Deux, Monfieur, s'il le faut :

**D U M O N T.**

On va te la remettre...



Il est malade ou fou, peut-être tous les deux :  
 Quel est donc le malheur de tous ces gens heureux !

Il nagent en pleine eau, quel diable les arrête ?

H E N R I.

Tenez, Monsieur Dumont, je ne suis qu'une bête,

Mais voyant notre maître & rêvant à part moi,  
 J'estime, en ruminant, avoir trouvé pourquoi ;  
 Etant chez feu Monsieur, j'ons vû la compagnie,

J'ons entendu causer le monde dans la vie :

Tous ces grands Seigneurs-là ne sont jamais  
 plaisans,

Ils n'ont pas l'air joyeux, ils attristent les gens ;  
 Comme ils sont toujours bien, leur joie est  
 toute usée,

Vous ne les voyez plus jetter une risée ;  
 Il leur faudroit du mal & du travail par fois,  
 Pour rire d'un bon cœur, parlez-moi d'un  
 Bourgeois !

Mais, pour en revenir au mal de notre maître,  
 Je sommes, voyez-vous, pour nous y bien con-  
 naître,

Puisque j'ons vû son pere aller le même train :

Il fera tout de même une mauvaise fin,

Si cela continuë, & ce seroit dommage

Qu'un si brave Seigneur, si bon maître, si sage...

D U M O N T.

Oui vraiment, mais dis-moi : qu'avoit son pere ?

H E N R I.

rien :

Le

Le mal qui tuë ici ceux qui se portioient bien.

D U M O N T.

Comment donc ?

H E N R I.

Ah ma foi qui l'entendra l'explique :

Je ne sçai si chez vous c'est la même rubrique  
Comme en ce país-ci ; mais je voyons des gens  
Qu'on ne soupçonnoit pas d'être tous en dedans,  
Qui, sans aucun sujet, sans nulle maladie,  
Plantioient là brusquement toute la compagnie,  
Et de leur petit pas s'en vont chez les défunts  
Sans prendre des témoins de peur des importuns :  
Tenez, défunt son pere, honneur soit à son ame,  
C'étoit un homme d'or, humain comme une  
femme,

Semblable à son enfant comme deux gouttes  
d'iau :

Si bien donc qu'ils s'en vint dans ce même Châ-  
tiau,

Jadis il me parloit, il avoit l'ame bonne :

Or il ne parloit plus pour moi ni pour personne :

Mais la parole est libre, & cela n'étoit rien,

Je le voyons varmeil comme s'il étoit bien :

Point du tout, un biau jour il dormoit comme  
un diable,

Si bien qu'il dort encore ; on trouva sur sa table

Un certain brinborion, où l'on sçût débrouiller

Qu'il s'étoit endormi pour ne plus s'éveiller :

C'étoit un grand esprit.

D U M O N T.

C'étoit un très sot homme,

Le fils pourroit fort bien faire le second tôme ;

Laisse

Laisse-moi faire, il vient .... allons, va t'aprêter,  
Reviens vite.

S C E N E IX.

S I D N E I , D U M O N T .

S I D N E I .

E S-tu prêt ?

D U M O N T .

Oui , tout prêt à rester.

S I D N E I .

Comment ?

D U M O N T

J'ai réfléchi ... D'ailleurs l'inquiétude ....  
Et puis de certains bruits sur votre solitude ....

S I D N E I .

Quoi ! que t'a-t'on dit ? qui ?

D U M O N T .

Je ne cite jamais :

Il suffit qu'à vous voir triste dans cet excès ,  
Et changé tout à coup de goût & de génie  
On vous croiroit broûillé, Monsieur, avec la  
vie :

Vous ne venez, dit-on, ici vous enfoncer  
Que pour vous y laisser lentement trépasser.

S I D N E I .

Où prens-tu cette idée ?

D U M O N T .

Il est vrai qu'elle est folle :

Mais la précaution n'est pas un soin si frivole :

La

La vie est un effet dont je fais très grand cas ,  
Et j'y veille pour vous , si vous n'y veillez pas.

S I D N E I.

Dumont à ce propos s'aime donc bien au monde ?

D U M O N T.

Moi ! Monsieur ? Mon projet , si le Ciel le seconde ,

Est de vivre content jusqu'à mon dernier jour :  
On ne vit qu'une fois , & puisque j'ai mon tour ,  
Tant que je le pourrai , je tiendrai la partie :  
J'aurois été Heros sans l'amour de la vie ,  
Mais dans notre famille on se plaît ici bas ,  
Vous sçavez que des goûts on ne dispute pas ;  
Mon pere & mes aïeux , dès avant le déluge ,  
Etoient dans mon système , autant que je le juge ,  
Et mes futurs enfans , tant gredins que Seigneurs ,  
Seront du même goût , où descendront d'ailleurs :

Les Grands ont le brillant d'une mort qu'on publie ,

Nous autres bonnes gens , nous n'avons que la vie ;

Nous avons de la peine , il est vrai , mais enfin  
Aujourd'hui l'on est mal , on fera mieux demain :  
En quelque état qu'on soit , il n'est rien tel que  
d'être ....

S I D N E I.

Laisse là ton sermon , & va porter ma lettre.

D U M O N T.

J'en suis fâché , Monsieur , cela ne se peut pas.

S I D N E I.

De vos petits propos à la fin je suis las ;

C

J'aime

J'aime assez, quand je parle, à voir qu'on m'o-  
béisse,  
Et quand un valet fat montre quelque caprice,  
Je sçai congédier :

DUMONT.

Ayez des sentimens !

Voilà tout ce qu'on gagne à trop aimer les gens ;  
Est-ce pour mon plaisir [ j'enrage quand j'y  
pense ]

Que je demeure ici ! La belle jouïssance !  
Si mon attachement . . . . .

SIDNEI.

Cessez de m'ennuyer ,

Et partez , ou sinon . . . .

[ *on entend le bruit d'un fouët.* ]

DUMONT.

Voilà votre courier.

[ *Henri paroit.* ]

SIDNEI.

Qui ?

DUMONT.

Lui : c'est mon Commis.

SCENE X.

SIDNEI, DUMONT, HENRI,  
SIDNEI.

F Aquin , quel est le maître ;  
DUMONT.

Monsieur , je sçai fort bien que c'est à vous à  
l'être ;

Mais

Mais enfin dans la vie il est de certains cas ....  
 Battez-moi , tuez-moi , je ne partirai pas ,  
 Je ne puis vous quitter dans l'état où vous êtes ,  
 Et plus vous me pressez , plus mes craintes se-  
 crétes. . . .

S I D N E I.

Henri , partez pour Londres , & portez dans  
 l'instant

A Milord Hamilton ce paquet important ;  
 Vous, sortez de chez moi, faites votre mémoire,  
 Après quoi partez : ( *Il sort* )

D U M O N T.

Bon, me voila dans ma gloire ;  
 Vous me chassez, tant mieux, je m'appartiens ;  
 ainsi

Je m'ordonne séjour , moi, dans ce païs-ci....  
 Il n'aura pas le cœur de me quitter, il m'aime,  
 Et je veux le sauver de ce caprice extrême :  
 Les Maîtres cependant font des gens bienheu-  
 reux

Que souvent nous ayons le sens commun pour  
 eux.

## A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

HAMILTON, DUMONT.

D U M O N T.

V O U S me tirez , Monsieur , d'une très-  
 grande peine ,  
 Et je bénis cent fois l'instant qui vous amène ;

C 2

Voiez

Voïez mon pauvre maître , & traitez son cer-  
veau :

Peut-être sçavez -vous par quel travers nou-  
veau

Lui-même il se condamne à cette solitude ,  
Et s'il veut, malgré moi, s'en faire une habi-  
tude :

Il vient de vous écrire, & sans doute ici près.

Vous aurez en chemin rencontré son Exprès.

H A M I L T O N.

Non ; mais j'ai remarqué, traversant l'avenüe,  
Deux femmes , dont je crois que l'une m'est  
connuë ;

Mais ma chaise a passé, je n'ai pû les bien voir :

T'a-t'on dit ce que c'est ? Pourroit-on le sçavoir ?

D U M O N T.

Je devine à peu près ; au pays où nous sommes,  
Il faut , Monsieur , qu'il soit grande disette  
d'hommes ;

Dès qu'on a sçû mon maître établi dans ces  
lieux ,

Ambassade aussitôt , sans prélude ennuyeux :

Mais lui , comme il n'est plus qu'une froide  
statuë.

Il a tout nettement refusé l'entrevûë ;

Moi , qui ne suis point fait à de telles rigueurs ,

Je prétens m'en charger , j'en ferai les hôneurs ,

Je les prens pour mon compte , & je sçai trop le  
monde ,

Si le cœur vous en dit....

H A M I L T O N.

Va, fais qu'on te reponde,  
instruis-



Instruis-toi de leurs noms.... Mais est-il averti?

D U M O N T.

Oui, j'ai fait annoncer que vous êtes ici :  
Il proméne ici près sa rêverie austère ;  
Vous l'avez vû là bas changer de caractère ,  
De ses meilleurs amis éviter l'entretien ,  
Tout fuir jusqu'aux plaisirs ; tout cela n'étoit  
rien.

H A M I L T O N.

Mais que peut-il avoir ? Quelle seroit la cause....

D U M O N T.

Il seroit trop heureux s'il avoit quelque chose ,  
Mais ma fois je le crois affligé sans objet.

H A M I L T O N.

De ce voyage au moins dit-il quelque sujet ?

D U M O N T.

Bon ; parle-t'il encor ? se taire est sa folie ;  
Ce qu'il vient d'ordonner sur le champ il l'oublie ;  
Il m'avoit chassé , moi , malgré notre amitié ;  
Et j'enrageois très-fort d'être congédié ;  
Quelques momens après je sers à l'ordinaire ,  
Il dîné , sans me dire un mot de notre affaire :  
Voilà ce qui m'afflige & non sans fondement ;  
Je l'aimerois bien mieux brutal , extravagant ,  
Je lui croirois la fièvre , & puisqu'il faut le dire ,  
Je voudrois pour son bien qu'il n'eût qu'un bon  
délire ,

On sçauroit le remède en connoissant le mal ;  
Mais par un incident & bizarre & fatal ,  
Gravé dans ses revers , tranquille en sa manie ,  
Il est fou de sang froid , fou par philosophie ,  
Indifferent à tout comme s'il étoit mort ;

Il n'auroit autrefois reçu qu'avec transport  
 Un Régiment ; eh bien, il en a la nouvelle  
 Sans qu'au moindre plaisir ce titre le rapelle :  
 Il avoit, m'a-t'on dit, certain pere autrefois  
 Qui cachant, comme lui, sous un maintien sour-  
 nois

Sa tristesse, ou plutôt sa démençe profonde,  
 Ici même un beau jour s'escamotta du monde  
 C'est un tic de famille, & j'en suis pénétré,  
 Enfin sans vous, Monsieur, c'est un homme  
 enterré :

Voyez, interrogez, il vous croit, il vous aime,  
 Je vous laisserai seuls . . . Mais le voici lui-  
 même.

SCENE II.

SIDNEI, HAMILTON.

HAMILTON.

J'Ai voulu le premier vous faire compliment,  
 Ami, c'étoit trop peu qu'écrire simplement,  
 Et je viens vous marquer dans l'ardeur la  
 plus vive

Combien je suis heureux du bien qui vous arrive,  
 Mais je suis fort surpris de vous voir en ce jour  
 Un air si peu sensible aux graces de la Cour.

SIDNEI.

Je vais vous avouer avec cette franchise  
 Que l'amitié sincère entre nous autorise,  
 Que j'aurois mieux aimé, je vous le dis sans fard,  
 Ne vous avoir ici que quelques jours plus tard ;  
 Dans ce même moment on vous porte ma lettre  
 Sur

Sur un point important qui ne peut se remettre ?  
Et si vous entriez dans mes vrais intérêts ....

H A M I L T O N.

Je vous laisserois seul dans vos tristes forêts ?  
Je ne vous conçois pas ; cet emploi qu'on vous  
donne ,

Pour en remercier vous demande en personne ;  
Quoi ! restez-vous ici ?

S I D N E I.

Je ne vous cache pas  
Que dégoûté du monde , ennuyé du fracas ,  
Fatigué de la Cour, excédé de la Ville ,  
Je ne puis être bien que dans ce libre azile.

H A M I L T O N.

Mais enfin, au moment où vous êtes placé ,  
Ce projet de retraite aura l'air peu sensé ,  
Et sur quelques motifs que votre goût se fonde ,  
Vous allez vous donner un travers dans le  
monde :

Il ne lui faut jamais donner legerement  
Ces spectacles d'humeur, qu'on soutient rare-  
ment ;

On le quitte, on s'ennuie, on souffre, on dissimule,  
On revient à la fin , on revient ridicule ;  
Un mécontent d'ailleurs est bientôt oublié ,  
Tout meurt, faveur, fortune, & jusqu'à l'amitié,  
Son histoire est finie, il s'exile, on s'en passe,  
Et lorsqu'il reparait, d'autres ont pris la place :  
Ne peut-on autrement échaper au cahos ?  
Pour s'éloigner du bruit, pour trouver le repos,  
Faut-il fuir tout commerce & s'enterrer d'a-  
vance ?

L'hom-

L'homme sensé, qu'au monde attache sa naissance ,

Sans quitter ses devoirs, sans changer de séjour,  
Peut vivre solitaire au milieu de la Cour :

S'affranchir sans éclat, ne voir que ce qu'on aime ,

Ne renoncer à rien, voila le seul système :

Mais parlez-moi plus vrai; d'où vous vient ce dessein ?

Quel chagrin avez-vous ?

S I D N E I.

Moi, je n'ai nul chagrin,  
Nul sujet d'en avoir :

H A M I L T O N.

C'est donc misanthropie :

Prevenez, croïez-moi, cette sombre manie ;  
Quels que soient les Humains, il faut vivre avec eux ,

Un homme difficile est toujours malheureux ,  
Il faut sçavoir nous faire au pais où nous sommes ,

Au siècle où nous vivons :

S I D N E I.

Je ne hais point les hommes :

Ami, je ne suis point de ces esprits outrés,  
De leurs contemporains ennemis déclarés .

Qui ne trouvant ni vrai, ni raison, ni droiture,  
Meurent, en médissant de toute la nature ;

Les Hommes ne sont point dignes de ce mépris,  
Il en est de pervers ; mais dans tous les pays.

Où l'ardeur de m'instruire a conduit ma jeunesse  
J'ai connu des vertus, j'ai trouvé la sagesse,

J'ai

J'ai trouvé des raisons d'aimer l'Humanité ,  
De respecter les nœuds de la Société ,  
Et n'ai jamais connu ces plaisirs détestables  
D'offenser, d'affliger, de haïr mes semblables.

H A M I L T O N.

Pourquoi donc à les fuir êtes-vous obstiné ?

S I D N E I.

Qu'auriez-vous fait vous-même ? aux ennuis  
condamné ,

Accablé du fardeau d'une tristesse extrême ,  
Reduit au sort affreux d'être à charge à moi-  
même ,

J'épargne aux yeux d'autrui l'objet fastidieux  
D'homme ennuié par tout & par tout en-  
nuieux :

C'est un état qu'envain vous voudriez com-  
battre :

Insensible au plaisirs dont j'étois idolâtre ,  
Je ne les connais plus, je ne trouve aujourd'hui  
Dans ces mêmes plaisirs que le vuide & l'ennui :

Cette uniformité des Scenes de la vie  
Ne peut plus reveiller mon ame apélantie ;  
Ce cercle d'embarras, d'intrigues, de projets ,  
Ne doit nous ramener que les mêmes objets ,  
Et par l'expérience instruit à les connaître ;  
Je reste sans désirs sur tout ce qui doit être :

Dans le brillant fracas où j'ai long tems vécu  
J'ai tout vû, tout goûté, tout revû, tout connu ,  
J'ai rempli pour ma part ce Théâtre frivole ;  
Si chacun n'y restoit que le tems de son rôle,  
Tout seroit à sa place, & l'on ne verroit pas  
Tant de gens éternels dont le Public est las :

D

Le

Le monde, usé pour moi, n'a plus rien qui me  
touche ,  
Et c'est pour lui sauver un rêveur si farouche ,  
Qu'étranger désormais à la Société ,  
Je viens de mes déserts chercher l'obscurité.

H A M I L T O N.

Quelle fausse raison, cher ami, vous égare  
Jusqu'à croire deffendre un projet si bizarre ?  
Si vous avez goûté tous les biens des Humains,  
Si vous les connaissez , le choix est dans vos  
mains ,

Bornez-vous aux plus vrais, & laissez les chimé-  
res

Dont le repentir suit les lueurs passagères :  
Quel fut votre bonheur ! A présent sans desirs  
Vous avez, dites-vous, connu tous les plaisirs ;  
Eh quoi ! n'en est-il point au-dessus de l'ivresse  
Où le monde a plongé notre aveugle jeunesse ,  
Ce tourbillon brillant des folles passions,  
Cette Scene d'erreurs, d'excès, d'illusions ,  
Du bonheur des mortels bornent-ils donc la  
sphere !

La raison à nos vœux ouvre une autre carrière ;  
Croïez-moi, cher ami, nous n'avons pas vécu ;  
Employer ses talens, son tems, & sa vertu ,  
Servir au bien public, illustrer sa patrie,  
Penser enfin, c'est là que commence la vie,  
Voilà les vrais plaisirs dignes de tous nos vœux ;  
La volupté par qui l'honnête homme est heu-  
reux ;

Notre ame pour ces biens est toute neuve en-  
core. ....

Vous



Vous ne m'écoutez pas ! quel chagrin vous devore....

S I D N E I.

Je connois la raison, votre voix me l'apprend,  
Mais que peut-elle enfin contre le sentiment ?  
Marchez dans la carrière où j'aurois dû vous  
suivre,

Pour moi, je perds déjà l'espérance de vivre ;  
En vain à mes regards vous offrez le tableau  
D'une nouvelle vie & d'un bonheur nouveau ;  
Tout vrai bonheur dépend de notre façon  
d'être,

Mon état désormais est de n'en plus connaître ;  
Privé du sentiment, & mort à tout plaisir,  
Mon cœur anéanti n'est plus fait pour jouir.

H A M I L T O N.

Connaissez votre erreur ; cet état méprisable,  
Ce néant deshonne une ame raisonnable ;  
Quand il vous faudroit fuir le monde & l'em-  
barras,

L'homme qui sçait penser ne se suffit-il pas :  
Dans cet ennui de tout, dans ce dégoût extrême,  
Ne nous reste-t'il point à jouir de vous-même ?  
Pour vivre avec douceur, cher ami, croiez-moi,  
Le grand art est d'apprendre à bien vivre avec soi,  
Heureux de se trouver, & digne de se plaire :

Jene conseille point une retraite entiere,  
Partagez votre goût & votre liberté  
Entre la solitude & la Société ;  
Des jours passés ici dans une paix profonde  
Vous feront souhaiter le commerce du monde  
L'absence, le besoin vous rendront des desirs,



Il faut une intervalle, un repos aux plaisirs,  
 Leur nombre accable enfin, le sentiment s'é-  
 puise,

Et l'on doit se priver pour qu'il se reproduise;  
 Vous en êtes l'exemple, & tout votre malheur  
 N'est que la lassitude & l'abus du bonheur :

Ne me redites pas que vous n'êtes point maître  
 De ces noirs sentimens: on est ce qu'on veut être;  
 Souverain de son cœur, l'homme fait son état,  
 Et rien, sans son aveu, ne l'élève ou l'abat;  
 Mais enfin, parlez-moi sans fard, sans défiances,  
 Quelque dérangement, causé par vos dépenses.  
 N'est-il point le sujet de ces secrets dégoûts?  
 Je puis tout réparer, ma fortune est à vous.

S I D N E I.

Jesens, comme je dois, ces procédés sincères;  
 Mais nul désordre, ami, n'a troublé mes affaires,  
 Vous verrez quelque jour, que du côté du bien  
 J'étois fort en repos, & que je ne dois rien.

H A M I L T O N.

Ami, vous m'affligé, votre état m'inquiète,  
 Ce sinistre discours....

S I D N E I.

Peut-être la retraite

Sçaura me délivrer de tous ces sentimens;  
 Il faut, pour m'y fixer, quelques arrangemens,  
 Ma lettre vous instruit, suivez mon espérance,  
 Tout mon repos dépend de votre diligence:  
 Au reste, en attendant que j'aie au premier jour  
 De ce nouveau bienfait remercier la Cour,  
 Vous m'y justifierez; d'une pareille absence  
 Ma mauvaise fanté sauvera l'indécence;

Après

Après ces soins remplis, je vous attens ici,  
Partez, si vous aimez un malheureux ami.

## S C E N E I I I.

H A M I L T O N.

**C** Et on m'assure que trop du transport  
qui l'agite ;  
Il cache sûrement quelque dessein cruel,  
Et sa tranquillité n'a point l'air naturel ...

## S C E N E I V.

H A M I L T O N, H E N R I.

H E N R I.

**O** N m'a dit votre nom à la poste prochaine,  
Monfieur, d'aller plus loin je n'ons pas  
pris la peine ;

Notre Maître vers vous nous envoyoit d'ici,  
Mais puisque vous voila, voici la lettre auffi.

H A M I L T O N.

Donne ; cela fuffit ; tu peux aller lui dire  
Qu'elle est entre mes mains ;

## S C E N E V.

H A M I L T O N.

**Q** U'à-t-il donc pu écrire ?  
( Il lit. )

„ Recevez, cher amis, mes éternels adieux ;

D 3

„ Vous

„ Vous sçavez à quel point j'adorai Rosalie,  
 „ Et que j'osai trahir un amour vertueux ;  
 „ J'ignore son destin : si la rigueur des Cieux  
 „ permet qu'on la retrouve, & conserve sa vie,  
 „ Je lui donne mes biens par l'écrit que voici,  
 „ Et remets son bonheur aux soins de mon ami ;  
 „ daignez tout conserver, si sa mort est cer-  
 „ taine ;  
 „ Epargnez sur mon sort des regrets superflus,  
 „ J'étois lassé de vivre, & je brise ma chaîne :  
 „ Quand vous lirez ceci, je n'existerai plus.

*Sidnei*

Quel déplorable excès, & quelle frénésie !  
 Allons le retrouver, prévenons sa furie.

### S C E N E V I.

SIDNEI, *entrant d'un air égaré.* HAMILTON

HAMILTON *après l'avoir embrassé en silence.*

**R** Eprenez ce dépôt qui me glace d'effroi ;  
 Vous me trompiez, cruel !

*( Il lui rend sa lettre. )*

S I D N E I.

Que voulés-vous de moi ?

Puisque vous savez tout, plaignez un misé-  
 rable,

Ma funeste existence est un poids qui m'acable ;  
 Je vous ai déguisé ma triste extrémité,  
 Ce n'est point seulement insensibilité,  
 Dégout de l'Univers à qui le sort me lie,  
 C'est ennui de moi-même, & haine de ma vie ;  
 Je

Je les ai combattus, mais inutilement ;  
Ce dégoût désormais est mon seul sentiment ,  
Cette haine attachée aux restes de mon être ,  
A pris un ascendant dont je ne suis plus maître ;  
Mon cœur , mes sens flétris, ma funeste raison ,  
Tout me dit d'abrégér le tems de ma prison :  
Faut-il donc sans honneur attendre la vieillesse ,  
Trainant pour tout destin les regrets , la foiblesse ,

Pour objet éternel l'affreuse vérité ,  
Et pour tout sentiment l'ennui d'avoir été ?  
C'est au stupide, au lâche à plier sous la peine ,  
A ramper, à vieillir sous le poids de sa chaîne ;  
Mais vous en conviendrez , quand on sçait réfléchir ,

Malheureux sans remède, on doit sçavoir finir.

H A M I L T O N.

Dans quel coupable oubli vous plonge ce délire ?  
Que la raison sur vous reprenne son empire ;  
Un frein sacré s'opose à votre cruauté :  
Vous vous devez d'ailleurs à la Société ,  
Vous n'êtes point à vous , le tems , les biens ,  
la vie ,

Rien ne nous appartient, tout est à la Patrie.  
Les jours de l'honnête homme, au conseil, au combat ,

Sont le vrai patrimoine & le bien de l'Etat ;  
Venez remplir le rang où vous devez paraître ,  
Votre esprit occupé va prendre un nouvel être ,  
Tout renaîtra pour vous..... Mais hélas ! je  
vous voi

Plongé dans un repos qui me remplit d'effroi :  
Quoi !

Quoi ! sans appréhender l'horreur de ce passage,  
Vous suivrez de sang froid dans leur fatal cou-  
rage

Ces Heros insensé.....

S I D N E I.

Ce courage n'est rien ;

Je suis mal où je suis & je veux être bien :

Voilà tout ; je n'ai point l'espoir d'être célèbre,  
Ni l'ardeur d'obtenir quelque éloge funébre,  
Et j'ignore pourquoi on vante en certains lieux  
Un procédé tout simple à qui veut être mieux ;  
D'ailleurs que suis-je au monde ? une foible  
partie

Peut bien, sans nuire au Tout, en être desunie ;

A la Société je ne fais aucun tort,

Tout ira comme avant ma naissance & ma mort ;

Peu de gens, selon moi, sont assez d'import-  
tance ,

Pour que cet Univers remarque leur absence.

H A M I L T O N.

Continuez, cruel : calme dans vos fureurs,  
Faites-vous des raisons de vos propres erreurs ;  
Mais l'amitié du moins n'est-elle point capable  
De vous rendre la vie encore désirable ?

S I D N E I.

Dans l'état où je suis, on pèse à l'amitié,

Je ne puis désirer que d'en être oublié,

H A M I L T O N.

Vous m'offensez, Sidnei, quand votre ame  
incertaine

Peut douter de mon zèle à partager sa peine :

Mais cette Rosalie, adorée autrefois ,

Sur

Sur ce jour qui vous luit n'a-t'elle point des droits ?

Sont-ce-là les conseils que l'amour vous inspire ?  
Que ne la cherchez-vous ? sans doute elle respire ,

Sans doute vous pourrez la revoir quelque jour.

## S I D N E I.

Ah ! ne me parlez point d'un malheureux amour :  
Je l'ai trop outragé , méprisable , infidelle ,  
Quand je la reverrois, suis-je encor digne d'elle ?  
Et les derniers soupirs d'un cœur anéanti ,  
Sont-ils faits pour l'amour qu'autrefois j'ai senti  
Témoin de mes erreurs, vous n'avez pû com-  
prendre

Comment j'abandonnai l'Amante la plus tendre  
Le sçavois-je moi-même ? égaré , vicieux ,  
Je ne méritois pas ce bonheur vertueux ,  
Ce cœur fait pour l'honneur comme pour la  
tendresse ,

Que j'aurois respecté jusques dans sa foiblesse ;  
Lui promettant ma main , j'avois fixé son cœur ,  
Je la trompois : enfin lassé de sa rigueur ,  
Lassé de sa vertu , j'abandonnai ses charmes ,  
J'affligeai l'amour même : indigne de ses larmes ,  
Je promenai par tout mes aveugles desirs ,  
J'aimai sans estimer, triste au sein des plaisirs :  
Errant loin de nos bords, j'oubliai Rosalie ,  
Elle avoit disparu pleurant ma perfidie :  
Hélas ! peut-être , ami , j'aurai causé sa mort.  
Depuis que je suis las du monde & de mon sort ,  
Au moment de finir ma vie & mon suplice ,  
J'ai voulu réparer ma honteuse injustice ;

E

Pour



Pour lui donner mes biens, comme vous sçavez tout,  
Jel'ai cherché à Londres, aux environs, par tout,  
Mais depuis plus d'un mois les recherches sont vaines.

H A M I L T O N.

Du soin de la trouver fiez-vous à mes peines.

S I D N E I.

Non, quand je le pourrois, je ne la verrois plus:  
Mes sentimens troublés, tous mes sens confondus,

Tout me sépare d'elle, & mon ame éclipsée  
De ma fin seule, ami, conserve la pensée;  
Je ne voulois sçavoir sa retraite & son sort  
Que pour la rendre heureuse, au moins après ma mort,

Et ne prétendois pas à reporter près d'elle  
Un cœur déjà frappé de l'atteinte mortelle.

H A M I L T O N.

Elle oublera vos torts, en voyant vos regrets,  
L'amour pardonne tout: laissez d'affreux projets,

Différez-les du moins, rassurez ma tendresse,  
Votre ame fut toujours faite pour la sagesse,  
Vous entendez sa voix, vous vaincrez vos dégoûts,

Je ne veux que du tems, me le promettez-vous?

Mon cher Sidnei, parlez:

S I D N E I.

J'ai honte de moi-même.

Laissez



Laissez un malheureux qui vous craint & vous aime.... ( *Dumont paraît.* )

J'ai besoin d'être seul.... Je vous promets, ami, De revenir dans peu vous retrouver ici.

H A M I L T O N.

Non, je vous suis.

S C E N E V I I.

H A M I L T O N, D U M O N T.

D U M O N T, *arrétant Hamilton qui sort.*

M Onsieur, un mot de consequence.

H A M I L T O N.

Hâte-toi, je crains tout.

D U M O N T.

Quoi ! son extravagance....

H A M I L T O N.

Il veut se perdre : il faut observer tous ses pas :

Le sauver de lui-même.

D U M O N T.

Oh ! je ne le crains pas

J'ai pris ses pistolets, son arsenal est vuide,

Et j'ai scû m'emparer de tout meuble homicide;

Confignez-moi la vie en toute sureté :

S'il vous voit à le suivre un soin trop affecté,

Il pourroit bien....

H A M I L T O N.

Va donc, ne le perds point de vûë,

Vois si je puis entrer.

D U M O N T, *revenant sur ses pas.*

A propos, l'inconnue....

E 2

Mais

Mais ce goût de mourir, Monsieur, il faut ma  
 foi,  
 Que cela soit dans l'air, & j'en tremble pour moi:  
 Ce travers tient aussi l'une des Pelerines,  
 J'ignore le sujet de ses vapeurs chagrines,  
 Vous allez le sçavoir, ma course a réussi,  
 Mon maître est reformé, c'est vous qu'on veut  
 ici,  
 Elle dit vous connaître, elle est ma foi jolie,  
 Cela rapelleroit le défunt à le vie;  
 Des façons, des propos, des yeux à sentimens,  
 Un certain jargon tendre, imité des Romans,  
 Tout cela.... vous verrez: on vient, je croi....  
 c'est elle,  
 Je cours dans mon donjon me mettre en sen-  
 tinelle.

---

SCENE VIII.

ROSALIE, HAMILTON.

HAMILTON.

**Q**ue vois-je, Rosalie! Ah quel moment  
 heureux!

Que je bénisse le sort qui vous rend à nos vœux?

ROSALIE.

Ces transports sont-ils faits pour une infortunée  
 Prête à voir terminer sa triste destinée!

J'ose à peine élever mes regards jusqu'à vous,  
 Quelle étrange démarche! Ah dans des tems  
 plus doux.

J'étois bien sûre, hélas! d'obtenir votre estime;  
 Mais

Mais de tout au malheur on fait toujours un crime :

Vous me condamnez.

H A M I L T O N.

Non, vivez, cet heureux jour,  
N'est point fait pour les pleurs, il est fait pour  
l'amour.

R O S A L I E.

Que dites-vous, ô Ciel ! ma surprise m'acable...

H A M I L T O N.

Sidnei dans les remords .....

R O S A L I E.

Quel songe favorable !

Il m'aimeroit encore !

H A M I L T O N.

Il est digne de vous ;  
Vous finirez ses maux, il sera votre époux.

R O S A L I E.

Laissez-moi respirer, vous me rendez la vie ;  
Quel heureux changement dans mon ame ravie !  
Tous mes jours ressembloient au moment de  
la mort ;

Mais ne flattez-vous point mon credule transport ?

H A M I L T O N.

Non, croyez votre cœur, vous êtes adorée ;  
Mais par quel heureux sort en ces lieux retirée...

R O S A L I E.

Je n'ai point à rougir aux yeux de l'amitié ;  
Vous connaissez mon cœur, il est justifié :  
Oui, je l'aimois encore même sans espérance,  
C'est un bien que n'a pû m'ôter son inconstance,

Et si malgré l'excès de mon acablement ,  
J'ai vécu jusqu'ici , c'est par ce sentiment ;  
Victime du malheur, quand Sidnei m'eut trahie,  
Privée en même tems d'une mere chérie,  
Je vins cacher mes pleurs & fixer mon destin,  
Auprès d'une parente en ce Château voisin ;  
Mais loin de voir calmer ma vive inquiétude ,  
Je retrouvai l'amour dans cette solitude ;  
Voisine de ces lieux soumis à mon Amant ,  
J'y venois , malgré moi , rêver incessamment ,  
Tout m'y parloit de lui , tout m'offroit son  
image,

J'avois tout l'Univers dans ce séjour sauvage ;  
Mille fois j'ai voulu fuir dans d'autres déserts ;  
Mais un charme secret m'atachoit à mes fers ;  
Après quatre ans entiers d'une vie inconnue ,  
Quel trouble me saisit, quand j'appris sa venue !  
Pour la dernière fois je voulois lui parler ,  
Des adieux de l'amour je venois l'acabler ;  
Je sucombois sans doute à ma douleur mortelle,  
Si je ne l'eusse vû que toujours infidelle ;  
Mais pourquoi retarder le bonheur de nous voir ?  
Venez, guidez mes pas, & comblez mon espoir.

## HAMILTON.

Commandez un moment à votre impatience,  
Je conçois pour vos vœux la plus sûre espérance  
Mais il me faut d'abord disposer votre Amant  
Au charme inespéré de cet heureux moment.  
Il est dans la douleur, égaré, solitaire....  
Je vous éclaircirai ce funeste mystère,  
Qu'il vous fufise ici de sçavoir qu'en ce jour,  
Fidelle, heureux par vous, il vivra pour l'amour.  
Je

Je differe à regret l'instant de votre joie :  
Mais enfin, avant vous, il faut que je le voie.

R O S A L I E.

Tous ces retardemens me pénètrent d'effroi...  
Vous me trompez ; Sidnei ne pensoit plus à moi.

H A M I L T O N.

Je ne vous trompe pas ; si je pouvois vous dire  
Ce qu'il faisoit pour vous.... mais non, je me  
retire ;

Je vais hâter l'instant que nous désirons tous.

R O S A L I E.

Du destin de mes jours je me remets à vous ,  
Songez que ces délais, dont mon ame est faisie,  
sont autant de momens retranchés à ma vie.

---

## A C T E I I I.

---

S C E N E P R E M I E R E.

S I D N E I.

C'EN est donc fait enfin, tout est fini pour  
moi !

Ce breuvage fatal , que j'ai pris sans effroi ,  
Enchaînant tous mes sens dans une mort tran-  
quille ,

Va du dernier sommeil assoupir cet argile !

Nul regret , nul remord ne trouble ma raison ;

L'esclave est-il coupable en brisant sa prison ?

Le Juge, qui m'attend dans cette nuit obscure ,

Est le Pere & l'ami de toute la nature ;

Rempli

Rempli de sa bonté , mon esprit immortel  
Va tomber , sans frémir , dans son sein paternel.

S C E N E I I .

S I D N E I , H A M I L T O N .

H A M I L T O N .

**Q** U'aux peines d'un ami vous êtes peu sensible !

Pourquoi donc , cher Sidnei , vous rendre inaccessible ?

Depuis une heure entiere en vain je veux vous voir ,

Et dissiper l'horreur d'un cruel desespoir ;

Je n'ai pû pénétrer dans votre solitude :

Enfin vous m'arrachez à mon inquiétude ,

Et la raison sur vous va reprendre ses droits.

S I D N E I .

Embrassons-nous , ami , pour la dernière fois.

H A M I L T O N .

Quel langage accablant ! Dans cette léthargie ,

Quoi ! je retrouve encore votre ame ensevelie.

S I D N E I .

De mes derniers désirs , de ma vive douleur

J'ai déposé l'espoir au fonds de votre cœur ;

Que mon attente un jour par vos soins soit remplie ,

Si la mort a frappé la triste Rosalie . . . .

H A M I L T O N .

Non , elle vit pour vous ; répondez par pitié ,

Répondez à l'espoir , aux vœux de l'amitié ,

Parlez : si Rosalie à votre amour rendue ,

Dans



Dans ces lieux, aujourd'hui s'offroit à votre vuë  
Telle encore qu'elle étoit dans ces heureux  
momens

Où vous renouvellez les plus tendres sermens ;  
Sensible à vos remords, oubliant votre offense,  
Fidelle à son amour malgré votre inconstance,  
Enfin avec ces traits, cette ingénuité ,  
Cet air intéressant qui pare la beauté ,  
Pourriez-vous résister à l'amour de la vie ,  
Au charme de revoir une Amante attendrie,  
De faire son bonheur , de réparer vos torts ,  
De partager ses vœux, sa vie & ses transports !

S I D N E I.

Je rendrois grace au Ciel de l'avoir conservée :  
Vous sçavez mes projets, si je l'eusse trouvée :  
Je recommanderois son bonheur à vos soins ,  
Mais dans ce même jour je ne mourrois pas  
moins. H A M I L T O N.

Puisqu'en vain l'Amitié vous conseille & vous  
prie ,  
L'amour doit commander ; paraissez , Rosalie.

S I D N E I.

Rosalie ! . . . Est-ce un songe ? en croirai-je  
mes yeux ?

Vous, Rosalie, ô Ciel ! & dans ces tristes lieux !

S C E N E I I I.

ROSALIE, SIDNEI, HAMILTON.

R O S A L I E.

O Ui, c'est moi, qui malgré mon injure &  
ma peine ,

F

N'ai



N'ai jamais pû pour vous me résoudre à la haine:  
C'est moi qui viens jouir d'un repentir heureux,  
Votre cœur m'appartient, puisqu'il est ver-  
tueux . . .

Mais que vois-je ? Est-ce là l'effet de ma pré-  
sence ?

On me trompe, Hamilton ; ce farouche si-  
lence . . .

S I D N E I.

Confondu des chagrins que j'ai pû vous causer,  
Que répondre, quand tout s'unit pour m'ac-  
cuser ?

Vous daignez oublier mes fureurs, mon caprice ;  
Puis-je m'en pardonner la cruelle injustice ?  
Du fort, sans murmurer, je dois subir les coups,  
Je ne méritois pas le bonheur d'être à vous ?

R O S A L I E.

J'ai pleuré vos erreurs, j'ai plaint votre foiblesse ;  
Mais mon malheur jamais n'altéra ma tendresse.

S I D N E I.

Ne me regrettez plus ; c'est pour votre bonheur  
Qu'à d'autres passions le Ciel livra mon cœur ;  
L'état que m'aprétoient mes tristes destinées  
Auroit semé d'ennui vos plus belles journées ;  
Le destin vous devoit des jours pleins de douceur  
Mon triste caractère eût fait votre malheur.

R O S A L I E.

Le pouvez-vous penser ? Qu'elle injustice  
extrême !

Est-il quelque malheur, aimé de ce qu'on aime !  
Sensible à vos chagrins, & sans m'en accabler,  
Je ne les aurois vûs que pour vous consoler :

Si

Si mes soins redoublés, si ma vive tendresse  
 N'avoient pû vous guérir d'une sombre tristesse  
 Je l'aurois partagée, & sans autres desirs,  
 J'aurois du monde entier oublié les plaisirs :  
 Rosalie avec vous ne pouvoit qu'être heureuse.

S I D N E I.

Vous ne connaissez pas ma destinée affreuse ;  
 Insensible à la vie au milieu de mes jours ,  
 Il m'étoit réservé d'en détester le cours,  
 De voir pour l'ennui seul renaître mes journées,  
 Et de marquer moi-même un terme à mes années.

R O S A L I E.

Que dites-vous , cruel , quelle aveugle fureur  
 Vous inspire un dessein qui fait frémir mon cœur ?

Calmez l'état affreux d'une Amante alarmée ;  
 Vous aimeriez vos jours, si j'étois plus aimée :  
 Dans le sein des vertus, dans les nœuds les plus doux ,

L'image du bonheur s'offrant encore à vous ,  
 Affranchiroit vos sens d'une langueur mortelle,  
 Le véritable amour donne une ame nouvelle ;  
 Sans doute l'union de deux cœurs vertueux  
 L'un pour l'autre formés , & l'un par l'autre  
 heureux ,

Est faite pour calmer toute aveugle furie ,  
 Pour adoucir les maux , pour embellir la vie.

S I D N E I.

Q'entens-jé ! je pouvois me voir encor heureux !  
 Quel bandeau tout à coup est tombé de mes yeux ?

Tout étoit éclipsé, tout pour moi se ranime,

Et tout dans un moment retombe dans l'abîme !  
 Quel mélange accablant de tendresse & d'hor-  
 reur !

D'un côté Rosalie ! & de l'autre.... O douleur !  
 Malheureux ! Qu'ai-je fait ?... Fuyez....

R O S A L I E.

De ma tendresse

Voilà donc tout le prix ! ( *à Hamilton.* )

Vous trompiez ma foiblesse !

( *Elle veut sortir.* )

S I D N E I *se jettant aux genoux de Rosalie.*

Non, s'il vous a juré mon sincère retour,  
 S'il a peint les transports d'un immortel amour,  
 Il ne vous trompoit pas, ma chere Rosalie.  
 Je déteste à vos pieds le crime de ma vie,  
 Je déteste ces jours où l'erreur enchaînoit  
 Les sentimens d'un cœur qui vous apartenoit ;  
 Ah ! si par mes fureurs vous fûtes outragée,  
 Si je fus criminel, vous êtes trop vengée ;  
 L'Amour pour me punir attendoit ce moment.

R O S A L I E.

Que dites-vous, Sidnei ? Quel triste égarement..

S I D N E I.

Je ne dis que trop vrai ; plaiguez mon fort fu-  
 neste ;

Au sein de mon bonheur le desespoir me reste ;  
 L'Amour rallume en vain ses plus tendres trans-  
 ports ,

Mon cœur n'appartient plus qu'à l'horreur des  
 remords ;

Oui, d'une illusion échapée à ma vûë ,  
 Je decouvre trop tard l'effrayante étendue :

Quels

Quels lieux vous déroboient ? Quelle aveugle  
fureur

Egara ma raison, & combla mon malheur !

R O S A L I E.

Laiſſons des maux paſſés l'image déplorable :

Non, mon cœur ne ſçait plus que vous fûtes  
coupable,

Je vous vois tel encore que dans ces jours heu-  
reux

Où l'amour & l'honneur devoient former nos  
nœuds ;

Mais, pourquoi me cauſer de nouvelles allarmes ?  
Vous vous troublez ; vos yeux ſe rempliſſent de  
larmes.

S I D N E I.

Vaine félicité qu'empoisonne l'horreur !

Oubliez un barbare indigne du bonheur ;

Je vous revois trop tard, ma chere Roſalie,

Je vous perds à jamais, ç'en eſt fait de ma vie :

Je touche, en fremiſſant, aux bornes de mon  
fort ;

Oui, cette nuit me livre au ſommeil de la mort ;

Apprenez, déplorez le plus affreux délire :

Vous m'aviez dit trop vrai, le voile ſe déchire,

Je ſuis un furieux que l'erreur a conduit,

Que la terre condamne, & que le Ciel pourſuit.

*Il donne à lire à Roſalie la lettre écrite à Hamilton.*

Voyez ce que pour vous mon amour voulût faire

Dans les extrémités d'un malheur néceſſaire....

R O S A L I E.

Que vois-je ! aïez pitié de mon cœur allarmé ;

Laiſſez.....

SIDNEI.

Il n'est plus tems, le crime est consommé :  
 Tout secours est sans fruit, toutes plaintes sont  
 vaines ,  
 Un poison invincible a passé dans mes veines.

ROSALIE.

Barbare !

HAMILTON.

Malheureux !

ROSALIE.

Il faut sauver ses jours ;  
 Peut-être en ce malheur il est quelque secours.

HAMILTON.

Je me charge de tout, comptez sur moi, j'y vole,  
 Ne l'abandonnez pas. (*Il sort.*)

SIDNEI.

Espérance frivole !

SCENE IV.

SIDNEI, ROSALIE.

ROSALIE.

E Toit-ce donc ainsi, cruel, que vous m'ai-  
 miés ?

SIDNEI.

Moi, si je vous aimois ! Ah ! si vous en doutiés,  
 Ce soupçon me rendroit la mort plus doulou-  
 reuse ;

Voyant que ma recherche étoit infructueuse ,  
 J'ai méprisé des jours qui n'étoient plus pour  
 vous ;

A la mort condamné, j'ai devancé ses coups ;  
 J'aurois

J'aurois vû naître au fein des ennuis & des larmes,  
 Un nouvel Univers embelli par vos charmes ;  
 La Vérité trop tard a levé le bandeau ,  
 Pour ne me laisser voir que l'horreur du tombeau :  
 Soumis à mon Auteur , je devois sur moi-même  
 Attendre en l'adorant , sa volonté suprême ;  
 Puisqu'il vous conservoit, il vouloit mon bonheur ;  
 J'ai blessé sa puissance , il en punit mon cœur.

## S C E N E V.

HAMILTON , SIDNEI , ROSALIE ,  
 D U M O N T .

HAMILTON à *Dumont*

**Q**ue ne m'obéis-tu ?

S I D N E I .

Non, ma mort est trop sûre.

D U M O N T .

Ah ! vous vous regrettez ? J'entreprends cette cure.....

S I D N E I .

Chassez cet insensé :

D U M O N T .

Vous êtes fort heureux

Que loin d'extravaguer, j'étois sage pour deux :  
 Je vous gardois à vuë, & d'une niche obscure  
 J'avois vu des apprêts de fort mauvais augure :  
 Distract, ne voyant rien, en vous-même enfoncé ,  
 Dans votre cabinet vous êtes repassé ;

Par



Par l'alcove & sans bruit, durant cette intervalle,  
Je suis venu changer cette liqueur fatale,  
Et je ne vous tiens pas plus trépassé que moi.

R O S A L I E.

Je renais.

H A M I L T O N.

O bonheur !

S I D N E I.

A peine je le croi ....

*Il baise la main de Rosalie, & embrasse Hamilton  
& Dumont.*

Rosalie... Hamilton... & toi dont l'heureux zèle  
Me sauve des excès d'une erreur criminelle,  
Comment puis-je payer ...

D U M O N T.

Vivez, je suis payé ;

Les gens de mon pays font tout par amitié ;  
Ils n'envisent point d'autre reconnoissance :  
Le plaisir de bien faire est notre récompense.

S I D N E I.

O vous, dont la vertu, les graces, la candeur,  
Vont fixer sur mes jours les plaisirs & l'honneur,  
Vous, par qui je reçois une plus belle vie,  
Oubliez mes fureurs, ma chere Rosalie,  
Ne voyez que l'amour qui vient me ranimer,  
Le jour ne seroit rien sans le bonheur d'aimer ;  
Partagez mes destins, je vous dois tout mon être:  
C'est pour vous adorer que je viens de naître.

D U M O N T.

Ne sçavois-je pas bien qu'on en revenoit là ?  
Ennui, haine de soi, chansons que tout cela ;  
Malgré tout le jargon de la Philosophie,  
Malgré tous les chagrins, ma foi vive la Vie !

F I N.



L A  
SYLPHIDE,  
COMEDIE  
EN UN ACTE,

Par les Srs.

DOMINIQUE & ROMAGNESI.



*se vend*

A HAMBOURG

Chez J. P. Chevalier, dans la Cour de  
l'Opera.

---

M D C C X L V I I

L A  
SYLPHIDE,  
COMEDIE  
EN UN ACTE,

Par le  
DOMINIQUE ROMANESQUE



A HABITUS

Cher J. P. Chercher, que la Comédie  
l'opéra

MDCCLVII

---

---

# ACTEURS.

LA SYLPHIDE.

LA GNOMIDE.

ERASTE.

ARLEQUIN, Valet d'Erasle.

DEUX CREANCIERS.

UN SERGENT.

UN PROCUREUR.

UN SYLPHE, chantant.

UNE SYLPHIDE, chantante.

SYLPHES & SYLPHIDES,  
danfans.

*La Scene est dans l'appartement d'Erasle.*

---

# ACTEURS

LA SYLPHIDE

LA GNOMIDE

ERASTE

ARLEQUIN, Valet d'Eraste

DEUX CÉRAMIQUES

UN SERGENT

UN PROCUREUR

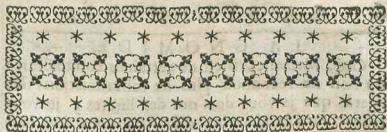
UN SYLPHÉ, chœur

UNE SYLPHIDE, chœur

SYLPHES & SYLPHIDES

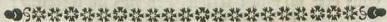
chœur

La scène se passe à Paris



L A

# SYLPHIDE, C O M E' D I E.



S C E N E   P R E M I E R E.

*Le Théâtre représente la chambre d'Erasfe.*

LA SYLPHIDE, LA GNOMIDE.

*La Sylphide & la Gnomide en entrant dans la  
Chambre d'Erasfe, posent deux corbeilles sur une  
table, dont l'une est remplie de fleurs, & l'autre  
de truffes.*



LA GNOMIDE.

QUE vois - je ? Une Sylphide dans  
cette chambre ; que venez - vous  
faire ici, Madame ?

LA SYLPHIDE.

Votre curiosité pourroit vous  
couter cher, est - ce à vous à me faire des que-  
stions ?

## LA GNOMIDE.

Oui, Madame, il est de certaines conjonctures où l'on ne reconnoît plus de subordination, les égards que je vous dois ont des limites; je vous trouve dans la chambre d'Erasme, vous êtes sans doute amoureuse, & je suis peut-être votre rivale,

## LA SYLPHIDE.

Une pareille concurrente me feroit bien-tôt apercevoir de la bassesse de mon choix.

## LA GNOMIDE.

Quel orgueil! Songez que je suis comme vous une essence toute spirituelle: que les Gnomes ne le cèdent pas de beaucoup aux Sylphes, & que si vous êtes un esprit aérien, j'en suis un terrestre?

## LA SYLPHIDE.

Que vous tenez bien d'un élément qui vous approche si fort des hommes!

## LA GNOMIDE.

Il me paroît que vous ne vous en éloignez pas trop.

## LA SYLPHIDE.

Il est vrai qu'un mortel m'attire ici.

## LA GNOMIDE.

Ne l'ai-je pas dit? Il est apparemment aimable, bien fait.

## LA SYLPHIDE.

Il est plus que tout cela, il me plaît.

## LA GNOMIDE.

Et vous aime-t'il?

## LA SYLPHIDE.

Je n'en sçais rien.

## LA GNOMIDE.

Oh pour le coup c'en est trop, je ne puis plus

résister à mon impatience, expliquez-vous, Madame; est-ce dans cette maison que vous aimez?

L A S Y L P H I D E.

Oui.

L A G N O M I D E.

Mais je n'y vois qu'un objet aimable, & c'est...

L A S Y L P H I D E.

Erafte n'est-ce pas?

L A G N O M I D E.

Non, mais son Valet Arlequin....

L A S Y L P H I D E, *en riant.*

Ah, ah, ah, ah!

L A G N O M I D E.

De quoi riez-vous?

L A S Y L P H I D E.

Je sçavois bien qu'il n'étoit pas possible que nous fussions rivales.

L A G N O M I D E.

Que voulez-vous dire?

L A S Y L P H I D E.

Rassurez-vous Gnomide, je ne vous enlèverai point votre illustre amant.

L A G N O M I D E.

Vous le méprisez, je le vois bien, parce qu'il n'est que Valet; la condition détermine-t'elle des esprits comme nous? Laissons aux hommes ces foibles préjugés, nous ne sommes point sujets comme eux aux caprices de la fortune, l'intérêt ne nous force point comme eux à encenser des objets méprisables, ne courrons donc qu'où le vrai mérite nous appelle.

L A S Y L P H I D E.

On ne peut pas mieux, si le vrai mérite dont vous parlez pouvoit se trouver dans un amant comme le vôtre, je ne blâmerois point votre choix, mais com-



me il est ordinairement le partage d'une illustre origine, qui ne se perfectionne que par l'éducation, & que la noblesse du sang l'a conservé jusqu'ici d'âge, en âge, vous me permettrez Gnomide de ne point approuver votre tendresse.

LA GNOMIDE.

Vous parlez en Sylphide, allez, allez, Arlequin est une exception de son espèce, & ce n'est pas le premier Valet qui....

LA SYLPHIDE.

Qui auroit fait fortune..... je le sçais.

LA GNOMIDE.

Ce n'est point cela que je veux dire; qui auroit mérité de la faire. Mais laissons cela, tout ce que vous m'avez dit ne m'offense point, puisque vous n'êtes pas ma rivale, j'aime mieux que vous méprisiez mon amant, que si vous me le disputiez. C'est donc son Maître Erasme que vous aimez? Et par quelle aventure, ce fortuné mortel compte-t'il un esprit aérien au nombre de ses conquêtes?

LA SYLPHIDE.

Par une vanité dont je mérité bien d'être punie;

LA GNOMIDE.

Comment donc?

LA SYLPHIDE.

J'étois avec deux Sylphides de mes amies, nous nous entretenions des femmes, & de la différence de leur espèce à la nôtre; si ces mortelles, disions-nous, sçavoient combien nous sommes au dessus d'elles, que leur orgueil seroit humilié! Il faut qu'un de ces jours nous fassions une partie de nous rendre visibles, & de nous promener dans quelque jardin public. Hé! Nous voila sur les Thuilleries, répondit une de mes compagnes, ce jardin, comme

vous voyez, est orné d'aimables Dames, mêlons nous avec elles dans cette promenade. Quoi sans rouge & sans mouches, repliqua l'autre. Il feroit beau, repartis-je, que nous ajoutassions quelque chose à notre éclat naturel, montrons-nous telles que nous sommes. Nous parûmes, les Dames pâlirent, les Cavaliers admirèrent, & nous nous mêmes à rire comme trois folles.

## L A G N O M I D E.

Peut on jouer un pareil tour à de pauvres mortelles ! Tout franc il tient plus de la belle femme coquette, que de la Sylphide.

## L A S Y L P H I D E.

Nous fûmes bien-tôt entourées d'un cercle d'admirateurs ; que de differens personnages nous rejoirent en ce moment ! Les uns nous lancerent des regards passionnez, d'autres remplis de la bonne opinion d'eux-mêmes se promenoient devant nous avec un air indifferant, se parloient à l'oreille, & rioient nonchalamment, comme s'ils avoient dit les plus belles choses du monde ; celui-ci pour trancher de l'homme à bonne fortune baïssoit misterieusement les yeux, comme pour dérober au public notre secrette intelligence ; celui-là pour paroître plus aimable chantoit, dansoit, gesticuloit, prenoit du tabac, tiroit sa montre, lisoit une lettre, & faisoit enfin toutes les folies d'un petit Maître prévenu en sa faveur.

## L A G N O M I D E.

Ce spectacle étoit des plus amusans.

## L A S Y L P H I D E.

Parmi cette foule de curieux & d'extravagants ; Erasme me parut charmant ; je ne fixai mes regards que sur lui, & je résolus dès le même instant de faire son bonheur. Je le vois tous les jours, sans

en être vuë, je sçais qu'une de nous trois, lui à inspiré une passion violente; mais je n'ose encore me découvrir à lui, dans la crainte où je suis, de n'être point l'objet de sa nouvelle flâme.

## LA GNOMIDE.

Vos craintes sont injustes, & vous faites injure à vos charmes, lorsque vous doutez de leur pouvoir. Pour moi, je ne me suis point montrée à mon amant, l'éclat de mes appas ne l'a point encor ébloui, je l'ai vû pour la première fois dans une cave profonde, où il a soin de se rendre très-assiduëment; c'est là qu'il a triomphé de ma liberté. Ah! Madame, si vous aviez vû comme moy avec quelle fermeté, quelle constance, il vuidoit les bouteilles de vin qu'il avoit remplies, vous n'auriez pû lui refuser votre cœur, il s'enyvroit avec tant de grace, qu'il auroit charmé la plus insensible: mais j'entends quelqu'un.

## LA SYLPHIDE.

C'est Erasme & Arlequin qui viennent ici.....  
écoutons leurs discours.



## S C E N E II.

ERASTE, ARLEQUIN, LA SYLPHIDE, LA GNOMIDE,  
*sans être vuës.*

ERASTE, *en entrant, apperçoit une corbeille  
 sur sa table.*

Qu'a-t'on mis sur ma table . . . . . c'est une corbeille . . . . . elle est à mon adresse, qui me l'envoye ?

ARLEQUIN.

Je n'en sçais rien, Monsieur.

ERASTE.

Mais, de qui l'as-tu reçüe ?

ARLEQUIN.

Personne ne m'a rien donné pour vous.

ERASTE, *découvrent la corbeille.*

Elle est remplie de fleurs.

ARLEQUIN.

Il vaudroit mieux qu'elle fut pleine d'argent, cela serviroit à merveille à racommoder vos affaires, qui entre nous sont furieusement dérangées.

ERASTE.

Tu es bien discret; pourquoi m'en faire un mystere ? Tu es sans doute d'intelligence avec la personne qui me fait ce présent ?

ARLEQUIN.

Pour qui me prenez vous, s'il vous plaît ? . . .  
 Mais attendez, en voici encore une autre . . . Lisez l'adresse.

ERASTE, *lit*

A Monsieur Arlequin.

ARLEQUIN.

Voyons un peu ce que renferme cette coiffeille. . . . qu'est-ce que c'est que cela..

ERASTE.

Ce sont des truffes.

ARLEQUIN.

Des truffes! .. Cela échauffe trop, je n'en veux point.

ERASTE.

Tu ne veux donc pas me dire qui t'a donné ces fleurs ?

ARLEQUIN.

Vous ne voulez donc pas m'apprendre à qui j'ay l'obligation de ces truffes ?

ERASTE.

Quelle demande me fais-tu là ?

ARLEQUIN.

Ah! je vois ce que c'est; ces fleurs viennent sans doute de Clarice, votre épouse future, & comme elle n'ignore pas que j'ai tout pouvoir, sur votre esprit, elle veut m'engager par ce présent à vous déterminer à la noces.

ERASTE.

Ne me parle plus de Clarice.

ARLEQUIN.

Que je ne vous en parle plus ? Avez-vous oublié que son mariage peut seul vous mettre à couvert des poursuites de vos créanciers, & des miens ? Vous sçavez bien que vous n'êtes riche qu'en espérances. Votre Oncle est à la vérité entre les mains d'une demie douzaine de Medecins; mais comme ces Messieurs-là ne sont jamais de la même opinion,

nion, ils ne sont point d'accord sur les remèdes, le malade n'en prend point, & par conséquent il peut encore aller loin.

ERASTE.

Toutes tes raisons sont inutiles, une passion violente s'est emparée de mon cœur, & rien ne peut l'en arracher.

ARLEQUIN.

Oh! parbleu, Monsieur, vous avez donné votre parole, je l'ai promis aussi, & vous l'épousez vous, ou moy.

LA SYLPHIDE, *sans être vue.*

Tais-toy, insolent.

ARLEQUIN.

Insolent . . . en vérité, Monsieur, vous vous oubliez.

ERASTE.

Il est vrai, mon cher Arlequin, mais le mal est sans remède. Je t'avouïerai même que j'aime sans espérance.

ARLEQUIN.

Et qui aimez-vous?

ERASTE.

La plus adorable personne du monde, que j'ai vuë ces jours passés aux Thuilleries.

ARLEQUIN.

La connoissiez-vous?

ERASTE.

Non.

ARLEQUIN.

C'est sans doute quelque coquette?

LA SYLPHIDE, *sans être vue.*

Maraut, je te ferai expirer sous le bâton.

A R L E Q U I N *à Erasle.*

Finissez donc s'il vous plaît, cela passe la raillerie.

E R A S T E , *en embrassant Arlequin.*

Ah ! mon cher Arlequin , cesse de combattre un amour dont je ne puis plus triompher.

A R L E Q U I N .

Oh ! dame Monsieur , accordez vous donc avec vous-même ; vous me traitez de maraut , de coquin , vous me menacez de coups de bâton , & puis vous m'embrassez : il n'y a pas le sens commun à tout cela.

E R A S T E .

Que veux tu dire ?

A R L E Q U I N .

Tout franc , cet amour là vous est venu fort mal à propos , il vous fera perdre votre fortune ; que diable ! vous autres jeunes gens , vous êtes bien prompts à vous enflamer , je ne suis pas de même moi , & je verrois avec indifférence , la plus jolie femme du monde à mes genoux.

L A G N O M I D E , *lui donne des croquignolles.*

A R L E Q U I N .

Ai , ai.

E R A S T E .

Qu'as-tu donc ?

A R L E Q U I N .

Avez-vous perdu l'esprit ?

E R A S T E .

Je t'avoué que je ne suis plus à moi même.

A R L E Q U I N .

Je m'en apperçois assez.

L A G N O M I D E , *carressant Arlequin.*

Que tu es aimable !



ARLEQUIN à *Erasle*.

Que vous êtes badin !

ERASTE.

Je cours inutilement toutes les promenades, je ne la trouve plus.

ARLEQUIN.

Tant mieux.

ERASTE.

Pourquoi vous êtes vous fait voir, inhumaine, ou pourquoi vous cachez-vous maintenant ?

ARLEQUIN.

Cette Dame, est donc bien belle.

ERASTE.

Plus que je ne puis l'exprimer, elle se promenoit avec deux de ses amies, dont les charmes auroient attiré tous les regards, si la beauté de celle que j'adore, ne les eût entièrement affacés.

LA SYLPHIDE, *invisible*.

Erasle, ce n'est peut-être pas moi que vous aimez ?

ERASTE, à *Arlequin*.

Toi ; non vraiment... es-tu devenu fol ?

ARLEQUIN.

L'amour vous fait extravaguer, mon cher Maître ; vous ne sçavez plus ce que vous dites ?

L'AGNOMIDE, *sans être vue à Arlequin*.

Tu m'aimeras malgré toi je t'en répons.

ARLEQUIN, *en riant*.

Courage... continuez... mais nous sommes perdus... j'aperçois deux de vos Créanciers... la vilaine vision.



## SCENE III.

DEUX CREANCIERS, ERASTE,  
ARLEQUIN.

I. CREANCIER.

QUEL bonheur, Monsieur, de vous trouver  
chez vous!

ARLEQUIN.

Quel malheur de vous y voir!

I. CREANCIER.

Je viens sçavoir quand vous voudrez finir avec  
moi?

ERASTE.

Mais je ne sçais.

II. CREANCIER.

Quand lerez-vous d'humeur de me satisfaire,  
Monsieur Eraste?

ERASTE.

Oh vous m'ennuyez, je n'aime point les que-  
stions.

ARLEQUIN.

Mais Messieurs, vous êtes bien curieux pour  
des Creanciers.

I. CREANCIER.

La réponse est un peu cavaliere; est ce ainsi que  
vous devez en user avec des personnes qui vous  
ont obligé?

II. CREANCIER.

Je suis las d'attendre, & je vous déclare pour la  
derniere fois que je vais prendre de justes mesures  
pour vous faire payer.

ARLEQUIN.

Oh! parbleu je t'en défie.

I. CREANCIER,

Vous m'amusez depuis long-temps par de vaines promesses; mais je ne serai plus votre duppe, & dans peu vous aurez de mes nouvelles.

ERASTE.

Doucement, s'il vous plaît, il me semble que vous parlez d'un ton bien haut.

ARLEQUIN.

Effectivement vous êtes un peu insolens mes petits Messieurs, venir demander de l'argent à mon Maître, est-ce là sçavoir vivre? que ces gens-là ont été mal élevez!

ERASTE.

Ne diroit-on pas que je vous dois une somme bien considérable?

I. CREANCIER.

Comment donc, Monsieur, n'est ce rien que mille écus?

ARLEQUIN,

Cela ne fait que trois mille livres.

II. CREANCIERS.

C'est donc une bagatelle à votre compte que cent Louis qui me sont encor dûs.

ARLEQUIN.

Vous voila bien malades, mon Maître me doit bien mes gages à moi.

I. CREANCIER.

Votre Mémoire est arrêté, le voici, votre billet est au bas, vous entendrez bien-tôt parler de moi.

II. CREANCIER.

Je vais de ce pas me pourvoir en Justice.

ERASTE.

Que m'importe?

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cela nous fait?

I. CREANCIER.

Ce mariage avantageux qui devoit acquitter vos dettes, ne se finit point.

II. CREANCIER.

On dit même dans le monde que vous voulez manquer de parole à Monsieur Oronte.

ERASTE.

Dequoi vous embarrassez-vous?

ARLEQUIN.

Sont-ce là vos affaires? Nous nous marierons si nous en avons envie; êtes vous nos tuteurs?

I CREANCIERS.

Adieu, Monsieur, vous nous recevez si bien que nous ne nous exposerons plus à un pareil accueil.

ERASTE.

A la bonne heure.

ARLEQUIN.

Soit.

II. CREANCIER.

Oui, Monsieur, nous nous expliquerons par écrit.

ARLEQUIN.

Cela est inutile, nous ne sçavons pas lire la chienne.

ERASTE.

Faites ce que vous voudrez.

*La Sylphide & la Gnomide donnent à chaque  
Creancier une bourse de Louis d'or.*

ARLEQUIN, *leurs voyant à chacun une bourse, dans le temps qu'ils comptent, dit :*

Comment! est ce que vous voulez nous prêter encore de l'argent?

I. CREANCIER, *après avoir compté.*

Vous vous êtes mécompté, ces quatre Louis sont de trop; je suis honnête homme, je vous les rends.

E R A S T E.

Que faites-vous, Monsieur?

I. CREANCIER.

Voilà votre Mémoire & le billet tout ensemble.

II. CREANCIER, *après avoir compté.*

Cela est juste, les cent Louis y sont, excusez, Monsieur ma vivacité.

I. CREANCIER, *faisant des reverences.*

Oubliez de grace ce qui s'est passé, toute ma boutique est à votre service.

ARLEQUIN, *à Eraste.*

Où avez-vous donc pris de l'argent?

E R A S T E.

Moi, je ne leur ai rien donné.

ARLEQUIN.

Ils sont donc devenus fous, où le diable a payé vos dettes.

E R A S T E.

Tu me vois dans un étonnement dont je ne puis revenir.

ARLEQUIN.

Ma foi je n'y comprends rien... mais à qui en veulent ces gens-ci?



## SCENE IV.

UN PROCUREUR, UN SERGENT,  
ERASTE, ARLEQUIN.

LE PROCUREUR.

JE ne sçais, Monsieur, si j'ai l'honneur d'être  
connu de vous ?

ERASTE.

Je n'ai point cet avantage, je ne sçai qui vous êtes.

ARLEQUIN.

Il n'est pourtant pas difficile de le deviner, ...  
ah! que vous sentez le Procureur.

LE PROCUREUR.

Je le suis en effet.

ARLEQUIN.

Male-peste quel fumer!

ERASTE.

He bien, Monsieur, que souhaitez-vous de moi.

LE PROCUREUR.

Monsieur Oronte m'a chargé de vous voir, &  
de vous demander les raisons qui peuvent retarder  
votre mariage avec Mademoiselle Clarice sa fille,  
je suis depuis long-temps son Procureur, & si  
vous ne finissez incessamment cette affaire, j'aurai  
l'honneur de vous poursuivre en Justice.

ARLEQUIN.

On ne peut rien de plus obligeant ... & vous,  
Monsieur, à qui en voulez-vous ?

LE SERGENT.

A vous même Monsieur Arlequin, je suis por-  
teur d'un petit exploit qui s'adresse à vous.

ARLEQUIN.

Un Procureur & un Sergent il ne manque plus qu'un Greffier.

LE SERGENT.

Je viens de la part du Sieur Gregoire Ripopée, Marchant de Vin établi aux Porcherons.

ARLEQUIN.

Ah, ah, je le connois . . . qu'y a-t-il pour son service?

LE SERGENT.

Il vous prie très-humblement d'avoir la bonté de comparoître d'hui à huitaine au Châtelet de Paris.

ARLEQUIN.

Il me fait bien de l'honneur, mais je n'aurai pas le temps, je suis si occupé. . .

LE PROCUREUR.

Dans quelle résolution êtes vous Monsieur Érasle, il faut s'il vous plaît vous expliquer.

ERASTE.

Eh mais Monsieur le Procureur que me conseillez vous?

LE PROCUREUR.

D'épouser au plutôt, c'est le meilleur parti que vous puissiez prendre.

ERASTE.

Et moi je ne suis point de votre avis, j'ai fait depuis peu des réflexions, & je ne me sens point disposé à former si-tôt un engagement.

LE PROCUREUR.

Cela étant, Monsieur, nous irons notre train, nous plaiderons. Vous sçavez que votre oncle a des obligations essentielles au pere de Clarice.

ERASTE.

Oui,



LE PROCUREUR.

Qu'il ne vous laisse son bien qu'à condition que vous épouserez ladite Clarice.

ERASTE.

Soit.

LE PROCUREUR.

Et que se défiant de votre parole, on vous a fait signer un dédit de vingt mille écus.

ERASTE.

Je sçait tout cela.

LE SERGENT, à Arlequin.

Vous n'ignorez pas que la somme dont vous êtes débiteur est de deux cens dix livres trois sols quatre derniers.

ARAEQUIN.

Je ne sçais point cela, quand je bois je ne m'amuse point à compter.

LE SERGENT.

La dette est réelle, & vous ne pouvez la nier.

ARLEQUIN.

Que me conseillez vous Monsieur le Sergent?

LE SERGENT.

De payer sur le champ, Monsieur, pour éviter les fraix qui excéderont dans peu le principal.

ARLEQUIN, contrefaisant Eraste.

Je ne suis point de cet avis-là moi, j'ai fait des réflexions sur le vin que j'ai bû, il étoit détestable.

LE SERGENT.

Cela étant ayez pour agreable de recevoir cette petite assignation.

ARLEQUIN.

Je vous suis obligé Monsieur le Sergent.

LE SERGENT.

Prenez-la, s'il vous plaît.

ARLEQUIN.

Je n'en ferai rien vous dis-je.

*Dans le tems que le Sergent présente l'assignation à Arlequin, la Gnomide donne un soufflet au Sergent, & déchire l'assignation en mille morceaux.*

LE SERGENT.

Quelle insolence . . . un soufflet sur la face respectable d'un Sergent . . . déchirer une assignation!

ARLEQUIN, au Procureur.

Ah! cela n'est pas bien, vous avez tort.

LE SERGENT.

Manquer de respect à un membre de la Justice.

ARLEQUIN.

A quoi diable songiez vous donc?

LE SERGENT.

Monsieur le Procureur je vous prens à témoin.

ARLEQUIN.

Bon, les Procureurs ne sont pas crûs en Justice.

LE PROCUREUR, à Arlequin.

L'action est inique, & je ne voudrois pas être à votre place.

ARLEQUIN.

Ni moi à la vôtre . . . (à Erasle) c'est donc vous qui avez donné le soufflet, & déchiré mon assignation, vous m'allez faire de belles affaires.

ERASTE.

De quoi m'accuses-tu? c'est toi-même qui as fait cette sottise.

ARLEQUIN.

Moi, c'est donc par distraction.

LE PROCUREUR, à Erasle.

Vous n'avez donc point autre chose à me dire, Monsieur Erasle?

ERASTE.

Non, de grace laissez-moi tranquille.

ARLEQUIN.

Vous voulez qu'un Procureur, vous laisse tranquille, vous lui faites-là une jolie proposition.

LE PROCUREUR, *au Sergent.*

Sortons, Monsieur Durillon....

LE SERGENT.

Je vais travailler pour toy, mon ami.

ARLEQUIN.

Que le Diable t'emporte !

*Dans ce temps-là, la Gnomide fait abimer le  
Sergent qui crie.*

LE PROCUREUR.

Que vois-je... qu'est-il devenu ?

ARLEQUIN.

Vivat, le Sergent ne me fera point d'affaire, à moins qu'il ne revienne.

LE PROCUREUR.

Où suis-je ? dans quelle maison... Ah ! fuyons au plus vite.

*Dans ce temps-là, la Sylphide fait voler le Procureur.*

ERASTE.

Quel spectacle effrayant ! Arlequin, que veut dire ceci ?

ARLEQUIN.

Quoi cela vous surprend, un Sergent qui va à tous les diables, &amp; un Procureur qui vole ; il n'y a là rien que de très-naturel.

\*\*\* (○) \*\*\*

SCENE

## SCENE V.

ERASTE, ARLEQUIN.

ERASTE.

Je ne sçais que penser, de tout ce que je viens de voir.

ARLEQUIN.

Veritablement, il y a là quelque chose d'extraordinaire; vous payez vós dettes, sans vous en appercevoir: je donne un soufflet, je déchire une assignation sans sçavoir que c'est moi, le Sergent & le Procureur disparaissent en un moment, Monsieur, le diable se mêle de nos affaires.

ERASTE.

Je veux absolument approfondir ce mystere.

ARLEQUIN.

N'en faites rien, mon cher Maître, vous seriez la victime de votre curiosité.

*Arlequin veut s'en aller.*

ERASTE.

Où vas-tu?

ARLEQUIN.

Je vais boire un coup pour me fortifier le cœur, car je sens qu'il veut prendre congé de moi.

ERASTE.

Non reste ici.

## ARLEQUIN.

Quelque sot!

*En s'en allant, la Gnomide prend Arlequin par le bras ; & le fait danser.*

## ARLEQUIN.

Miséricorde, je suis mort.

## ERASTE.

Qu'as-tu donc ?

ARLEQUIN, tout épouvanté.

Monfieur, on me fait danser.

## ERASTE.

Et qui ?

## ARLEQUIN.

C'est apparemment le diable de l'Opera.

*Arlequin fait des lazis de peur, la Gnomide continuë à le faire danser, & ensuite le fait tomber ; Arlequin se relève, & s'enfuit en tremblant.*



## S C E N E VI.

E R A S T E, LA SYLPHIDE

*invisible.*

E R A S T E.

**I**L n'y a point d'esprit fort, qui ne se rende à tout ce que je viens de voir, & je commence à croire tous les contes dont je me moquois; il faut que je déloge de cette maison, car mon pauvre Arlequin y mourroit de peur.

L A SYLPHIDE, *en soupirant.*

Ah!

E R A S T E.

On soupire, cela devient sérieux, quel parti prendre, ma foi, poussons à bout l'aventure. Esprit suis-je assez heureux pour vous être utile? Ne m'épargnez pas, je suis tout à vous.

L A SYLPHIDE.

Helas! vous pouvez me tirer de peine.

E R A S T E.

Ne doutez point que je ne m'y employe de tout mon pouvoir, ordonnez.

L A SYLPHIDE.

Peut-être me refuserez-vous le secours que je vous demande.

E R A S T E .

Vous devez scavoir, si je suis à portée de vous le donner.

L A S Y L P H I D E .

Eh ! oui, mais . . . .

E R A S T E .

Comptez sur mon obéissance.

L A S Y L P H I D E .

Ne me promettez rien, vous ne ferez peut-être pas le maître de me tenir parole.

E R A S T E .

C'est autre chose, mais enfin, je vous promets d'entreprendre tout ce qu'un mortel peut tenter.

L A S Y L P H I D E .

Songez-y bien, je suis difficile.

E R A S T E .

Vous n'exigerez de moi sans doute que des choses faisables.

L A S Y L P H I D E .

Nous ne nous entendons pas.

E R A S T E .

Ce n'est pas ma faute, expliquez-vous clairement.

L A S Y L P H I D E .

Vous vous offrez à me servir, & je scais que vous n'avez pas le cœur libre.

E R A S T E .

Le cœur libre ! Comment aurois-je l'honneur de parler à un esprit femelle ?



LA SYLPHIDE.

Vraiment oui.

ERASTE.

Cela étant ; je me retracte ; car suivant les apparences, ils doivent avoir de terribles caprices.

LA SYLPHIDE.

Moins que vous ne croyez, mais ils ont beaucoup de délicatesse, sçavent tout ce que les hommes pensent, & c'est le moyen de n'être jamais content d'eux.

ERASTE.

Si je parlois à une femme, je lui dirois tout le contraire, & que nous ne sommes mécontents d'elles, que parce que nous ne sçavons jamais ce qu'elles pensent.

LA SYLPHIDE.

Je conviens qu'elles ne valent pas mieux que vous.

ERASTE.

Oh ! doucement nous l'emportons sur elles.

LA SYLPHIDE.

Pour ne rien valoir.

ERASTE.

Non, non, s'il vous plaît, il me semble que vous êtes un esprit un peu malin.

LA SYLPHIDE.

Point de tout, mais clairvoyant.

ERASTE.

Venons au fait, je vous prie, de quoi s'agit-il ?

LA SYLPHIDE.

Je vous aime.

ERASTE.

Vous m'aimez ! Est ce que les esprits peuvent aimer, ils n'ont point de corps ?

## LA SYLPHIDE.

Cette question me fait bien voir que vous en avez un. Oui, Monsieur ils aiment, & avec d'autant plus de délicatesse, que leur amour est détaché des sens, que leur flamme est pure, & subsiste d'elle même, sans que les desirs, ou les dégoûts l'augmentent, ou la diminuent.

## ERASTE.

Je vous avouë que cette façon d'aimer ne me plairait point ; je tiens un peu de l'homme, & mes passions ne me flatent que par l'espoir de les satisfaire. Il est vrai que l'amour en est une qu'on ne sçauroit traiter avec trop de délicatesse, mais enfin il a son but, & nous autres humains, nous ne nous en proposerions aucun, avec une Maîtresse qui ne feroit qu'esprit.

## LA SYLPHIDE.

Mais, nous prenons un corps, quand nos amans le veulent absolument.

## ERASTE.

C'est pousser bien loin la complaisance, & vous êtes sans doute maîtresse de prendre la figure la plus charmante ?

## LA SYLPHIDE.

Non, mon être m'a donné la mienne, & quand il me feroit permis d'en changer, je ne le ferois pas, je croirois y perdre.

## ERASTE.

Oui, c'est un esprit femelle, mais je m'étonne que sçachant ce qui se passe dans mon cœur, vous

me failliez l'avou de votre tendresse; car enfin vous n'ignorez pas qu'il est rempli de la plus violente passion qu'un amant ait jamais pû ressentir.

L A S I L P H I D E.

Oui, je le sçais, & c'est ce qui fait mon espoir, & ma crainte; c'est peut-être moi que vous aimez?

E R A S T E.

O! non, je vous assure; j'adore une divinité, mais elle n'est point phantastique.

L A S Y L P H I D E.

Plus que vous ne vous l'imaginez. N'est-ce pas aux Thuilleries, quelle a fait votre conquête?

E R A S T E.

Qu'entens-je!

L E S Y L P H I D E.

Cela vous étonne, ne sçais-je pas tout?

E R A S T E.

Ah! de grace, apprenez-moi ce qu'elle est devenue; esprit généreux, ne me faites plus languir dans une attente que je ne puis plus supporter, sans perdre la vie.

L A S Y L P H I D E.

Que ce transport seroit charmant, si je l'excitois! mais je crains trop, que ce ne soit pour une autre qu'il éclate: oui, Erasste c'est peut-être moi qui vous cache votre Maîtresse.

E R A S T E.

Ah! cruelle, & sur quoi fondez-vous cette funeste jalousie? Pourquoi me priver d'un bien si

precieux ? Que vous ai-je promis, quel droit avez-vous sur mon cœur.

LA SYLPHIDE.

Je suis une de ces trois Dames, que vous avez vuës aux Thuilleries ; vous aimez l'une d'elles, mais si ce n'est pas moi....

ERASTE.

Ce que vous me dites, ne peut-être ; quoi ces Dames si charmantes....

LA SYLPHIDE.

Sont des Sylphides.

ERASTE.

Des Sylphides, peut il y en avoir ?

LA SYLPHIDE.

Erasle, ne faites point comme le reste des hommes qui doutent des choses, parce qu'ils ne les comprennent pas ; l'imagination humaine n'a qu'une foible portée, sçachez que les moins crédules sont les plus ignorans.

ERASTE.

Oui, Madame, je vous crois, vous êtes Sylphide, & sans doute celle que j'adore ; montrez-vous ; je vous en conjure.

LA SYLPHIDE.

Que je me montre, & si c'est pour une de mes compagnes que vous soupirez, à quelle honte m'exposerois-je ! Je ne veux pas seulement vous entendre dépeindre l'objet de votre amour.

ERASTE.

Ah ! Madame, puisque rien ne vous est caché ne devez-vous pas sçavoir, si je vous aime ?

LA SYLPHIDE.

Non, l'amour est au dessus de nous, & nous

n'avons le pouvoir de le connoître que dans les yeux de nos amans, lorsqu'ils s'attachent sur les nôtres.

E R A S T E.

Eh! bien, il n'y a rien de si facile, regardons-nous, car enfin, le moyen de sçavoir autrement, si c'est vous que j'aime!

L A S Y L P H I D E.

La crainte de l'être point, me fait chérir mon incertitude, l'elpoir au moins la soulage, & d'ailleurs ma passion est si forte, qu'elle n'a pas besoin pour être éternelle de l'assurance, & du secours de la vôtre.

E R A S T E.

Eh! Madame, vous n'aimez point; ce raffinement est trop désintéressé, le véritable amour abhorre l'incertitude, & nous ne devons rien épargner pour sçavoir si nous plaçons à l'objet aimé.

L A S Y L P H I D E.

Oui, Monsieur, parce qu'il vous est très possible de le quitter, en cas qu'il vous refuse du retour: voilà comme on pense, quand on aime pour soi-même. Ah! Eraste, que vos sentimens son differens des miens, il faudra les changer au moins, si c'est moi qui ai le bonheur de vous plaire.

E R A S T E.

Moi, Madame, je n'en changerai point, c'est aux vôtres à se rapprocher des miens, pour mon bonheur & pour le vôtre, rien ne manque à ma tendresse, & nous jouirons de la felicité la plus parfaite, si vous pensez comme moi.

LA SYLPHIDE.

Quoi vous croyez me surpasser en délicatesse ?  
Il y a un peu d'orgueil là-dedans.

ERASTE.

Mon aimable Sylphide, il n'y en a point, c'est à la violence de mon amour que je devrai l'honneur de vous donner des leçons, montrez-vous donc, le cœur me dit que c'est vous que j'adore.

LA SYLPHIDE.

Hé bien je me rends, & vais m'exposer à être la victime de votre obstination. Allez aux Thuilleries, vous m'y verrez avec une de mes compagnes ; ne m'y parlez point, & revenez ici m'instruire de votre sort & du mien.

ERASTE.

Et pourquoi différer ?

LA SYLPHIDE.

Obéissez, Eraste, ne sçavez-vous pas que les amans doivent être soumis dans les commencemens de leur passion ; du moins ne me dérobez pas des égards qui me sont dûs si légitimement.

ERASTE *s'en allant.*

Je ne réplique pas, Madame.

LA SYLPHIDE.

Il ne va trouver que les deux Sylphides mes amies & sans me commettre, je serai instruite de ses sentimens. Ah ! puisse-t il ne voir en elles que deux objets indifferens ! Je tremble, qu'il ne vienne m'avouer le triomphe de ma rivale, & qu'il ne soit transporté d'une joye, qui sera pour moi la source de la plus vive douleur.

## S C E N E VII.

ARLEQUIN, LA GNOMIDE *invisible.*

ARLEQUIN.

MON Maître m'inquiète, je suis encore assez bon pour revenir ici ... Mais je ne le vois point, où est il donc ... Ah! il sera sans doute allé tenir compagnie au Sergent.

LA GNOMIDE, *appellant Arlequin, d'un voix douce.*

Arlequin.

ARLEQUIN, *tremblant.*

Qu'entens je, il m'appelle ... ah! je suis perdu.

LA GNOMIDE.

Rassure-toi, mon petit homme, ne crains rien pour tes jours.

ARLEQUIN.

On me parle, &amp; je ne vois personne.

LA GNOMIDE.

Je suis pourtant auprès de toi.

ARLEQUIN.

Ah! Monseigneur, vous allez être cause de ma

LA GNOMIDE.

Au son touchant de ma voix, peux-tu me prendre pour un homme? Je suis d'une espèce bien différente.

ARLEQUIN.

Etes-vous femme?

LA GNOMIDE.

Non.



ARLEQUIN.

Fille ?

LA GNOMIDE.

Point du tout.

ARLEQUIN.

Ni homme, ni femme, ni fille, vous êtes donc un lutin, un esprit follet.

LA GNOMIDE.

Encore moins, je suis une habitante de la terre, une Gnomide, qui éprise de tes charmes, ai quitté ma patrie, pour te rendre le plus heureux des mortels.

ARLEQUIN.

Maudite beauté, à quoi m'expose-tu ?

LA GNOMIDE.

C'est moi, qui t'ai délivré de l'importun Sergent qui t'obsédait.

ARLEQUIN.

Vous avez trouvé là un fort joli expédient pour m'en débarrasser, & qu'avez vous fait du Procureur ?

LA GNOMIDE.

Une Sylphide, amoureuse d'Erasme, l'a envoyé dans son élément.

ARLEQUIN.

Une Sylphide, une Gnomide, nous avons fait là de belles conquêtes.

LA GNOMIDE.

Tu es plus heureux que tu ne penses, j'ai de grands trésors en ma disposition, dont je veux te faire part.

ARLEQUIN.

Des trésors ! la belle déclaration d'amour, & que faut-il que je fasse pour avoir ces trésors ?

L A

L A G N O M I D E.

Me donner ton cœur, m'aimer.

A R L E Q U I N.

Vous aimer, vous êtes donc vieille, puisque vous voulez acheter ma tendresse.

L A G N O M I D E.

Les Gnomides ne sont point exposées aux désagréemens de la vieillesse, nous conservons une fraîcheur naturelle, que les années ne peuvent altérer, & quand tu me verras, tu ne douteras plus de cette vérité.

A R L E Q U I N.

Puisque vous êtes une habitante de la terre, je m'imagine que vous avez le teint... là... à peu près de la couleur d'un champignon.

L A G N O M I D E.

Tu te trompes, j'ai un visage de lys & de roses.

A R L E Q U I N.

De lys, & de roses? ... je ne sens pourtant rien de bon.

L A G N O M I D E.

Tu es dans une impatience extrême de me voir, n'est-il pas vrai?

A R L E Q U I N.

Point du tout, j'aimerois mieux voir vos trésors... En attendant l'honneur de votre présence lâchez moi quelque petit million seulement pour me mettre en goût.

L A G N O M I D E.

Avant que je te prodigue mes richesses, je veux être sûre de ton amour.

A R L E Q U I N.

Mais aussi en valez-vous la peine? Ne ferai-je point un mauvais marché?

D

LA GNOMIDE.

Tu me fais-là une jolie question.

ARLEQUIN.

Mais supposé que je me sentisse du penchant pour vous, qu'est-ce que cela produiroit ?

LA GNOMIDE.

Je me rendrois visible, je te comblerois de bien.

ARLEQUIN.

Ce dernier article mérite réflexion.

LA GNOMIDE.

Détermine toi, tu ignores le précieux avantage d'être aimé d'une Gnomide: toujours fidèles, toujours complaisantes; nous ne quittons pas un instant l'objet que nous aimons.

ARLEQUIN.

Oh! parbleu, Madame, il faut un peu de relâche, cela devient à charge à la fin.

LA GNOMIDE.

Vous autres mortels vous ne sçavez pas aimer.

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi, mais cela ne va jamais jusqu'à l'excès... mais quel sera le but de cet amour ?

LA GNOMIDE.

De m'unir avec toi.

ARLEQUIN.

Et quand je serai votre époux m'aimerez-vous toujours de cette force-là ?

LA GNOMIDE.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Quel chien d'amour?... &amp; me conduirez-vous dans votre souterrain ?

LA GNOMIDE.

Assurement.

A R L E Q U I N.

Le beau plaisir de s'enterrer tout vif avec sa femme ! Mais à propos fait-on bonne chere dans votre pays ? Y a-t-il des Rotisseurs, des Cabaretiers ?

L A G N O M I D E.

Non, nous laissons ces viandes grossieres aux enfans des hommes.

A R L E Q U I N.

Et dequoi vivez-vous donc, s'il vous plaît ?

L A G N O M I D E.

Du reste de la plus pure substance de la rosée pour la végétation des plantes & des minéraux.

A R L E Q U I N.

Voila une nourriture bien légère.

L A G N O M I D E.

C'est justement pour cela que les maladies ne trouvent point d'accès chez nous, & pour nous en garantir nous avons grand soin de vous renvoyer toutes les vapeurs de la terre.

A R L E Q U I N.

Vous nous faites-là de fort beaux présens.

L A G N O M I D E.

Aime moi mon mignon, ma felicité dépend entierement de toi.

A R L E Q U I N.

Il faut que je vous voye avant que de vous rien promettre.

L A G N O M I D E.

Je m'offrirai bien-tôt à tes yeux avec tous mes appas, & je me flatte que ma figure t'inspirera les sentimens les plus vifs. Adieu pour un moment... je vais prendre un corps.

ARLEQUIN.

Prenez le bien joli au moins ; & sur tout n'oubliez pas les trésors, car sans cela je n'ai que faire de vous.

LA GNOMIDE.

Tu seras content... je te le promets.

SCENE VIII.

ERASTE &amp; ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *voyant Eraste.*

AH! Monsieur, vous venez bien à propos, je ne suis pas encore remis de ma frayeur.

ERASTE.

D'où peut naître cette agitation ?

ARLEQUIN.

Il y a près d'un quart d'heure que je suis ici en conversation.

ERASTE.

Avec qui.

ARLEQUIN.

Avec personne, Monsieur.

ERASTE.

Que veux-tu dire ?

ARLEQUIN.

Je m'entens bien, je me suis entretenu avec une voix qui est allée prendre un corps.

ERASTE.

La Sylphide se fera sans doute divertie à tes dépens.

A R L E Q U I N.

Non, Monsieur, je ne vais point sur vos brisées ;  
c'est une Gnomide qui est amoureuse de moi à la  
folie.

E R A S T E.

Une Gnomide !

A R L E Q U I N.

Où vraiment, croyez-vous qu'il n'y ait que  
vous qui puissiez exciter de belles passions ; mes  
attraits pénètrent jusques dans le centre de la terre.

E R A S T E.

Et que t'a-t-elle dit ?

A R L E Q U I N.

Les plus jolies choses du monde ; elle m'a pro-  
mis tant de richesses, tant de trésors ; allez ne vous  
mettez point en peine, j'aurai soin de vous.

E R A S T E.

Quelle aventure extraordinaire !

A R L E Q U I N.

Cela me confond, je n'aurois jamais crû être si  
beau... Mais d'où venez-vous présentement ?

E R A S T E.

Des Thuilleries , où j'ai inutilement cherché la  
beauté qui m'a charmé ; je suis au désespoir Arle-  
quin, & je vois bien que je ne suis point aimé de  
celle que j'adore ; elle se cache à mes yeux ; je n'ai  
vû que ses deux compagnes.



## SCENE IX.

LA SYLPHIDE *visible, les Acteurs précédens.*

LA SYLPHIDE.

JE n'en puis plus douter, je suis aimée, paroissous... Puis-je me flatter Eraste que celle que vous voyez. . . .

ERASTE.

Ah! Madame, c'est vous; que je suis heureux! oui vous êtes cet objet charmant dont le premier regard s'est pour jamais asservi ma liberté; & pour-quoi vous cacher si long-tems? Est-ce avec tant de charmes que l'on doit douter de son triomphe?

LA SYLPHIDE.

Eraste, on ne croit jamais en avoir assez pour captiver ce que l'on aime.

ARLEQUIN.

Comment diable, les Sylphides sont fort jolies, mais je suis sûr que ma Gnomide est bien plus belle.

ERASTE.

Madame; est-il permis aux mortels d'aspirer à un bonheur si précieux.

LA SYLPHIDE.

Oui Eraste, quand ils ont un cœur comme le vôtre; vous avez sans me connoître renoncé à un hymen qui pouvoit vous rendre heureux, ce sacrifice m'est trop cher pour que vous n'en obteniez pas le prix qu'il mérite, la générosité & la délicatesse des sentimens égalent les hommes aux substances les plus épurées.



ERASTE, *lui baisant la main.*  
Que ne vous dois-je pas ?

ARLEQUIN.

Veus voila donc d'accord ; j'en suis charmé...  
paraissez Gnomide de mon ame, paraissez avec  
vôtre teint de lys & de roses, & faites voir à mon  
Maître la difference qu'il a de ma conquête à la  
sienne.

---

S C E N E D E R N I E R E.

LA GNOMIDE *visible, les Acteurs précédens.*

LA GNOMIDE.

J'Obéis à tes ordres, me voilà cher objet de mes  
feux.

ARLEQUIN.

Ohimé, que vois-je ! c'est un taupe.

LA GNOMIDE.

Comment dois-je interpréter ton étonnement,  
est-ce admiration ?

ARLEQUIN.

Non vraiment, c'est épouvante, allez ma mie  
ce n'est point avec une pareille figure que l'on doit  
aspirer à ma possession.

LA GNOMIDE.

Perfide, scélerat, quoi tu voudrois te dédire ?

ARLEQUIN.

Que ne vous êtes-vous montrée tantôt, je ne  
vous aurois point donné d'espérance.

LA GNOMIDE, *pleurant.*

Ingrat, tu me mets au désespoir.

ARLEQUIN.

La charmante larmoieuse.

LA GNOMIDE, *pleurant plus fort.*

Ah, ah! je n'en puis plus.

ARLEQUIN,

Voilà des pleurs fort touchans, mais il n'y a rien à faire.

LA GNOMIDE, *pleurant encore plus fort.*

Ah, ah, ah, ah!

ARLEQUIN.

Payez-vous de raison... vous êtes si laide.

LA GNOMIDE.

Que je suis malheureuse, d'être obligée d'étrangler un si joli petit homme!

ARLEQUIN.

Qu'appellez-vous m'étrangler?

LA GNOMIDE.

Oui, mon fils, il faut m'y résoudre malgré moi.

ARLEQUIN.

Et pourquoi donc cela?

LA GNOMIDE.

C'est notre coutume, quand nous avons tant fait que d'aimer, &amp; que nous trouvons un ingrat, nous l'étranglons d'abord, mon ami.

ARLEQUIN.

Voilà une fort jolie coutume.

LA GNOMIDE.

Crois-moi, Arlequin, fais la chose de bonne grace.

ARLEQUIN.

Cela vous est bien aisé à dire, mais où sont ces trésors qu'elle m'a promis; elle ne m'a donné jusqu'à présent que des truffes.

L A G N O M I D E.

Tu vas être satisfait dans l'instant.

*Il sort de dessous terre deux vases soutenus par des figures de Gnome: Arlequin puise dans l'un & dans l'autre, fait en même temps des lazis de joye, & de dégoûts pour la Gnomide.*

L A G N O M I D E.

He bien, Arlequin te rens-tu ?

A R L E Q U I N.

Allons, touchez-là, je ne serai pas la première beauté que les richesses auront séduite.

L A G N O M I D E.

Je suis au comble de mes vœux.

L A S Y L P H I D E.

Je ne vous offre point de richesses, Erasle, vous n'y seriez pas sensible ; mais les douceurs que je vous prépare vaudront bien les présens de la Gnomide.

E R A S T E.

Ah ! Madame, il n'est point pour moi de félicité plus parfaite que celle d'être aimé de vous.

L A S Y L P H I D E.

Suivez-moi, Erasle, je vais dans un instant vous transporter dans le Palais dont vous devez être le Maître.

L A G N O M I D E.

Et moi, Arlequin, je vais te conduire dans le mien.

*Arlequin & la Gnomide s'abîment.*

A R L E Q U I N, avant que de descendre par la trape, dit :

Adieu, mon cher Maître, je vous souhaite un bon voyage.

*Le Théâtre change & représente le Palais de la Sylphide.*

SYLPHERS & SYLPHIDES.

DIVERTISSEMENT.

*Une Symphonie gracieuse, précède l'air suivant.*

UN SYLPHE.

L'amour dans ces belles retraites,  
Se plaît à combler nos desirs ;  
Jamais les craintes inquiètes,  
N'y viennent troubler nos plaisirs :  
Nous jouissons, dans cet azile,  
D'un fort doux & tranquille,  
Exempts des noirs soucis, libres de soins fâcheux ;  
Nous paroissions tels que nous sommes,  
Et nous serions bien moins heureux,  
Si nous vivions parmi les hommes,

*Danse de Sylphes & Sylphides.*

UN SYLPHE & UNE SYLPHIDE.

Dans cette demeure charmante,  
Regnés plaisirs ; volés amour.

LE SYLPHE.

Que tout nous enchante,  
Dans ce beau séjour,  
Que chacun en ce jour.  
Aime à son tour.

A DEUX.

Dans cette demeure charmante,  
Regnés plaisirs, volés amour.

## L A S Y L P H I D E.

Que Venus, & tout sa Cour,  
Rendent cette fête brillante.

## A D E U X.

Dans cette demeure charmante,  
Regnés plaisirs, volés amour.

*On Danse.*

## V A U D V I L L E.

Dans une heureuse intelligence,  
Nous goûtons le sort le plus doux,  
L'envie & la médisance,  
Ne résident point chez nous;  
Mortels, quelle différence,  
Vivez-vous ainsi parmi vous.

Exempts de toute défiance,  
Rien n'inquiète nos époux;  
Certains de notre constance,  
Ils ne sont jamais jaloux;  
Mortels, quelle différence,  
Vivez-vous ainsi parmi vous.

Bien loin d'encenser l'opulence,  
Ici nous nous estimons tous,  
L'égalité nous dispense,  
D'un soin indigne de nous;  
Flateurs, quelle différence!  
Vivez-vous ainsi parmi vous.

Les faveurs que l'amour dispense,  
Ne se révèlent point chez nous,  
Plus nous gardons le silence,  
Et plus nos plaisirs sont doux,  
François, quelle différence!  
Vivez-vous ainsi parmi vous.

Un pauvre Auteur dont l'espérance,  
Est de vous attirer chez nous,  
Est plus triste qu'on ne pense,  
Quand sa Pièce a du dessous,  
Pour lui quelle difference!  
Lorsque vous applaudissés tous.

F I N.



L'ECOLE  
DES AMIS,  
COMEDIE  
EN VERS  
ET EN  
CINQ ACTES.



*se vend*  
A HAMBOURG  
Chez J. P. Chevalier, dans la Cour de  
l'Opera.

---

M D C C X L V I I



---

---

# ACTEURS.

HORTENCE.

CLORINE, Suivante d'Hortence.

MONROSE.

DORNANE.

ARAMONT.

ARISTE.

UN GARDE.

LAQUAIS.

*La Scene est à Paris dans la maison de  
Monrose.*





L'ECOLE  
DES AMIS,  
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

S C E N E P R E M I E R E.

MONROSE, *qui s'apprête à sortir*, CLORINE.

## CLORINE.

« OI, vous voulez sortir ? »

MONROSE.

Laisse-moi, je te prie,

Je ne puis differer ma premiere  
fortie,

Ni demeurer ici d'avantage en suspens :

Ma blessure m'a fait assez perdre de tems.

CLORINE.

Oui: mais Monsieur, à peine est-elle refermée.

MONROSE,

Eh! depuis que je suis revenu de l'armée,  
 Blessé dans ce combat où mon oncle a péri,  
 Deux mois se sont passés: je dois être guéri.

CLORINE,

Quelle raison!

MONROSE.

Après la perte que j'ai faite,  
 Je veux sçavoir comment la fortune me traite.  
 D'ailleurs un intérêt plus pressant & plus fort  
 Que celui qui me touche, exige cet effort.  
 Mon oncle étoit chargé des biens de ta Maîtresse,  
 Et je lui dois un compte . . . Il le faut . . . le tems  
 presse . . .

D'autant plus qu'elle va retourner au Couvent.

CLORINE *avec plus de circonspection.*

Monsieur, vous vous verrez, sans doute, auparavant?

MONROSE.

Qui, moi, Clorine? Hélas! Je ne l'ai que trop vuë.

CLORINE.

Ah! cette répugnance est assez imprévuë.  
 Vous craignez de revoir l'objet de votre ardeur?

MONROSE.

La révolution . . .

CLORINDE.

A changé votre cœur.

MONROSE.

Plût au Ciel! . . . quand j'étois un peu plus digne  
 d'elle,

Je l'ai vuë insensible à l'ardeur la plus belle.  
 Que seroit-ce à présent que je puis n'être rien?

## C L O R I N E.

Est-on si prévoyant lorsque l'on aime bien ?  
 Monsieur, est-ce donc là cette ame si charmée ?  
 Est-ce vous, qui depuis le départ pour l'armée  
 Avez écrit vingt fois pour avoir son portrait,  
 Qu'on vous eût envoyé, s'il avoit été fait ?  
 Hortence eût obeï,

## M O N R O S E.

Cesse de m'entreprendre.  
 Si j'avois son portrait, il faudroit le lui rendre ;  
 Il faudroit la revoir encore, & me plonger....

## C L O R I N E.

Du moins, la bienfaisance....

## M O N R O S E.

Il n'y faut plus songer.

## S C E N E II.

C L O R I N E *seul.*

**F**ort bien, il va se perdre, en fuyant ma Maîtresse.  
 Je veux les rapprocher tous deux avec adresse.  
*(Elle rêve.)*

Eh le portrait d'Hortence est propre à cet effet.  
 Il faut lui procurer en secret ce bienfait,  
 Et lui faire trouver par quelque stratagême  
 Cette heureuse ressource en dépit de lui-même.  
 Je veux que ce portrait serve à vous réunir :  
 Oui, Monsieur, je sçaurai vous forcer à venir  
 Le remettre vous-même entre les mains d'Hortence.  
 Alors il se verront. L'amour d'intelligence  
 Les menera plus loin qu'ils ne veulent tous deux.  
 Au reste, puisse-t-il avoir un sort heureux !  
 Espérons que la Cour lui sera moins contraire.

Il va lui-même agir. C'est le point nécessaire ;  
 Car... ses amis ont beau le servir de leur mieux ;  
 L'un d'eux n'est qu'un bon homme, ardent, officieux,  
 Qui tracasse, & qui veut toujours être de fête :  
 L'autre n'a que du faste & du vent dans la tête.

## SCENE III.

ARAMONT, CLORINE.

ARAMONT *derrière le Théâtre, à voix haute.*

**E**H bien! où sont-ils donc fourrez? Hola, quelqu'un.

CLORINE.

Bon! voici justement notre vieil importun :  
 Qu'il va bien signaler son zèle impitoyable!

ARAMONT.

Quand le Maître est dehors les Valets sont au diable.

C'est Clorine! Eh! parbleu, je la trouve à propos.  
 J'avois à vous parler. J'aurai fait en deux mots  
 Hortence s'en va donc?

CLORINE.

Oui, Monsieur, sans remise,  
 Elle rentre au Couvent où le défunt l'a prise.  
 Il l'avoit fait venir pour la former un peu,  
 Avant que de lui faire épouser son neveu.  
 Elle y seroit déjà retournée au plus vite,  
 Si l'éternelle tante attachée à sa suite,  
 N'avoit été malade : elle se porte mieux.

ARAMONT.

Tant pis.

C L O R I N E.

Et nous faisons aujourd'hui nos adieux.

A R A M O N T.

Cette Vieille radote, &amp; ta Maîtresse rêve.

C L O R I N E.

En quoi?

A R A M O N T.

C'est aujourd'hui que le scellé se leve.

Hortence a tous les biens.

C L O R I N E.

Quelqu'un en prendra soin.

A quoi serviroit-elle? On n'en a pas besoin.

A R A M O N T.

Elle est riche, &amp; très-riche.

C L O R I N E.

Oui, Monsieur, je l'espère.

A R A M O N T.

Ah! je vous en réponds. D'autant plus que son père  
N'avoit point d'Intendant. C'étoit un vieux Marin,  
Qui, pour être par tout maître de son destin,  
Ne possède jamais, pour toutes Seigneuries,  
Qu'un riche porte-feuille, & force pierres.

C L O R I N E.

Chacun, suivant son goût, prend ses arrange-  
mens.

A R A M O N T.

Ainsi donc ta Maîtresse, outre ses diamans,  
Est un des grands partis qui soient peut-être en  
France;

A moins que le défunt, contre toute aparence,  
N'ait altéré des biens confiez à ses soins;

Mais c'est ce que l'on doit appréhender le moins.

Or cela supposé, comme aussi que Clorine

Soit une fille aimable, intelligente &amp; fine.

CLORINE *se retournant, comme si on l'appelloit.*

Ah! point du tout, Monsieur... Oui... j'entends... excusez,

On vient de m'appeller.

A R A M O N T *la retenant.*

Non; vous vous abusez :

Et quand cela seroit, qu'importe ? On peut attendre.

En faveur de Monrose il faudroit nous entendre.

Tu vois comme au moment de faire son bonheur,

Son oncle un peu trop-tôt est mort au lit d'honneur :

Tu sçais pour son neveu quelle étoit sa tendresse ;

Et qu'en le mariant à ta belle Maîtresse,

Il lui cédoit sa Charge & son Gouvernement :

Il croyoit être sur d'en avoir l'agrément,

Un coup de foudre a mis l'édifice par terre.

Thésauriser n'est pas le fait des gens de guerre ;

Et l'on doit peu compter sur leurs successions.

Le défunt ne rouloit que sur des pensions,

De forts appointemens, qu'il mangeoit à mesure.

Ainsi de ce côté la fortune est peu sûre.

A l'égard de la Cour, je doute, & je ne sçais,

Si l'on achevera des projets commencez :

Et franchement j'ai peur qu'en cet état funeste

Ta Maîtresse ne soit le seul bien qui nous reste.

Voilà ce qu'il faudroit tous deux négocier.

CLORINE.

A quoi serviroit-il de nous associer ?

Hortence va passer sous une autre puissance.

On exigera d'elle une autre obéissance.

A R A M O N T *ironiquement.*

On exigera d'elle une infidélité :



Vous n'y voyez aucune impossibilité.

Si Monrose a son cœur. . . .

C L O R I N E.

Mais il fuit ma Maîtresse ;

A R A M O N T.

Elle n'en est pas moins l'objet de sa tendresse ;

Mais il compte si peu sur un heureux destin ,

Ou du moins l'avenir est si fort incertain ,

Qu'il n'ose plus tenter d'achever sa conquête.

Il est intimidé : voila ce qui l'arrête.

Tant de discrétion lui feroit trop de tort.

Il faut les rapprocher , & les mettre d'accord.

C L O R I N E.

J'entends.

A R A M O N T.

Il faudroit donc autoriser mon zèle.

Il n'est qu'un mot qui serve. Hortence l'aime-t-elle ?

C L O R I N E.

Vous me le demandez , à moi ?

A R A M O N T.

Sans contredit.

C L O R I N E.

Mais vous n'y pensez pas. Eh ! qui me l'auroit dit ?

A R A M O N T.

Elle-même , parbleu : Du moins je le suppose.

Suivante & confidente est bien la même chose.

C L O R I N E.

Non pas auprès d'Hortence.

A R A M O N T.

Ah , ah ! mais en tout cas

On peut bien deviner.

C L O R I N E.

Je ne m'en mêle pas.

ARAMONT.

On surprend un secret qu'on ne veut pas nous dire ;  
On le lit dans les yeux, dans....

CLORINE.

Je n'y sçais pas lire.

ARAMONT *avec dépit.*

Les filles d'apresent ne sçavent jamais rien  
De tout ce que l'on sçait qu'elles sçavent très-bien.

CLORINE *riant.*

On ne sçauroit penser plus à notre avantage.  
Monsieur, vous souvient il d'un certain mariage  
Que vous avez fait faire ?

ARAMONT.

Oui, j'aime à m'en mêler.

CLORINE.

C'est le dernier sur tout que je veux rappeler.  
Oh!... la suite en est belle, & le chef-d'œuvre est  
rare.

Ces gens sont en procès afin qu'on les sépare ;  
Et vous sollicitez leur séparation.

ARAMONT.

Je ne dispose pas de l'inclination.

CLORINE.

Bon! & ces deux Rivaux, Monsieur, que vous en  
semble ?

Vous les aviez si bien racommodez ensemble!  
D'où vient sont-ils partis aussi-tôt de la main  
Pour s'aller battre ?

ARAMONT.

Ils ont pris querelle en chemin.

CLORINE.

Vous souvient-il encore :...

ARAMONT *vivement.*

Ah! trêve de mémoire.

Il n'est pas question de faire mon histoire.  
C'est-à-dire qu'Hortence aura jusqu'à ce jour  
Fait perdre à notre ami son tems & son amour ?

C L O R I N E.

Et ne voulez-vous pas que je l'en dédommage ?

A R A M O N T.

Eh ! ventrebleu, pourquoi se laisser rendre hom-  
mage.

Lorsque l'on ne veut pas se laisser enflammer ?

C L O R I N E,

Hortence obéissoit en se laissant aimer.

A R A M O N T.

La complaisance est grande.

C L O R I N E.

Assez.

A R A M O N T.

Se peut-il faire!...

Eh mais, combien de tems faut-il donc pour lui  
plaire.

Si depuis une année & plus qu'elle est ici,  
L'amour de son amant n'a pas mieux réussi ?

Hortence s'amusoit du plaisir d'être aimée.  
L'hymen se devoit faire au retour de l'armée.

C L O R I N E.

Il est vrai.

A R A M O N T.

Cette époque est bonne à remarquer,

A quoi pensoit Hortence ? Elle alloit s'embarquer ;  
Et toutefois l'amour n'étoit pas du voyage.

C L O R I N E.

C'est bien assez qu'il vienne après le mariage :

L'amour qui le prévient n'est pas le plus certain.

Il vaut mieux ne donner son cœur qu'après sa main.

Quand on est sa maîtresse, alors c'est autre chose.

Hortence étoit soumise à l'oncle de Monrose ;  
 Il lui servoit de pere ; il en avoit les droits ,  
 Que le sien , en mourant , lui remit autrefois .  
 Ils avoient toujours eu cette alliance en vuë .  
 Hortence eut obéi : mais l'affaire est rompuë .  
 Auroit-elle bien fait d'aimer auparavant ?

A R A M O N T .

Allez , morbleu , partez ; retournez au Convent .  
 Ainsi Monrose est libre ; & s'il est raisonnable ,  
 On pourra lui trouver un parti convenable .  
 Quelqu'autre aura des yeux , du bien , de la beauté ;  
 Oui , l'on pourra tourner de tel autre côté ,  
 Que....

C L O R I N E .

Eh ! Qui menacez-vous ? Je suis votre servante .

#### S C E N E IV.

A R A M O N T *seul* .

Du moins , cette menace a fâché la Suivante .  
 Qu'elle aille à sa Maîtresse apprendre ce discours .  
 Tant mieux . La jalousie est d'un puissant secours ;  
 Et jamais la fierté ne doit être épargnée .  
 Une femme piquée est à moitié gagnée .

#### S C E N E V.

A R A M O N T , D O R N A N E .

D O R N A N E .

Serviteur au Baron . J'aime à te rencontrer .  
 Qu'as-tu fait de Monrose ?

A R A M O N T .

Il va bientôt rentrer ,

D O R -

D O R N A N E.

Tu ne le quitte plus! je te trouve adorable.  
Ah! si l'événement lui devient favorable,  
Que d'amis fugitifs se verront confondus!

A R A M O N T.

Ils ne sont qu'égarez; ils ne sont pas perdus.  
Cette espèce d'amis n'est pas la moins commune.  
Habiles à prévoir de loin une infortune,  
Ils ne paroissent plus dans le tems orageux.  
Le calme revient il; on peut compter sur eux.  
Il ramene avec lui leur troupe mercenaire.  
Dans le monde, en un mot, c'est l'usage ordinaire  
Qui fut, & qui sera toujours comme aujourd'hui;  
On n'aime à partager que le bonheur d'autrui.

D O R N A N E.

Monrose n'aura point ce reproche à me faire:  
Et que la Cour lui soit favorable, ou contraire,  
Il n'en sera ni plus ni moins cher à mes yeux.

A R A M O N T.

Sans dout Le malheur est-il contagieux?

D O R N A N E.

On cesse d'être ami si tôt que l'on varie.  
D'abord que l'amitié balance, elle est trahie:  
La moindre alternative y porte un coup mortel;  
Et ce n'est plus qu'un nom qui na rien de réel.

A R A M O N T.

Sçais-tu que tu dis vrai?

D O R N A N E *avec fatuité.*

Voilà comme je pense.

Mais ce n'est point assez; j'agis en conséquence.  
Depuis qu'il est malade, on n'imagine pas  
Ce que j'ai vû de gens, combien j'ai fait de pas.  
J'ai mis en action toutes nos connoissances.  
N'ai-je pas fait ma cour à toutes les Puissances?

B

A R A M O N T, *à part.*

Car il faut bien les voir, quand on en a besoin,  
Quelle fatuité !

D O R N A N E.

J'aurois été plus loin

Si je l'avois trouvé possible & nécessaire :

Mais Dieu sçait de quel air j'ai mené cette affaire !

A R A M O N T.

De quel air, s'il vous plaît ?

D O R N A N E.

Je crois qu'il est permis

De parler un peu haut quand c'est pour ses amis :

A R A M O N T, *à part.*

Tout est perdu.

D O R N A N E.

J'agis avec cette assurance

Qui subjugue, ou détruit toute autre concurrence.

Quoiqu'il en soit, j'ai mis l'épouvante & l'effroi

Parmi les prétendans ; ils sont en desarroi.

Je leur ai fait un tour qui nous sert à merveille...

J'ai publié par tout... en secret... à l'oreille...

Que Monrose avoit tout obtenu de la Cour ;

Et c'est, grace à mes soins, la nouvelle du jour.

Par-là j'ai dérouté la brigue & la cabale.

A R A M O N T.

Je crains que cela n'ait une suite fatale.

D O R N A N E.

Tu t'y connois !

A R A M O N T.

Pour moi, je me borne à des soins

Qui sont à ma portée ; & je risque un peu moins.

Sans moi, des Créanciers bloqueroient cette

porte :

J'ai du moins, pour un tems, écarté leur cohorte.

DORNANE.

Comment donc?

ARAMONT.

En disant par tout avec éclat

Que la succession est en très-bon état.

Ainsi j'ai suspendu leurs cris &amp; leurs poursuites.

DORNANE.

C'est un minutie.

ARAMONT.

On verra dans les suites.

Mais au surplus, Marquis, n'es-tu pas étonné

Que Monrose aujourd'hui se trouve abandonné

Par l'homme sur lequel il comptoit d'avantage,

Ariste?

DORNANE.

L'amitié n'est point un héritage.

## SCENE VI.

ARISTE *sans être vu*, DORNANE,

ARAMONT.

ARAMONT.

**Q**uoi! l'amî le plus cher que le défunt ait eu,

Laisse ainsi son neveu, tandis qu'il auroit pû

Agir, &amp; lui prêter son heureuse assistance?

Son apui nous seroit d'une grande importance;

Car enfin son crédit est plus grand qu'on ne croit.

DORNANE.

Il le garde pour lui. Ce n'est qu'un homme adroit,

Un courtisan masqué par la misanthropie,

Recouvert du manteau de la Philosophie;

Un politique sombre, équivoque &amp; caché,



Qui se donne à la Cour pour être détaché  
Des postes, des emplois, des grandeurs & des  
graces ;

Mais qui secrettement vise aux premières places ;  
Et dont l'ambition, quand il en sera tems,  
Se manifestera peut-être à nos dépens.

A R A M O N T.

Cet Ariste pourtant ... il avoit paru prendre  
Au destin de Monrose un intérêt si tendre ;  
Je l'ai crû son ami.

D O R N A N E.

Lui ? Sur quel fondement ?  
Quand on est tel, croi-moi, l'on s'annonce autre-  
ment :

En effet, l'amitié donne un air moins austère.

Un véritable ami n'a d'autre caractère

Que celui qui nous plaît. Il se règle sur nous ;

Il adopte nos mœurs, il se fait à nos goûts,

Il se métamorphose au gré de nos caprices ;

Il prend nos passions, nos vertus & nos vices

C'est un caméléon qui recoit tour à tour....

A R I S T E *s'avancant.*

Ce portrait-là, Monsieur, est celui de l'amour.

D O R N A N T *à part.*

C'est Ariste ! Ah, morbleu !

A R I S T E.

Mon abord vous étonne !

D O R N A N E.

Ah ! Monsieur, qui pouvoit vous croire là ?

A R I S T E.

Personne,  
Si j'ai bien entendu votre entretien....

D O R N A N E *à part.*

Tant pis,

## A R I S T E.

Les amis de Monrose étoient sur le tapis.  
 Vous paroissez avoir épuisé la matière;  
 Et Monrose vous doit sa confiance entière.  
 Oui, par provision vous nous excluez tous.  
 Il ne doit plus compter sur d'autres que sur vous,  
 Vous suffirez à tout; du moins, je le souhaite.  
 L'amitié qui se vante est souvent indiscrette.  
 Cependant trouvez bon qu'au rang de ses amis  
 Quelqu'autre puisse encore avec vous être mis.  
 L'amitié n'admet point de basses jalousies.  
 C'est à l'amour qu'il faut laisser ces frénésies.

## S C E N E VII.

MONROSE *transporté de joye*, ARISTE,  
 ARAMONT, DORNANE.

MONROSE à Aramont & Dornane.

MES amis, prenez part à la joye où se suis.  
 Mon bonheur est prochain; si j'en crois tous  
 les bruits,

On dit qu'en ma faveur la Cour est réunie.

(*Appercevant Ariste.*)

Ah! Monsieur. C'est me faire une grace infinie.  
 Ces Messieurs sont témoins si depuis mon retour  
 Ma santé m'a permis de vous faire ma cour.

A R I S T E.

Votre santé va bien; je vous en félicite.

D O R N A N E.

Et moi, de la nouvelle....

A R A M O N T à part.

En cas de réussite.

M O N R O S E.

Tout Paris là-dessus n'a qu'une seule voix.

D O R N A N E.

C'est qu'il te rend justice. On l'obtient quelque  
fois,

Quand on a le secret de se la faire rendre.

Une affaire dépend du tour qu'on lui fait prendre.

La fortune &amp; l'amour se ressemblent tous deux :

C'est la même façon pour traiter avec eux.

M O N R O S E.

Je commence à le croire.

D O R N A N E.

Osois-tu te promettre

Un aussi bon effet?...

M O N R O S E.

De quoi?

D O R N A N E.

De cette lettre

Qu'il a fallu te faire écrire, &amp; t'arracher?

Car avec toi, mon cher, à moins de se fâcher...

M O N R O S E.

Je trouve que le style en étoit un peu ferme.

D O R N A N E.

Eh! tant mieux. Tu voulois mesurer chaque  
terme.

M O N R O S E.

Ou du moins adoucir....

D O R N A N E.

Va, va, le stile est bien.

La souplesse est pour nous un indigne moyen,

Presque toujours nuisible, &amp; jamais légitime :

Qui s'abaisse soi-même est sa propre victime.

On ne cherche que trop à nous humilier.

Nous devons exiger, &amp; non pas supplier.

(à *Ariste*.)

N'est-il pas vrai, Monsieur?

A R I S T E.

Chacun a ses usages.

M O N R O S E.

J'ai vû tous nos amis....

A R I S T E à *part*.

Qui ne sont pas plus sages.

M O N R O S E.

Je ne pouvois suffire à leurs embrassemens.

A R I S T E.

Quoi ! vous avez reçu tous ces vains complimens ?

M O N R O S E.

Oui, je les ai reçus. Devois-je m'en défendre ?

A R I S T E.

Vous n'empêcherez pas ces bruits de se répandre.

D O R N A N E.

Les empêcher ? Je dis que c'est un coup d'Etat.

On n'y scauroit donner trop de cours & d'éclat.

Sur la foi de ce bruit heureux & profitable,

Chacun trouve que rien n'étoit plus équitable.

Tout le monde applaudit. Je vous laisse à penser

Si la Cour qui le voit, pourra se dispenser

D'un acte d'équité que l'on trouve à sa place.

Il ne dépend plus d'elle. Il faut qu'elle le fasse,

Et qu'enfin elle cède à la nécessité...

A R I S T E.

Vous en parlez, Monsieur, avec capacité.

D O R N A N E.

En seriez-vous surpris ?

A R I S T E.

Vous êtes politique.

D O R N A N E.

Et bien meilleur ami, C'est de quoi je me pique.

A R I S T E *à part.*

Contre cet étourdi je ne sçaurois tenir.

*(à Monrose.)*

Dans un instant, Monsieur, pourrois-je revenir?

M O N R O S E.

Commandez.

A R I S T E.

J'aurois eu quelque chose à vous dire.

Je veux prendre mon tems.

D O R N A N E.

Enfin il se retire.

## S C E N E VIII.

MONROSE, ARAMONT, DORNANE.

M O N R O S E *toujours joyeux.*J E puis donc m'applaudir avec vous sans témoins,  
Et vous féliciter du succès de vos soins.*(Il les embrasse.)*

Permettez ce transport à ma reconnoissance:

D'autres effets seront peut-être en ma puissance:

Ma chute étoit horrible; il faut en convenir.

Si je vous faisois voir quel affreux avenir

Étoit devant mes yeux....

D O R N A N E.

Eloignons cette idée,

Puisqu'aussi bien l'affaire est presque décidée

D'ailleurs, ton désespoir m'étoit injurieux.

Suis-je donc un ami si frivole à tes yeux?

Que le sort te trahisse, ou soit qu'il te seconde.

Mets - toi bien dans l'esprit que je n'ai rien au monde

Qui ne te soit acquis ; je crois que là-dessus  
Tu veux bien m'épargner des sermens superflus.  
Bien souvent ce ne sont que des mots d'habitude  
Qui joignent le pajure avec l'ingratitude.

MONROSE.

Va, j'en suis convaincu ; ce n'est pas d'aujourd'hui :

Mais je ne veux pas être à la charge d'autrui.  
Vous dirai-je pourtant que la froideur d'Ariste  
Jette dans mon esprit un doute qui m'attriste ?

DORNANE.

C'est un homme fâché, qui voit avec dépit  
Que nous n'ayons point eu recours à son crédit !  
Eh ! combien n'est il pas de ces gens tyraniques,  
De ces jaloux amis qui veulent être uniques ;  
Assez durs, pour trouver mauvais qu'un malheu-  
reux

Leur fasse voir enfin qu'on peut se passer d'eux ?  
Heureux qui peut ainsi mortifier leur gloire ,  
Et vanger l'amitié ! . . . . Mais si tu veux m'en  
croire,

Le tems est cher, il faut, & même dans ce jour,  
Aller, tête levée, & paroître à la Cour.

MONROSE.

Oui, c'est bien mon dessein, dès que je serai quitte  
Du rendez-vous d'Ariste.

DORNANE.

Expédie au plus vite.

Sans adieu. Tout ira comme je le prévois.

Je vais nous faire écrire à dix ou douze endroits.



SCENE IX.

MONROSE, ARAMONT.

ARAMONT.

**M**<sup>O</sup>I, je vais faire un tour chez tous nos gens  
d'affaires,  
Pour rassembler ici ceux qui sont nécessaires.

SCENE X.

MONROSE *seul.*

**H**ortence, est-il possible?.... Ah! qu'il me se-  
roit doux  
D'avoir à vous offrir un rang digne de vous !

*Fin du premier Acte.*







# ACTE II.



## SCENE PREMIERE.

ARISTE, MONROSE.

**Q**U'EL entretien fâcheux ! . . . Il finira peut-être ?

ARISTE.

Je puis donc vous parler ?

MONROSE.

Vous en êtes le maître :

Usez de tous vos droits.

ARISTE.

Vous me le permettez ?

MONROSE,

Ma famille a toujours éprouvé vos bontez.

ARISTE.

Une étroite amitié m'unissoit avec elle.

Votre oncle n'eut jamais un ami plus fidèle,

Et plus tendre que moi. Je vous trahirois tous,

Si je dissimulois d'avantage avec vous.

Vous vous perdez.

MONROSE.

Daignez me le faire connoître.

A R I S T E.

Vous entrez dans le monde, & vous allez paroître  
 Sur ce fameux théâtre, où j'ignore comment  
 J'ai pu me souvenir jusques à ce moment.  
 Vous n'êtes pas encore instruit de ses mystères.  
 Jusqu'ici vos emplois, vos devoirs militaires,  
 Vous en ont écarté. La Cour est en tout tems  
 Une terre inconnue à tout ses habitans.  
 Après un long séjour, après un long usage,  
 On s'y retrouve encore à son apprentissage;  
 On y marche toujours sur des pièges nouveaux;  
 On y vit, entouré d'un peuple de rivaux,  
 Ou d'amis dangereux. Heureux qui les devine!  
 On n'y peut s'élever que sur quelque ruine;  
 On n'y peut profiter que des fautes d'autrui.  
 Tel au gré de ses vœux s'y maintient aujourd'hui,  
 Qui demain ne pourra faire tête à l'orage:  
 Et l'on finit souvent par y faire naufrage.  
 Mais d'après ce portrait, qu'on ne peut qu'ébaucher,  
 N'avez-vous en secret rien à vous reprocher?

M O N R O S E.

Je ne crois pas avoir de reproche à me faire:  
 Et du moins le succès vous prouve le contraire.

A R I S T E.

Le succès! Puissiez-vous n'être point dans l'erreur  
 Je voudrois avoir pris une fausse terreur:  
 Mais je tremble pour vous.

M O N R O S E.

Je vous suis redevable.

A R I S T E.

Votre sécurité me semble inconcevable.

M O N R O S E.

J'apprens de toutes parts le bonheur que j'attends.  
 N'ai-je pas à la Cour des droits assez constans?

Et

Et d'ailleurs un refus est-il en sa puissance ?  
Je dois tout espérer de sa reconnoissance.

A R I S T E.

Dites de ses bontez.

M O N R O S E.

Je réclame mon bien.

A R I S T E.

Vous méritez beaucoup, mais on ne vous doit rien.

M O N R O S E.

Du moins on doit à ceux dont le Ciel m'a fait naître.

A R I S T E.

Vous vous faites un droit qui pourroit ne pas être.

Vos ayeux ont chacun obtenu dans leur temps,

Le prix que méritoient leurs services constans.

Ce sont leurs actions plutôt que leurs Ancêtres,

Qui les ont fait combler des faveurs de leurs Maîtres.

Et monter aux honneurs que vous sollicitez.

Les bienfaits sont à ceux qui les ont mérités.

Les graces ne sont point des biens héréditaires ;

Nous n'en sommes jamais que les dépositaires :

Mais par la même voye on peut les obtenir.

Vos peres ont laissé leur nom à soutenir.

Leur vertu, leur exemple, & leur carrière à suivre.

Voilà ce qu'après eux il faut faire revivre,

Et dont vous vous devez mettre en possession.

Tout le reste n'est point de leur succession.

M O N R O S E.

Ma poursuite, Monsieur, n'est donc pas raisonnable ?

A R I S T E.

La façon pouvoit être un peu plus convenable.

Lorsque j'ose avancer qu'il ne vous est rien dû :

Je ne dis pas, Monsieur, qu'il vous soit défendu

D'employer les moyens qui sont à votre usage,

Pour sauver le débris d'un aussi grand naufrage.

Vous y devez songer ; & je dois vous aider.

M O N R O S E.

Je ne vois pas en quoi j'ai pû me dégrader.

Ce seroit trop payer la plus haute fortune.

Non, non, Monsieur, perdez cette crainte importante.

Je ne sçais point jouer un rôle humiliant :

Et l'on peut demander, sans être suppliant.

J'ai fait solliciter, avec cette décence,

Et cette liberté, digne de ma naissance :

J'en aurois épargné la peine à mes amis ;

Mais enfin ma santé ne me l'a pas permis.

S'ils ont agi pour moi, c'est sans me compromettre.  
J'ai même écrit en Cour. . . .

A R I S T E *remettant une lettre à Monrose.*

La voici cette lettre.

Quelqu'un veilloit pour vous. Son bonheur a permis

Qu'il ait sçu le danger où vous vous étiez mis.

Quoi ? Vous osez, Monsieur, dans l'état où vous êtes,

Poursuivre des bienfaits comme on poursuit des dettes ?

L'orgueil & la fierté sollicitent pour vous ?

Si vous aviez des droits, vous les détruiriez tous.

C'est indirectement s'attaquer à son Maître,

C'est l'offenser lui-même, & c'est le méconnoître,

Quand on manque aux égards que l'on doit à son choix.

M O N R O S E.

Vous m'effrayez, Monsieur.

A R I S T E.

Je fais ce que je dois.

Je ne sçais point flatter quand le mal est extrême.

Mais vous n'étiez pas fait pour vous perdre vous même.

Eh! laissez-vous aller à votre naturel,  
Au caractère heureux qui vous est personnel.  
Vous êtes né prudent, humain, doux, & flexible:  
Ce sont-là les moyens qui rendent tout possible.  
Il faut gagner les cœurs, la fortune les suit.  
Lorsque vous le pouvez, quelle erreur vous séduit?  
On ne peut s'observer avec trop de scrupule.  
Un langage superbe est toujours ridicule:  
Plus on est élevé, plus il est mesléant.  
C'est ainsi que le Peuple, au fond de son néant;  
Toujours séditieux, quelque bien qu'on lui fasse,  
Parle indiscrettement de ceux qui sont en place:  
Vous en seriez traité de même à votre tour,  
Si vous étiez chargé de le régir un jour.

M O N R O S E.

Vous m'en direz assez; épargnez-moi le reste.  
Vous venez de détruire un charme trop funeste;

A R I S T E.

Que la décision n'est-elle en mon pouvoir:  
Mais c'est un dénouement que l'on ne peut prévoir,  
Peut-être est-il prochain: & votre destinée  
Peut, d'un moment à l'autre, être déterminée.  
Attendez votre sort; & ne recevez plus  
Ces complimens suspects autant que superflus.  
Peut-être des amis un peu trop pleins de zèle,  
Ou des Rivaux, ont fait courir cette nouvelle.  
Un bruit trop favorable est souvent dangereux.  
Voyez des gens qui soient un peu mieux instruits  
qu'eux;

Et du reste daignez agréer mes services.

M O N R O S E.

C'est à moi d'implorer toujours vos bons offices.

28 L'ECOLE DES AMIS.

Souffrez que pour jamais je commence aujourd'hui  
A vous être attaché comme à mon seul appui.

A R I S T E.

Vous n'avez pas besoin de faire aucune instance.  
Allez : & moi, je vais prendre congé d'Hortence.

S C E N E II.

A R I S T E *seul.*

CHerchons en même-tems à servir son amour.  
Sçachons si sa Maîtresse a pour lui du retour.  
En cas qu'il soit aimé, je pourrois par le suite. . .  
Mais la voici qui vient recevoir ma visite.

S C E N E III.

A R I S T E , H O R T E N S E .

A R I S T E .

AH! Madame, excusez . . . en ce même mo-  
ment

J'allois vous prévenir dans votre appartement.

H O R T E N C E .

Monsieur, j'ai sçu l'honneur que vous vouliez me  
faire.

A R I S T E .

C'en est donc fait, Madame! un départ nécessaire  
Eloigne de la Cour son plus bel ornement ?  
Il est bien douloureux de vous perdre, au moment  
Où tout sembloit devoir fixer ici vos charmes.  
Que vous allez coûter de soupirs & de larmes!

H O R T E N C E .

Je sçais apprécier des discours si flatteurs.



A R I S T E.

Ce sont les sentimens qui sont dans tous les cœurs.  
Madame, il en est un, sans vous parler du reste,  
Pour qui ce contre-tems doit être bien funeste.  
Il sembloit être fait pour vous appartenir.  
Pourrez-vous conserver un tendre souvenir ?  
Vous garantirez-vous des effets de l'absence ?

H O R T E N C E

Elle n'en aura point sur ma reconnoissance.

A R I S T E.

Que deviendront ces nœuds que l'amour avoit faits ?  
Votre cœur, votre main, sont les plus grands bien-  
faits.

Que puissent procurer l'amour & la fortune.  
L'espoir va ranimer une foule importune ;  
On cherchera sans doute à forcer votre choix.  
Vous ressouviendrez-vous qu'un autre avoit des  
droits ? ....

H O R T E N C E.

Celui dont vous parlez mérite mon estime.

A R I S T E.

Un sentiment plus doux est-il moins légitime ?

H O R T E N C E.

Monsieur, vous m'étonnez ?

A R I S T E.

Par des nœuds pleins d'appas

Vous alliez être unis.

H O R T E N C E.

Nous ne le sommes pas.

A R I S T E.

Quoi-donc ? Que voulez-vous par-là me faire en-  
tendre ?

H O R T E N C E.

Que pour m'abandonner au penchant le plus tendre.



Il faudroit que l'hymen m'en eût fait un devoir.

A R I S T E.

Quand l'amour vous auroit soumise à son pouvoir  
Sur la foi d'un hymen prochain & convenable,...

H O R T E N C E.

A vos yeux comme aux miens j'eusse été condamnable.

Nous avons des devoirs qui ne sont que pour nous.  
Vous pouvez être amant avant que d'être époux,  
Et vous livrer sans crainte à votre ardeur extrême;  
Mais que pour notre sexe il n'en est pas de même!  
Quand nous prenons trop-tôt un légitime amour,  
Il peut nous coûter cher. Par un affreux retour  
Il arrive souvent qu'on nous en fait un crime,  
Qu'un trop injuste époux nous ôte son estime;  
Et qu'il se croit alors en droit de nous taxer  
D'avoir un cœur, hélas! trop facile à blesser.

A R I S T E.

Vous ne m'honorez point de votre confiance,  
Madame, je le vois : j'ai quelque expérience.  
Pourquoi me craignez-vous? Ne dissimulez plus.

H O R T E N C E.

Ah! de grâce, cessez d'insister là-dessus.

A R I S T E.

Un intérêt plus tendre, & plus fort qu'on ne pense,  
M'oblige à redoubler une si vive instance.  
J'espère par la suite obtenir mon pardon.  
A quelque chose enfin l'on peut vous être bon,  
Et même auprès de ceux dont vous allez dépendre,  
De mon foible crédit je puis assez prétendre...

H O R T E N C E.

Un homme tel que vous...

A R I S T E.

Ah! vous y comptez peu.

Si vous ne daignez pas m'accorder votre aveu,  
 Donnez-moi les moyens d'agir en assurance,  
 Dites-moi votre gout, ou votre répugnance;  
 Par pitié pour vous même, ordonnez; & comptez....

H O R T E N C E.

Je ressens vivement de si grandes bontez:  
 Mais je ne dois penser, ni vous dire autre chose.  
 Pour changer d'entretien... Que dit-on de Monrose?

A R I S T E.

Que l'espoir d'être à vous faisoit tout son bonheur.

H O R T E N C E.

Parlons de sa fortune, & non pas de son cœur.

A R I S T E.

Il est vrai que depuis qu'il est sous votre empire,  
 Son cœur vous est assez connu pour n'en rien dire.

H O T E N C E.

Dites-moi seulement ce qu'il va devenir.

A R I S T E.

Je vous l'ai demandé, sans pouvoir l'obtenir.

H O R T E N C E.

Est-ce là m'éclaircir?... Lui rendra-t-on justice?

A R I S T E.

Il l'attendoit de vous, Madame.

H O R T E N C E.

Ah, quel suplice!

Vous me persécutez.

A R I S T E.

J'en ai bien du regret.

H O R T E N C E *plus vivement.*

Eh bien, Monsieur, gardez aussi votre secret.

A R I S T E *à part.*

Ah! je ne m'étois pas trompé dans mon attente.  
*(à Hortence.)*

Il faut vous deviner; & vous serez contente.

Je ne vous presse plus. Puissé un retour heureux  
Satisfaire au plutôt mes désirs & vos vœux.

## SCÈNE IV.

HORTENCE, CLORINE.

H O R T E N C E.

S E S désirs, & mes vœux! *(Elle rêve.)*

C L O R I N E *au fond du Théâtre.*

Le portrait est en vuë.

Monrose va rentrer; attendons-en l'issue.

H O R T E N C E *à Clorine.*

Je ne puis revenir de mon émotion.

Je viens de soutenir la persécution,

L'attaque le plus vive & la plus continuë. . . .

Qu'ai-je fait? Qu'ai-je dit? Que suis-je devenuë?

Conçois-tu les efforts, peut-être superflus,

Que j'ai faits?

C L O R I N E.

Contre qui? Je ne sçai rien de plus.

H O R T E N C E.

Pour pénétrer au fond de mon cœur trop sensible

Ariste . . . .

C L O R I N E.

Eh bien, Aristes?

H O R T E N C E.

Il a fait son possible.

C L O R I N E.

C'est-à-dire qu'enfin cet homme a deviné,

H O R T E N C E.

J'en ferois accablée.

C L O R I N E.

Il s'est imaginé

Ce que depuis long-tems j'imagine moi-même.

H O R T E N C E.

Conçois-tu ses desseins ? D'où vient ce soin extrême,  
Dis ?

C L O R I N E.

C'est pour contenter certains vœux malins,  
Où naturellement les hommes sont enclins ;  
Ils ont tous la fureur de sçavoir nos foiblesses.

H O R T E N C E.

Je me flatte d'avoir éludé ses finesses.

C L O R I N E.

Et que sçait-on ? Peut-être il vous trouve à son  
goût.

H O R T E N C E.

Lui ?

C L O R I N E.

Mon Dieu ! Pourquoi non ? Il faut s'attendre à tout.  
Quand on a comme vous tant d'attraits en partage.

H O R T E N C E.

Va, tu n'y songes pas : c'est un homme trop sage.

C L O R I N E.

Ne sont-ce que des foux qui peuvent nous aimer ?  
Mais à propos d'amant, vous m'allez bien blâmer.

H O R T E N C E.

De quoi donc ?

C L O R I N E.

Que je cherche au fond de ma mémoire !

C'est à l'occasion. . . tenez. . . voila l'histoire.

Il faut vous l'avouer ; c'est pour votre portrait. . .

Que diantre ! il ne peut pas se perdre tout-à-fait.

H O R T E N C E.

Tu l'auras égaré. C'est une bagetelle.

CLORINE.

Je vais plus loin. Par tout ce que je me rappelle,  
Je ne sçais. . . J'entrevois du mystère en ceci.

HORTENCE.

Comment ?

CLORINE *montrant l'appartement de Monrose.*

Je gagerois qu'il n'est pas loin d'ici.

HORTENCE.

Ni moi, ni mon portrait, n'interessent personne.  
On le rapportera.

CLORINE.

Celui que je soupçonne. . .

Si Monrose l'avoit ! . . Eh bien, vous m'entendez ?

HORTENCE.

Que veux-tu qu'il en fasse ?

CLORINE.

Ah ! vous me demandez

Ce qu'on fait du portrait d'une femme qu'on aime ?

HORTENCE,

Qui, lui, m'aimer encor ? Ah, quelle erreur extrême !

Hélas ! Son infortune, ou quelqu'autre sujet,

M'ont ôté son amour : je n'en suis plus l'objet.

Tu vois depuis un tems comme il fuit ma présence.

Lui-même il a déjà commencé notre absence.

Nous sommes en exil dans la même maison.

CLORINE.

Si vous ne l'aimez pas, il peut avoir raison.

HORTENCE.

Si je ne l'aime pas. . . Etois-je la maîtresse ?

Ne m'a-t-on pas livrée à toute ma foiblesse,

Aux charmes d'un espoir que le sort a trahi ?

Aprends-moi donc comment j'aurois défobéi.

Qu'on s'en prenne au devoir ; c'est lui qui m'a sé-  
duite,

## C L O R I N E.

Madame, j'en reviens au soupçon qui m'agite.

Monrose, si j'en crois ce que j'ai dans l'esprit,

Aura votre portrait, comme je vous l'ai dit.

La restitution peut en être incertaine.

Madame, il vous convient de vous en mettre en  
peine.

Enfin à tout hazard, & sans plus marchander,

Je vous conseillerois de le lui demander.

## H O R T E N C E.

Qui! moi, lorsqu'il me fuit, je chercherois sa vue!

## C L O R I N E.

Vous avez tous les deux besoin d'une entrevue.

## H O R T E N C E.

Ce seroit trop risquer mon malheureux secret.

Mon amour vient de prendre un essor indiscret;

C'est le dernier.

## C L O R I N E.

Mais si d'un air soumis & tendre!

Il vous le rapportoit, sans vouloir vous le rendre!

Pourriez-vous le forcer?

## H O R T E N C E.

Puis-je faire autrement?

Clorine, il faudroit bien,...

## C L O R I N E.

Qu'il vienne seulement!



## SCENE V.

ARAMONT, HORTENCE,  
CLORINE.

ARAMONT.

AH! Madame, c'est vous : J'en suis comblé de  
joye.

C'est à propos qu'ici la fortune m'envoie,  
Pour vous marquer mon zèle & ma discrétion.

HORTENCE.

Je n'ai jamais douté de votre attention.

ARAMONT.

Je viens de ramasser ce portrait ici proche :  
Sans doute qu'il étoit tombé de votre poche :  
Quelqu'autre moins fidèle auroit pû s'en saisir.

CLORINE *à part*.

Eh bien, quel enragé!

ARAMONT.

Je me fais un plaisir....

HORTENCE.

Clorine étoit en peine....

CLORINE.

Et la voila finie.

(*à part.*)

Fufliez-vous dans le fond de votre Baronnie!

HORTENCE *en lui faisant la reverence.*  
Monfieur, je fuis fenfible à votre procédé.

(*à Clorine.*)

Reprenez ce portrait.





## S C E N E VI.

A R A M O N T, C L O R I N E.

C L O R I N E *à part.*

CET homme est possédé.

A R A M O N T *à part & le portrait à la main.*  
Ouais ! mon petit service est pris en déplaisance.

C L O R I N E.

En vous remerciant de votre diligence.

A R A M O N T.

Falloit-il le garder afin qu'on le cherchât,  
Et ne pas vous le rendre avant qu'on l'affichât ?

C L O R I N E.

J'aurois pû le trouver tout aussi-bien qu'un autre.

A R A M O N T.

En cela mon bonheur a prévenu le vôtre.

C L O R I N E.

Il vaudroit tout autant qu'il eût été perdu.

A R A M O N T.

Ma foi, vous avez fait ce que vous avez pû.

C L O R I N E.

Donnez, Monsieur, donnez, puisqu'il faut le re-  
prendre.

Mais ce n'étoit pas vous qui deviez nous le rendre.

## S C E N E VII.

A R A M O N T *seul.*

J'E serois bien surpris si je n'étois qu'un sot.

Oui, vraiment, à la fin j'entends à demi mot.

Il s'ensuit qu'il falloit d'abord entr'autre chose,

Remettre ce portrait dans les mains de Monrose :

Et je conclus de-là qu'Hortence a le cœur pris,

Travaillons là-dessus ; il n'importe à quel prix.

## SCENE VIII.

ARAMONT, DORNANE.

**P** DORNANE.  
Arbleu, tu nous as fait une belle bévuë!

A R A M O N T.

Laquelle?

D O R N A N E.

A ton avis?

A R A M O N T *à part.*

L'auroit-il déjà sçue?

D O R N A N E.

Tu prônes l'héritage. . .

A R A M O N T.

Oui: c'est un tour d'ami.

D O R N A N E.

Et que le défunt laisse un argent infini.

A R A M O N T.

Sans doute: je l'ai dit en faveur de Monrose.

Peut-on se maintenir, à moins qu'on n'en impose?

Par-là, ses créanciers, prêts à fondre sur lui,

Se sont tranquillisez.

D O R N A N E.

Tu vas voir aujourd'hui

Que ta finesse aura des suites bien contraires.

Tous ces coquins mettront le feu dans les affaires.

Ils sçavent qu'on les jouë: ils vont saisir par tout.

J'ignore si Monrose en pourra voir le bout;

Pourvû que son honneur n'en soit pas la victime.

A R A M O N T.

Quelle chimère!

D O R N A N E.

Point: ma crainte est légitime.

Pour être serviable, il faut être prudent,  
On est bien dangereux quand on est trop ardent:  
J'aimerois cent fois mieux une amitié stérile,  
Que celle qui nuit, en voulant m'être utile.

A R A M O N T.

J'ignorois que mon zèle eut si mal réussi.  
Mais de plus d'un endroit il me revient aussi  
Que le vôtre n'a pas tout le succès possible:  
A Monrose, au contraire, on dit qu'il est nuisible.

D O R N A N E.

On dit, fut de tout tems la gazette des fots.

A R A M O N T.

C'est le Public.

D O R N A N E.

Ah, ah! quels sont donc ces propos?

A R A M O N T.

Que Monrose se perd, & que c'est par la faute  
De ceux qui lui font prendre une allure trop haute.  
La Cour trouve mauvais qu'il ait entretenu  
La croyance où l'on est qu'il a tout obtenu.

D O R N A N E.

La Cour trouve mauvais!

A R A M O N T.

Voilà ce qui se passe.

On conseille un ami, sans se mettre à sa place.  
Ce qui fait qu'on le perd, c'est qu'ordinairement  
La vanité, l'humeur, & le tempérament  
Suggèrent la plupart des avis qu'on lui donne.  
Il vaudroit cent fois mieux ne conseiller personne.

D O R N A N E.

Nous verrons qui des deux aura le plus de tort.  
Monrose qui survient va nous mettre d'accord.

...& (O) &...

## SCENE IX.

ARAMONT, DORNANE, MONROSE.

DORNANE.  
 LE Baron me contoît de plaisantes nouvelles.

A R A M O N T.

Le Marquis m'en disoit qui sont assez cruelles.

MONROSE *avec un air sombre & chagrin.*  
 Je faisois un beau songe ; il faut se réveiller.  
 De quels biens à la fois je me vois dépouiller !  
 La mort m'enleve un oncle , illustre & sécourable  
 Je perds l'espoir prochain d'une hymen favorable ;  
 Par un inévitable & triste enchainement  
 Je manque tout , la Charge , & le Gouvernement.  
 Il ne restera rien de tant de récompenses ,  
 De ses travaux , des miens , de toutes mes dépenses.  
 Mon bien ne suffira qu'à peine à m'acquitter.  
 Que vais-je devenir ? Il faudra tout quitter.

DORNANE.

Entendons nous un peu. Quelle est cette aventure,  
 Ou plutôt, cette énigme ?

M O N R O S E.

Elle n'est point obscure :

Tout est perdu.

DORNANE.

Quel conte !

M O N R O S E.

Oui ; c'est la vérité.

On vient de me tirer de ma sécurité.

DORNANE.

Comment ? La Cour auroit ! . . .

M O N R O S E.

Il lui plaît de répandre

Ses graces sur quelqu'un qui peut mieux y prétendre.  
Elle accorde au plus digne. . . .

D O R N A N E.

Eh! dis au plus heureux.

Le nomme-t-on ?

M O N R O S E.

Non : mais le fait n'est plus douteux.

C'est un autre que moi.

D O R N A N E.

N'es tu point trop crédule,

M O N R O S E.

Mon malheur est certain.

D O R N A N E.

Mais il est ridicule.

Ceux que je viens de voir ne m'ont que trop instruit,

Un autre est désigné. Ce n'est point un faux bruit.

Ma plus grande infortune en cette conjoncture

Vient d'avoir devancé ma fortune future.

Comprant sur l'avenir que j'ai trop espéré,

J'en avois pris l'état : je me suis obéré.

D O R N A N E.

Parbleu, qui ne l'est pas ! Sur tout parmi nous autres !

Messieurs tes créanciers feront comme les nôtres,

Ils prendront patience. Ils sont faits pour cela.

Ne va pas, en payant, nous gêner ces gens là.

A R A M O N T.

D'autant plus qu'ils ont fait avec vous leurs affaires.

D O R N A N E.

Ils t'auront rançonné : ce sont tous des corsaires.

M O N R O S E.

Quand tout cela seroit, j'en ai subi la Loi.

L'on ne me verra point réclamer contre moi.

D O R N A N E.

Ah! si tu veux payer, il faut te laisser faire.

Mais cela ne conduit à rien ; tout au-contre.   
 Ou tu veux t'acquiescer par un nouvel emprunt ,   
 Ou tu comptes beaucoup sur les biens du dé-   
 funt ?

MONROSE.

Point du tout , je vous jure : & j'ai tout lieu de   
 croire

Que mon oncle, après lui, ne laisse que sa gloire.   
 Il ne fut jamais riche : & tout ce que l'on dit   
 Ne sera qu'un faux bruit, qu'on répand à crédit.   
 Je crois que je pourrai conserver ce Domaine ,   
 Que vous me connoissiez au fond de la Touraine ;   
 C'est-là que pour jamais je m'enfouirai.

DORNANE.

J'empêcherai ta fuite.

ARAMONT.

Et moi, je vous suivrai.

MONROSE.

Le dessein en est pris, & j'y resterai ferme,   
 Il faut s'exécuter.

DORNANE.

Je n'entends point ce terme.

MONROSE,

Je veux me libérer.

DORNANE.

Te libérer, Comment ?

MONROSE.

Pour payer, je vendrai jusqu'à mon Régiment.

DORNANE.

C'est te couper la gorge.

MONROSE.

Il le faut bien. Que faire ?

DORNANE.

Que deviendras-tu ?



M O N R O S E.

Rien. Suis je si nécessaire ?  
 Faut il , pour soutenir toujours le même état ,  
 A mille malheureux emprunter mon éclat ?  
 A l'abri d'une fausse & coupable importance ,  
 Les forcer de m'aider de leur propre substance ,  
 Et braver à la fois mes remords & leurs cris ?  
 J'aime mieux n'être plus , que de vivre à ce prix.

D O R N A N E.

C'est une extrémité fâcheuse , abominable.  
 Que diable ! au bout du compte elle n'est pas tenable.  
 Je voudrois bien t'aider , mais je ne sçai par où.  
 Mon fripon d'Intendant dit qu'il n'a pas un sou.  
 Mais qu'il en ait , ou non , il faut bien qu'il m'en  
 donne.

J'ai promis une fête à certaine personne ,  
 Que j'avois ménagée expressement pour toi.  
 De plus , je te dirai... Tu le sçais comme moi ;  
 Il semble qu'on avoit un prélage infailible ,  
 Qu'aux besoins d'un ami je serois trop sensible.  
 On m'a lié les mains : sans quoi ... Mais après  
 tout ;

Ne précipitons rien. Il faut voir jusqu'au bout.  
 La révolution me paroît un peu prompte.  
 Je le sçaurois. Je vais m'en faire rendre compte.  
 C'est encore un faux bruit que l'on aura semé.  
 Ne conclus rien avant que j'en sois informé.

*(Il va pour sortir.)*

M O N R O S E à Aramont.

Tu paroïs pénétré de mon malheur extrême.

A R A M O N T.

Je ne le soutiens pas aussi-bien que vous-même.

M O N R O S E.

Il faut s'en consoler.



A R A M O N T.

Que nous veut le Marquis !

D O R N A N E *revenant mystérieusement.*  
Je reviens. Quand j'y pense.... Il faut tout met-  
tre au pis.

Nous vivons dans un siècle où rien n'est impossible ;  
Où, bien-loin de servir, le mérite est nuisible.  
Il pourroit arriver que, sans sçavoir pourquoi,  
La Fortune auroit pris un travers avec toi.  
Tu perdrois à beau jeu. Mais en cas de disgrâce,  
J'entre dans tes raisons ; je me mets à ta place.  
Je sens que le dépit justement irrité,  
Ton honneur en un mot, & la nécessité,  
Malgré tous tes amis, pourroient bien te réduire :  
A prendre le parti dont tu viens de m'instruire :  
En ce cas, je propose un accommodement,  
Qui nous arrangeroit tous deux également.

M O N R O S E.

Parle.

D O R N A N E.

Ton Régiment est à ma bienveillance,  
Pourrois-je de ta part avoir la préférence ?

M O N R O S E.

De tout mon cœur.

A R A M O N T.

Oui : mais vous n'avez point d'argent.

D O R N A N E.

Parbleu, j'en trouverai.

A R A M O N T.

Cet homme est obligeant.

D O R N A N E,

Pour un si bon usage, on n'est point sans ressource.  
ces.

Mes amis m'aideront.....

ARAMONT.

Oui dà.

DORNANE.

Si dans leurs bourses

Je ne trouve pas tout, je ferai mon billet  
Du surplus.

ARAMONT.

Un billet ! je suis votre valet.

MONROSE.

On peut s'ajuster.

ARAMONT.

Mal.

MONROSE.

Je t'en laisse l'arbitre.

DORNANE.

Je te suis obligé.

ARAMONT.

Ce seroit à bon titre.

DORNANE.

Puisque nous convenons, mon cher, en attendant,  
Garde-moi le secret, de crainte d'accident.

SCÈNE X.

ARAMONT, MONROSE.

ARAMONT.

**L**A proposition me paroît surprenante,  
Et pour trancher le mot elle est impertinente.  
Quoi ! de votre dépouille il veut s'accommoder ?  
Après vous avoir dit qu'il ne peut vous aider ?

MONROSE.

Je ne vois pas d'où vient cette surprise extrême,  
Dornane ne peut rien pour moi ni pour lui-même.

Mais quand il s'agira de faire son chemin ,  
Sa famille pour lors y donnera la main.

ARAMONT.

Ce marché ridicule aura donc lieu ?

MONROSE.

Sans doute.

Puis qu'il faut que je vende. Heureux dans ma dé-  
route

De pouvoir obliger quelqu'un de mes amis !

C'est le dernier plaisir qui me sera permis.

ARAMONT.

On pourroit s'en passer.

MONROSE.

Souffre que je te quitte.

Je voudrois voir Ariste, & j'y cours au plus vite.

## SCENE XI.

ARAMONT *seul.*

Nous n'avons plus qu'Hortence en cet extrê-  
mité.

Allons hâter le coup que j'ai prémédité ;  
Portons au cœur d'Hortence une atteinte fatale ;  
Faisons lui redouter une heureuse rivale ;  
Et puis qu'il faut contr'elle employer ce détour ,  
Armons la jalousie en faveur de l'amour.

*Fin du second Acte.*



## A C T E I I I.

## S C E N E P R E M I E R E.

A R I S T E, U N V A L E T.

A R I S T E *au Valet.*

J'Attendrai son retour. Sur tout, qu'on l'avertisse  
 Sitôt qu'il rentrera.

## S C E N E I I.

A R I S T E *seul.*

**F** Aut-il que je ne puisse  
 Lui dire mon secret ? Monrose est étonnant,  
 De ne pas voir quel est le péril éminent  
 Où son humeur facile expose sa fortune.  
 La remontrance ici deviendrait importune ;  
 Et loin de s'éclairer par mes avis secrets,  
 Il iroit les traduire à ces gens indiscrets,  
 A qui sa confiance est un peu trop livrée.  
 Oh ! jeunesse, toujours d'elle-même enivrée.  
 Monrose est dans ce tems difficile à passer,  
 Il faut y suppléer, & ne nous point laisser ;  
 Du moins j'ai réparé les fautes qu'ils ont faites.  
 Quoiqu'il puisse arriver, j'ai mis ordre à ses dettes ;  
 Il ne se perdra point.

## SCENE III.

ARISTE, MONROSE.

ARISTE.  
 Nous nous cherchons tous deux.  
 MONROSE.

Oui, je sors de chez vous.

ARISTE.

Quel est ce bruit fâcheux ?

Ce qu'on dit est-il vrai ? Vous quittez le service ?

MONROSE.

Je ferai malgré moi ce cruel sacrifice

ARISTE.

On vous prendroit au mot.

MONROSE.

Je vends mon Régiment

Afin de m'acquitter. Puis-je faire autrement ?

ARISTE.

Peut-être rien ne presse encore ; il faut attendre...

MONROSE.

Attendre !... Quoi, Monsieur ? Qu'ai-je encore à prétendre.

C'est d'un autre que moi dont la Cour a fait choix.

ARISTE.

Sçavez-vous si cet autre accepte ?

MONROSE.

Ah ! je le crois.

ARISTE.

Où vous le supposez. Est-ce une conséquence ?

On revient quelquefois de plus loin qu'on ne pense.

Empêchez cependant qu'on n'aille débiter

A la Cour, & par tout, que vous voulez quitter.

Un

Un bruit si ridicule a l'air d'une menace,  
Ou du moins d'un dépit qui n'est pas à la place.

M O N R O S E.

Ce sont mes ennemis....

A R I S T E.

Non ; ce ne sont point eux ;  
Il est bien d'autres gens qui sont plus dangereux.  
Ne croyez pas, Monsieur, que je taxe personne  
Dans ces reflexions que je vous abandonne.  
Quand j'y pense, entre nous, je vois présentement  
Que l'amitié se donne & se prend aisément ;  
Elle est, comme l'amour, hazardeuse & légère.  
Une conformité frivole & passagere  
D'âge, d'état, d'humeur, & sur tout de plaisir,  
Sans nul autre examen, suffit pour nous saisir.  
Nous nous associons, comme on fait en voyage,  
Sans sçavoir avec qui le hazard nous engage,  
Et l'on devient ami comme on devient amant :  
Pour faire une Maîtresse, il ne faut qu'un moment.  
Mais l'amitié, du moins comme je l'envisage,  
De part & d'autre exige un long apprentissage  
Et vous devez sçavoir à vos propres dépens,  
Qu'un ami veritable est l'ouvrage du tems.

M O N R O S E.

On peut me reprocher quelques momens d'ivresse,  
Trop de facilité, des erreurs de jeunesse ;  
Ma confiance a pû s'égarer quelquefois  
Dans la prospérité peut-on faire un bon choix ?  
Et comment démêler l'amitié veritable  
D'avec la flatterie alors inévitable ?  
La Fortune nous met un bandeau sur les yeux.  
Depuis qu'elle a changé la face de ces lieux,  
Pouvois-je mieux choisir dans cette circonstance ;  
Que ceux qui sont venus m'offrir leur assistance ?

E



Je n'ai retrouvé qu'eux dans mon adversité.  
 L'ascendant, l'habitude, & la nécessité,  
 M'ont forcé d'accepter leurs secours salutaires:  
 Ils se sont partagés le poids de mes affaires:  
 Ils s'en sont emparez. S'ils ne sont pas heureux,  
 Que voulez-vous ? du moins, je ne crains avec eux  
 Aucune ingratitude, aucune fourberie.

A R I S T E.

Mais ne craignez-vous rien de leur étourderie ?...  
 Pardonnez ; je m'échape ici mal à propos :  
 C'est, je crois, vous en dire assez en peu de mots ;  
 Du reste, est-il permis de vous parler d'Hortence ?

M O N R O S E.

Hélas !

A R I S T E.

Qu'est-ce ? on soupçonne un peu votre constance.  
 Vous ne la voyez plus. D'où vient ce changement ?  
 Parlez ; auriez-vous pris quelqu'autre engagement ?

M O N R O S E.

Quand la fortune change & devient si cruelle,  
 Le cœur d'un malheureux devrait changer comme  
 elle.

Ma constance est du moins un secret ignoré.  
 Je dévore mes feux & j'en suis dévoré.

A R I S T E.

Qui peut vous imposer ce pénible silence ?

M O N R O S E.

La probité l'exige, & l'intérêt d'Hortence ;  
 Tous deux font qu'à ses yeux j'ai cessé de m'offrir.  
 J'ai craint de l'offenser, j'ai craint de l'attendrir.  
 Son repos m'est trop cher, pour oser le détruire ;  
 Et je l'estime trop, pour vouloir la séduire.  
 La distance à présent est trop grande entre nous :  
 Il faut que son amant puisse être son époux.



Ainsi je dois cesser une vaine poursuite.  
Je n'ai plus que les pleurs, le silence, & la fuite.

A R I S T E.

C'est assez. On me mande; & je vais à la Cour.  
Peut-être vous verrai-je avant la fin du jour.

S C E N E I V.

*M O N R O S E* *seul.*  
I L n'est plus tems; les soins ne me serviront guères.

S C E N E V.

M O N R O S E, C L O R I N E.

C L O R I N E.

O N vous attend. Ce sont, je crois, des gens  
d'affaires:

Ils en ont bien la mine.

M O N R O S E.

Allons, je vais les voir.

C L O R I N E.

Le départ de Madame est fixé pour ce soir.

M O N R O S E.

Je sçais que je lui dois rendre un compte fidelle;  
Dis-lui que je m'occupe à travailler pour elle.

S C E N E V I.

C L O R I N E *seule.*

S'il vouloit la revoir, il feroit beaucoup mieux.  
Mais la voici qui vient d'achever les adieux.

## SCENE VII.

HORTENCE, CLORINE.

HORTENCE *avec un billet à la main.*JE suis au désespoir ; la méprise est cruelle :  
Comment la réparer ?

CLORINE.

Madame, quelle est-elle ?

HORTENCE.

Mes gens se sont trompez.

CLORINE.

Peut-on sçavoir en quoi ?

HORTENCE.

J'ai lû, sans y penser, ce qui n'est pas pour moi.

CLORINE.

Ah ! n'est-ce que cela ? Quitte à brûler la lettre ;  
Et ne s'en pas vanter !

HORTENCE.

Il faut la lui remettre ,

Absolument.

CLORINE.

Madame, à qui donc, s'il vous plait ?

HORTENCE.

A Monrose. Et peut-être ai-je lû mon Arrêt.  
On finit ses malheurs, s'il veut être sensible :  
Ce billet l'en assure.

CLORINE.

Ah ! seroit-il possible ?

HORTENCE.

Des offres qu'on lui fait il peut être charmé.  
S'il n'est pas inconstant, du moins il est aimé.

C L O R I N E.

Oui, c'est un grand attrait.

H O T E N C E.

Hélas! quelle est heureuse  
De pouvoir à son gré se montrer généreuse,  
Et d'employer ainsi!...

C L O R I N E.

Je ne sçai; mais enfin  
Cela sent sa beauté qui touche à son déclin.

H O R T E N C E

Va trouver Aramont... lui-même. Il faut lui dire  
Que je veux lui parler, avant qu'il se retire.

C L O R I N E.

Eh, qu'en voulez-vous faire? ah! si vous l'employez,  
Vous l'allez bien charmer. Mais si vous m'en  
croyez. ..

Vous le voulez charger de rendre cette lettre?

H O R T E N C E.

Sans doute.

C L O R I N E.

En quelles mains allez-vous la remettre?

H O R T E N C E.

La supprimerait-il?

C L O R I N E.

Ah! n'en ayez pas peur.

D'un bout du monde à l'autre il iroit de bon cœur.

Ils la liront ensemble; & puis gare la glose!

Il fera ses efforts pour pervertir Montole,

H O R T E N C E.

Il n'importe.

C L O R I N E.

Madame, il vous sacrifiera.

H O R T E N C E.

Plus il est son ami, mieux il me servira.

C L O R I N E.

Monrose est son idole ; il l'aime ; il l'a vû naître ,  
 Son zèle est sa folie : il n'en est pas le maître.

H O R T E N C E.

Sçais-tu bien que je suis lassé de t'écouter ?

## S C E N E VIII.

H O R T E N C E *seule.*

J'Ai donc une rivale ? Il n'en faut point douter.  
 La preuve que je tiens a de quoi me suffire.  
 Je ne suis pas la seule à qui l'amour inspire  
 En faveur de Monrose un projet généreux !  
 Une autre s'intéresse à son sort malheureux ! ...  
 Si nous nous rencontrons dans la même pensée ,  
 J'ai le secret plaisir de l'avoir devancée ,  
 Mais on ne revient point. ... Ah ! que les Valets  
 sont. .... *(Elle paroît inquiète.)*

## S C E N E IX.

H O R T E N C E , U N V A L E T.

L E V A L E T.

J'Ai laissé le paquet chez Monsieur Aramont.  
 H O R T E N C E *avec inquiétude.*

Avez-vous bien pris garde à ne vous pas méprendre !

L E V A L E T.

Oui. Son Valet de chambre aura soin de lui rendre.

## S C E N E X.

H O R T E N C E *seule.*

**Q**U'ai-je fait ! Quand je veux l'empêcher de périr,  
 N'est-ce point un ingrat que je vais secourir.  
 Eh ! dois-je me livrer à cette inquiétude,  
 Et le sacrifier à cette incertitude ?  
 N'est-ce que l'intérêt qui doit nous émouvoir ?  
 Pour être généreuse, a-t-on besoin d'espoir ?  
 Employons les moyens qui sont en ma puissance.  
 Et qu'il n'en ait jamais la moindre connoissance.  
 Il est perdu pour moi. Sauvons-le seulement ;  
 Que ce soit comme ami, si ce n'est comme amant.

## S C E N E X I.

H O R T E N C E, C L O R I N E.

**O** C L O R I N E *éplorée.*  
 N attend Aramont.

H O R T E N C E.

A-t-on quelques nouvelles ?

C L O R I N E.

Oui, Madame, beaucoup ; &amp; même assez cruelles,

H O R T E N C E.

Pourrois-je encore avoir de nouvelles douleurs ?

C L O R I N E.

Armez-vous de courage ; il est d'autres malheurs....

Ils vous sont personnels.

H O R T E N C E.

Serois je condamnée

A passer sous le joug d'un cruel hyménée ?

Ma fortune sans doute aura tenté quelqu'un,  
Et l'on m'accorde aux vœux d'un amant importun!

C L O R I N E.

Vous n'avez plus à craindre aucune violence.

H O R T E N C E.

S'il est vrai, tu peux rompre un si cruel silence.  
Tu pleures? Les détours deviennent superflus;  
Parle.

C L O R I N E.

Vous étiez riche, & vous ne l'êtes plus,  
Cet Oncle de Monrose, ..

H O R T E N C E.

Explique ce mystère.

C L O R I N E.

Cet homme qu'on croyoit un sur dépositaire,  
Que votre père avoit chargé de votre bien. ..

H O R T E N C E.

L'auroit-il dissipé?

C L O R I N E.

L'on ne retrouve rien;

Rien du tout, en un mot.

H O R T E N C E.

Mais en es tu bien sûre?

C L O R I N E.

Hélas! que trop, Madame; & je vous en assure,  
A l'instant même on vient de lever le scellé.

J'ai tout sçu d'un Témoin qui me l'a révélé;  
Et ce Témoin, Madame, est un des Commissaires.

H O R T E N C E.

Que dit Monrose?

C L O R I N E.

Il est avec ses gens d'affaires.  
D'un œil presque insensible il voyoit ses malheurs:  
Les vôtres l'ont atteint des plus vives douleurs.

On diroit que lui-même il s'en croit responsable;  
 Dans son accablement il est méconnoissable :  
 Toute sa fermeté se change en désespoir :  
 Sans détourner les yeux, il n'a pas pu me voir :  
 Il m'a caché des pleurs, que sans doute il dévore ;  
 J'en ai versé moi-même... Et j'en répands encore.

H O R T E N C E.

Ah ! c'est trop m'attendrir , & me désespérer.

C L O R I N E.

En l'apprenant, j'ai cru que j'allois expirer.

H O R T E N C E *à part.*

Quel bonheur ! j'ai sauvé ce qui m'est nécessaire.

C L O R I N E.

Qu'allez-vous devenir ?

H O R T E N C E.

Ce fera mon affaire.

C L O R I N E.

J'envisage pour vous quelques soulagemens

Qui pourroit....

H O R T E N C E.

Qui sont-ils ?

C L O R I N E.

Ce sont vos diamans :

Vous en avez ; ils sont d'un prix considérable.

Du moins, vous vous ferez un sort moins déplorable.

H O R T E N C E.

Le Baron par hazard sçauroit-il mon état ?

C L O R I N E.

La nouvelle n'a fait encore aucun éclat,

Il peut n'en rien sçavoir.

H O R T E N C E *à part.*

Si cela pouvoit être !

C L O R I N E.

Il n'étoit point ici quand.... je le vois paroître.



HORTENCE.

Songe un peu que je pars dans deux heures d'ici.

SCÈNE XII.

HORTENCE, ARAMONT.

ARAMONT, *à part.*

Voyons donc si ma lettre aura bien réussi.

HORTENCE *à part.*

Voici l'instant fatal ; tout mon cœur en frissonne.  
(*à Aramont.*)

Monsieur, en arrivant, n'avez-vous vu personne ?

ARAMONT.

En entrant, on m'a dit que je devois vous voir,  
Et je viens m'acquitter de ce premier devoir.

HORTENCE.

Puis-je compter sur vous ?

ARAMONT.

Tout me sera facile.

HORTENCE.

Je le souhaite.

ARAMONT.

En quoi puis-je vous être utile ?

HORTENCE.

Avant de m'exposer, il faudroit m'assurer. . .

ARAMONT.

Choisissez le serment ; je suis prêt à jurer.

HORTENCE.

Le service est unique, & je vais vous surprendre.

ARAMONT.

Voilà précisément comme j'aime à les rendre.

H O R T E N C E.

Peut-être pourrez-vous le trouver indiscret.  
Il faut bien du courage, & beaucoup de secret.

A R A M O N T.

Je ferai l'impossible. En serez-vous contente?

H O R T E N C E.

Vous vous engagez donc à remplir mon attente?

A R A M O N T.

Je m'en fais un plaisir, un devoir, une loi.

Je vous engage tout, mon honneur & ma foi.

Que je sois réputé le plus grand des parjures! ....

H O R T E N C E.

Je vais donc vous donner les preuves les plus sûres  
De l'état que je fais de votre probité.

Mon cœur va s'épancher avec sécurité.

Montrose vous est cher?

A R A M O N T.

Beaucoup plus que moi-même,

H O R T E N C E.

Je vous crois trop sensible à son malheur extrême,  
Pour craindre de vous mettre avec moi de moitié.

A R A M O N T.

Surement.

H O R T E N C E.

Unissons.... l'amour & l'amitié.

Cachez-moi la surprise où ce discours vous jette.

Votre ami va périr. Je sçais ce qu'il projette.

Puisque le sort s'obstine à le persécuter,

Vous ne l'ignorez pas, il va s'exécuter.

S'il vend son Régiment, sa perte est infaillible:

Il met à sa fortune un obstacle invincible

A R A M O N T.

Il est vrai; son dessein est de quitter la Cour:

Son malheur l'y contraint; ce sera sans retour.

Que ne puis-je empêcher ce cruel sacrifice !  
 Ma fortune, mes biens seroient à son service ;  
 Je sçaurois employer des moyens détournés :  
 Mais malheureusement mes pouvoirs sont bornés.

H O R T E N C E.

Oserois-je vous prendre à vos propres paroles ?

A R A M O N T.

Je ne fais point ici des avances frivoles ;  
 Et je voudrois pouvoir me vendre, ou m'engager.  
 Je n'ai qu'un revenu modique & viager ;  
 C'est à quoi me réduit la fortune cruelle.  
 Pour la première fois je murmure contr'elle.  
 Les malheurs d'un ami me font sentir les miens.

H O R T E N C E.

Si quelqu'un par hazard vous offroit des moyens !...

A R A M O N T.

Je les ferois tous ; mais, hélas ! qui sera-ce ?

H O R T E N C E.

Moi-même.

A R A M O N T.

Vous, Madame ?... Ah ! ah, ceci me passe.

H O R T E N C E.

Ne pourrois je être aussi généreuse que vous ?  
 Avez-vous des vertus qui ne soient pas pour nous ?

A R A M O N T.

Je sçais qu'il n'en est point qui ne vous soit commune :

Mais avec tout cela, Madame, il en est une  
 Que l'on n'a point laissée à votre liberté :  
 C'est malheureusement la générosité.

Quoique vous jouissiez d'un bien considérable,  
 Vous ne pouvez en rien nous être secourable.

H O R T E N C E.

Mais si par un hazard je le pouvois !... Hé bien ?

ARA-

ARAMONT.

Un si, rend tout possible, & ne conduit à rien.

HORTENCE.

Peut-être.

ARAMONT.

Eh non ; les Loix , votre sexe , votre âge ;  
Vous mettent hors d'état....

HORTENCE.

Je sçais notre esclavage,  
Si vous voulez pourtant ne vous pas opposer....  
J'ai quelque superflu dont je puis disposer.

ARAMONT.

Comment ?

HORTENCE.

C'est peu de chose : & toutefois j'espère  
Que ce secours pourroit , du moins....

ARAMONT.

Quelle chimère.

SCENE XIII.

HORTENCE, ARAMONT, CLORINE.

CLORINE *toute effrayée.*

AH ! Madame... Monsieur, excusez , s'il vous plaît.  
Je suis toute saisie....

HORTENCE.

Eh bien , qu'est-ce que c'est ?

CLORINE.

Tout est perdu.

HORTENCE.

Quoi donc ?

CLORINE.

Ce sont vos pierreries...

HORTENCE.

Clorine, parlez bas.

CLORINE *à voix entre-coupée.*

Qui sont évanouies :

Je viens de les chercher, mais inutilement ;

Et vous êtes volée... indubitablement.

HORTENCE *froidement.*

Que veux-tu que j'y fasse ?

CLORINE.

Eh, comment donc, Madame ?

Ne sçavez-vous pas bien que cela se réclame ?

HORTENCE.

Ce n'en est pas la peine.

CLORINE.

Ah! vous me confondez.

HORTENCE.

Taisez-vous.

CLORINE *examinant Hortence & Aramont.*

Je ne sçais comment vous l'entendez ; ...

Mais je ne comprends rien à cette politique.

J'entrevois du mystère ici.

HORTENCE.

Point de réplique.

Sortez ; retirez-vous.

*(Clorine sort en regardant Aramont.)*



## SCÈNE XIV.

HORTENCE, ARAMONT.

ARAMONT.

ME serois-je mépris ?  
Ce sont vos diamans qui vous ont été pris ?  
Permettez ; je m'en vais chez tous les Lapidaires ,  
Leur donner sur ce vol les avis nécessaires :  
Il faut entre leurs mains arrêter ces bijoux.

HORTENCE.

Epargnez-vous ce soin, Monsieur ; ils sont chez  
vous.

ARAMONT.

Chez moi ?

HORTENCE.

Je les ai fait porter, sans vous l'apprendre ;  
Je craignois vos refus ; & j'ai dû vous surprendre.

ARAMONT.

Vous me l'aviez bien dit.

HORTENCE.

Enfin j'ai vos sermens.

Songez à satisfaire à vos engagemens.

Le salut de Monrose est en votre puissance,

ARAMONT.

Ah ! c'est trop exiger de mon obéissance,

HORTENCE.

Son sort est dans vos mains, & vous en répondez :

Vous nous sauvez tous trois, si vous me secondez.

ARAMONT.

Oh ! parbleu, serviteur.

H O R T E N C E.

Quelle froideur funeste !

Cette foible ressource est tout ce qui nous reste.

A R A M O N T.

Cessez de me séduire.

H O R T E N C E.

Eh quoi ! vous hésitez ?

Puis-je mieux employer ces superfluités !

Qui ne seroient pour moi qu'une charge importune !

N'auroit-il pas joui de toute ma fortune ?

A R A M O N T.

Il l'auroit partagée.

H O R T E N C E.

Eh ! peut-on me blâmer ?

C'est un infortuné que l'on m'a fait aimer. . . .

C'est l'ami le plus cher que vous ayez au monde ;

C'est sur vous à présent que notre espoir se fonde ;

Par-là vous détournez son plus pressant malheur ;

Et bien-tôt il devra le reste à sa valeur.

A R A M O N T.

Ce seroit le moyen de lui sauver la vie.

H O R T E N C E.

Hé bien, sauvez-le donc.

A R A M O N T.

J'en aurois bien envie.

Mais si par un malheur que je ne puis prévoir,

Monrose, quelque jour, venoit à le sçavoir,

Comptez qu'il en auroit une douleur amère,

Et qu'il m'accableroit de toute sa colere.

Je le connois, Madame ; il seroit furieux.

H O R T E N C E.

Mais il seroit sauvé. Lequel aimez-vous mieux ?

Son courroux est-il plus à craindre que sa perte ?



Comment en feroit-il la moindre découverte ?  
 Il ne peut le sçavoir que de vous, ou de moi.  
 Ainsi bannissez donc un ridicule effroi.  
 Comptez sur mon secret ; je compte sur le vôtre.

A R A M O N T.

O sexe, toujours sur de triompher du nôtre !  
 L'action est si belle, ...

H O R T E N C E.

Ah ! j'éprouve en ce jour,  
 Que l'amitié n'est pas moins tendre que l'amour.  
 Allez ; que votre zèle ait un heureuse suite !  
 De tous ses créanciers empêchez la poursuite.  
 Ce n'est pas tout.

A R A M O N T.

Encore ?

H O R T E N C E.

Oui ; j'exige de vous  
 Un service moins grand, mais peut être plus doux.  
 Rendez-lui ce billet, qui s'adresse à lui-même :  
 Il peut être pour lui d'une importance extrême.

## S C E N E   X V.

M O N R O S E, H O R T E N C E,  
 A R A M O N T.

M O N R O S E à Aramont.

*Voyant Hortence.*

J'E te cherche... Que vois-je ? Hortence ? Ah ! si  
 je puis,  
 Cachons-lui sa ruine, & l'état où je suis.

H O R T E N C E à Monrose.

J'ai pris à vos malheurs la part qu'on y doit prendre.

MONROSE *embarrassé.*

Vous les adouciez, en daignant me l'apprendre.  
Continuez un soin qui m'est si précieux.  
Madame, je comptois ne m'offrir à vos yeux,  
Qu'après avoir donné quelqu'ordre à vos affaires.  
Je m'occupois des soins qui vous sont nécessaires.

HORTENCE.

Monfieur, occupez-vous d'un objet plus preffant.  
Ne nous direz-vous rien de plus intéreffant ?

MONROSE.

Je me trouve garant de votre destinée ;  
Et je compte qu'avant la fin de la journée. . . .

HORTENCE.

N'avez-vous plus d'efpoir du côté de la Cour ?  
La fortune cruelle est-elle fans retour ?

MONROSE.

Ce feroit me flatter contre toute apparence.  
J'ai reçu mon Arrêt avec indifférence.  
Le fort peut à préfent multiplier fes coups :  
Les maux dont on me plaint font les moindres  
de tous.

HORTENCE.

Mais d'un fi grand malheur quelle fera la fuite ?

MONROSE.

Si de mon avenir vous daignez être instruite ,  
J'irai trainer ailleurs le refte de mes jours :  
Du moins aucun remords n'en troublera le cours.  
Un tendre fouvernir me tiendra lieu du refte.

HORTENCE.

On voudroit détourner cet avenir funefte. . . .  
Monfieur, vous n'êtes pas fi fort abandonné. . . .  
A des vœux impuiffans l'on ne s'est pas borné. . . .

(à part.)

Si le fort vous pourfuit. . . O Ciel ! que vais-je faire ;

(à *Monrose.*)

Vous verrez que l'amour ne vous est pas contraire.

(lui *donnant la lettre.*) (à *part.*)

Tenez. . . . Ma fermeté commence à succomber.

(à *Monrose.*) (à *part.*)

Lisez. . . . A ses regards il faut me dérober.

## S C E N E X V I.

MONROSE, ARAMONT.

**H** MONROSE *le billet à la main.*  
Ortence se déclare.

ARAMONT.

On se lasse de feindre ;

On vous aime.

MONROSE.

Voilà ce que j'avois à craindre.

ARAMONT.

A craindre ? Votre cœur n'en est-il plus charmé ?

MONROSE *avec vivacité.*

Ne me parles jamais d'aimer, ni d'être aimé.

ARAMONT.

Bon !

MONROSE.

Il ne manquoit plus à cette infortunée.

Qu'un malheureux amour. Ah, quelle destinée !

(*Il lit bas.*)

ARAMONT *à part.*

Quel changement est-il arrivé dans son cœur ?

MONROSE.

Si je veux renoncer à tout autre vainqueur,

Elle offre.... Ah ! je succombe à son malheur extrême.

Vois comme elle m'écrit.

(Il donne le billet à Aramont.)

ARAMONT étonné reconnoissant la lettre qu'il  
a écrite.

Eh! morbleu, c'est le même!

MONROSE.

Ce billet-là t'étonne?

ARAMONT *confus.*

Il n'auroit jamais dû

Tomber entre vos mains; & j'en suis confondu.

MONROSE.

Eh, quand elle pourroit régler son hymenée,  
Que feroit-elle, hélas! puisqu'elle est ruinée?

ARAMONT.

Elle est ruinée?

MONROSE.

Oui.

ARAMONT.

Je suis désespéré

Tout de bon?

MONROSE.

C'est un fait.

ARAMONT.

J'ai fort bien opéré.

MONROSE.

Je vois que tu la plains!

ARAMONT.

Point du tout, je me louë!

(à part.)

Ah! s'il sçavoit le reste!

MONROSE.

Il faut que je l'avouë;

Je ne reconnois guère Hortence à cet éclat.

A R A M O N T.

Pourquoi ne m'avoir pas instruit de son état ?

M O N R O S E.

Cher ami, le sçavois-je ? on vient de me confondre.

A R A M O N T.

Et moi, de même.

M O N R O S E.

Il faut cependant lui répondre.

A R A M O N T *en déchirant le billet.*

En voici la réponse. Il n'y faut plus penser.

M O N R O S E.

Je n'imagine pas pouvoir m'en dispenser.

Faut-il que je l'abuse, ou que je la méprise ?

Je ne puis.

A R A M O N T *à part.*

Il faut donc avouer ma sottise.

*(à Monrose)*

Si ce billet vous cause un si grand embarras,

On peut vous en tirer.

M O N R O S E.

Que tu m'obligeras !

A R A M O N T *à part.*

Se déclarer un sot, est un grand sacrifice.

M O N R O S E.

Ne me refuse pas un aussi bon office.

A R A M O N T.

Vous vous tourmentez fort, vous vous creusez l'esprit

Pour faire une réponse à ce maudit écrit ;

Il n'en faut point.

M O N R O S E.

Pourquoi ?

A R A M O N T.

Non, vous dis-je ; & pour cause,

Il n'est point d'elle.

MONROSE.

Il n'est?...

ARAMONT.

Oui; j'en sçai quelque chose,

MONROSE.

Il n'est point d'elle?... Eh, mais elle me l'a donné.

N'en es-tu pas témoin?

ARAMONT.

J'en suis fort étonné.

Les femmes vont toujours plus loing que l'on ne  
pense,

Et que l'on ne voudroit. J'ai fait une imprudence.

MONROSE.

Est-il d'un autre?

ARAMONT.

Non,

MONROSE.

De grace, explique-toi.

ARAMONT.

Tempêtez, fulminez; que diable! il est de moi.

MONROSE.

De toi?

ARAMONT.

Vous l'avez dit.

MONROSE.

Quelle est ta frénésie?

ARAMONT.

Je voulois lui donner un peu de jalousie  
Pour tirer son secret. C'est un petit secours  
Que j'avois employé pour aider vos amours.

MONROSE.

Quelle fureur as-tu de signaler ton zèle?

Que sçais-tu si je veux qu'on me serve auprès d'elle?

T'ai-je employé pour être éclairci de mon sort ?

A R A M O N T.

Eh ! n'est-on pas assez puni quand on a tort ?

M O N R O S E.

Ce seroit à présent contre toute apparence  
Que je pourrois douter de son indifférence.  
Hortence vient de faire éclater son mépris.

A R A M O N T.

Oui.

M O N R O S E.

Si du moindre amour son cœur étoit épris,  
Elle'auroit supprimé cette lettre fatale,  
Que sans doute elle a dû croire d'une rivale.

A R A M O N T.

Une amante ordinaire eut commencé par-là.

M O N R O S E.

C'est un malheur de moins. Mais laissons tout cela,  
Et' songeons à l'état de cette infortunée,  
Que, je ne sçais comment, mon oncle a ruinée.  
Je tenois tous de lui ; je n'avois presque rien.

A R A M O N T.

Il est vrai.

M O N R O S E.

Jusqu'ici j'ai vécu sur son bien ;  
J'ai jusques à sa mort surchargé sa dépense :  
Ainsi j'ai partagé les dé pouilles d'Hortence.  
Il me seroit affreux de vivre à ses dépens.

Autant que je pourrai, je dois, & je prétends  
Réparer en secret des pertes aussi grandes.

Il me reste une Terre. Il faut que tu la vendes.

A R A M O N T.

Eh ! ne vous chargez point de semblables remords.  
S'il faloit réparer les sottises des morts,  
Ma foi, leurs héritiers n'y pourroient pas suffire.



Ce n'est pas votre faute, on n'a rien à vous dire.

MONROSE.

L'honnête homme ne doit s'en rapporter qu'à lui.  
Il se juge lui-même, & jamais par autrui,  
Si-tôt qu'il se condamne, on ne sçauroit l'absoudre.  
En un mot, je le veux.

ARAMONT.

Mais. . .

MONROSE.

Il faut t'y résoudre.

Tiens ; voila. . .

ARAMONT.

Qu'est ce ceci ?

MONROSE.

Ma procuration.

ARAMONT.

Doucement, s'il vous plaît.

MONROSE.

Point d'obstination.

L'affaire presse. Avant que la ruine éclate.

Va, cours, vends à tout prix,

ARAMONT.

Ma foi, non

MONROSE.

Je m'en flatte.

ARAMONT.

A tort.

MONROSE.

Epargne-toi d'inutiles refus.

ARAMONT.

Mais, vous dis-je. . .

MONROSE.

Je fuis ; je ne t'écoute plus.

SCENE

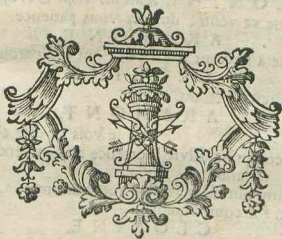
## SCENE XVII.

ARAMONT *seul.*

**M**Onrose, écoutez-donc. Il est bien loin. Que faire ?

C'est à vous, mon esprit, à me tirer d'affaire.  
Vous avez à combattre, en ce moment facheux.  
La probité, l'amour, & le diable avec eux.

*Fin du troisième Acte.*





## ACTE IV.



SCENE PREMIERE.

ARAMONT, CLORINE.

ARAMONT.

Puis-je obtenir d'Hortence un moment d'audience ?

CLORINE *d'un air triste & brusque.*  
Madame va venir ; donnez-vous patience.

ARAMONT.

Clorine a le cœur triste, à ce qui me paroît ?

CLORINE.

Vous êtes pénétrant.

ARAMONT.

Ah ! je vois ce que c'est.

Vous comptiez suivre Hortence au Couvent ; mais  
sa tante

Avec impolitesse a frustré votre attente  
Par un sot compliment.

CLORINE.

Pareil à vos discours.

ARAMONT.

Où diable vouliez-vous achever vos beaux jours ?  
Dans les ennuis forcez d'une triste clôture,  
Vous, dont l'esprit actif, toujours à la torture,  
Petille dans un corps de salpêtre & de feu ?

D'ailleurs, si vous voulez, vous m'en ferez l'aveu ;  
Mais, à proportion, vous êtes mieux qu'Hortence.

CLORINE *à part.*

Vous y mettez bon ordre.

A R A M O N T.

*Et dans sa décadence*

Elle ne peut vous faire aucun bien désormais.

CLORINE.

Il me reste à gagner les biens qu'elle m'a faits.

A R A M O N T.

Clorine est héroïque !

CLORINE.

*Et vous ne l'êtes guère.*

Je voudrois me charger de toute sa misère.

Que ne puis-je ? ... Du moins, je ne suis pas de ceux,

Qui savent abuser d'un cœur trop généreux.

A R A M O N T.

Ecoute, mon enfant. Je vois qu'auprès d'Hortence

Il faut que je te serve.

CLORINE.

*Ah ! je vous en dispense.*

A R A M O N T.

Tu n'a jamais voulu me croire propre à rien ;

Mais je veux t'en punir en te faisant du bien.

CLORINE.

Non, Monsieur, s'il vous plaît.

A R A M O N T.

*Parbleu, Mademoiselle,*

*(voyant Hortence.)*

Ce sera malgré vous... Mais je la vois ; c'est elle,

CLORINE *à part.*

Moi, je vais vous servir de la bonne façon.

A R A M O N T *à part.*

Cette fille paroît avoir quelque soupçon.

## SCENE II.

HORTENCE, ARAMONT.

HORTENCE *avec empressement.*VOUS m'apportiez , sans doute , un heureuse  
nouvelle ?

Mon cœur impatient voloit au devant d'elle.

ARAMONT.

Oui-da !

HORTENCE.

N'êtes-vous pas notre Libérateur ?

ARAMONT.

Vous me donnez , Madame , un titre trop flatteur.

HORTENCE.

Ne vous est-il pas dû ?

ARAMONT.

*Que le Ciel m'en préserve !*

HORTENCE.

D'où vient ces embarras ? Quelle est cette reserve ?  
Avez-vous fait usage ?...

ARAMONT.

*Ils sont toujours chez-moi :*

Et mon dessein n'est pas d'en faire aucun emploi.

HORTENCE.

Que dites-vous , Monsieur ? O Ciel ! est-il croyable ?

Est-ce donc-là cet homme utile &amp; serviable ?

Je le trouve en défaut quand j'ai besoin de lui !

Vous vous démentez ! donc pour moi seule aujourd'hui ?

ARAMONT.

Monrose m'est bien cher : mais je suis incapable

De le servir ainsi. Je serois trop coupable.

HORTENCE.

Eh ! le ferez-vous moins en le laissant périr.

A R A M O N T.

Je voudrois, autrement, le pouvoir secourir.

H O R T E N C E.

Vous prétendez l'aimer ?

A R A M O N T.

Autant qu'il est possible.

H O R T E N C E.

Ne vous en vantez plus...Serez-vous inflexible ?

A R A M O N T.

Ce n'est pas sans raison. Eh ! Madame, en effet,  
Pouviez-vous recueillir le fruit de ce bienfait ?

La gloire que mérite une action si belle,

Devoit s'ensevelir & se perdre avec elle.

Vous ne pouviez passer pour en être l'auteur.

H O R T E N C E.

Toute ma récompense est au fond de mon cœur.

La générosité n'en veut pas davantage.

A R A M O N T.

L'intention suffit.

A R A M O N T.

Eh ! quel est ce langage ?

En pétira-t-il moins ? Nous connoissons ses biens.

Que peut faire un Guerrier, borné dans ses  
moyens ?

Il languit, s'il ne tient un état honorable ;

Sa valeur n'est jamais dans un jour favorable.

La gloire coute cher à qui veut l'acquérir :

Il la faut acheter ; il la faut conquérir.

Et malheureusement (puisqu'il faut vous le dire)

Le courage tout seul n'a pas de quoi suffire.

Vous l'avez éprouvé.

A R A M O N T.

Pour le faire briller,

Du reste de vos biens faut-il vous dépouiller ?

(à part.)

Songez à vous, Madame. Il faut que je m'en tire.  
(à Hortence.)

Vous êtes ruinée. Il est bon de vous dire  
Que vous n'avez plus rien que ces foibles débris.

H O R T E N C E.

S'il est vrai, mon désastre y met un nouveau prix;  
L'usage que j'en fais me tient lieu de fortune.  
Mais quelle prévoyance un peu trop importune,  
En cette occasion vous révolte si fort ?

Un peu plus, un peu moins, ne fait rien à mon  
fort.

A R A M O N T.

Pour qui conservez-vous un intérêt si tendre ?  
Sçavez-vous seulement si ? . . . .

H O R T E N C E.

C'est me faire entendre

Que Monrose, peut-être, adresse ailleurs ses vœux.

A R A M O N T.

Jusqu'ici vous avez si peu flatté ses feux. . . .

H O R T E N C E *vivement.*

Eh ! ne vous chargez point d'excuser ce que j'aime :  
Je sçaurai mieux que vous m'en acquitter moi-  
même.

Je lui pardonne tout pourvu qu'il soit heureux :  
Son bonheur me suffit, c'est tout ce que je veux.  
Et j'y dois concourir autant qu'il m'est possible.  
Pour trancher en un mot, je demeure inflexible ;  
Vous ne me ferez point reprendre ce dépôt.  
Je désavouerais tout ; & je nierai plutôt. . . .  
Au surplus, vous avez le secret de ma vie :  
Disposez-en, Monsieur, au gré de votre envie ;  
Voyez, quand je descends jusqu'à vous implorer,  
Si vous voulez me perdre, & vous deshonor.



## SCÈNE III.

ARAMONT *seul.*

OH! parbleu, serviteur. Pour moi, je m'en déliste.

Je remettrai le tout entre les mains d'Ariste.

Allons....

## SCÈNE IV.

MONROSE, ARAMONT.

MONROSE *avec vivacité.*

ARRête. Un mot. Daigne un peu m'éclaircir.

Tu me vois furieux. On vient de te noircir

D'une accusation que je crois téméraire.

Il me seroit cruel de trouver le contraire;

Clorine.....

ARAMONT *à part.*

Ah! c'en est fait.

MONROSE.

Vient de me confier

Un mystère affreux. Songe à te justifier

ARAMONT.

Cette fille m'en veut.

MONROSE.

Ce n'est pas là répondre.

Ne récrimine point si tu veux la confondre.

Cette fille fait plus que de te soupçonner.

Que dis-je? Elle prétend que tu t'es fait donner

Pour moi les diamans d'Hortence. Est-ce une injure?

Les aurois tu reçus? Parle, je t'en conjure.

Tu conviens de ta faute, en n'osant la nier.

Il ne s'agit donc plus que d'y remédier.

## SCENE V.

MONROSE, ARAMONT, UN  
VALET.

LE VALET à *Monrose*.

**M**onsieur, un étranger m'a chargé de vous rendre  
Ce paquet-là. (*Le Valet s'en va.*)

MONROSE *en ouvrant le paquet y trouve  
plusieurs papiers.*

Sçachons ce que l'on veut m'apprendre.  
Que vois-je ! Mes billets qui me sont renvoyez.  
Oui, vraiment, ce sont eux ; ils se trouvent payez ?

ARAMONT.

Tant mieux.

MONROSE *transporté de colere.*

Ah ! malheureux, c'est donc là ton ouvrage ?  
Quelle indigne ressource as-tu mise en usage ?

ARAMONT.

Aucune.

MONROSE.

A quel complot as-tu prêté la main ?  
Il faut avoir un cœur bien dur, bien inhumain.  
J'aurois donné mon sang pour cette infortunée,  
Si j'avois pû lui faire une autre destinée.  
Tu connois sa ruine, & tu vas l'achever !  
Ah ! c'est m'assassiner, en voulant me sauver,  
Impitoyable ami, barbare que vous êtes !

ARAMONT.

Est-ce ma faute, à moi, si l'on paye vos dettes ?  
J'ignore à qui l'on doit imputer ce bienfait :  
Mais je n'ai point de part au tour que l'on vous fait.  
Il est bien vrai qu'Hortence a voulu me séduire.  
Puisqu'enfin l'on m'y force, il faut vous en instruire,

Elle avoit fait porter chez moi ses diamans :  
Ils y sont : venez-y ; vous verrez si je ments.

M O N R O S E.

Ils y sont ? Et pourquoi ? Ne pouviez-vous les rendre ?

A R A M O N T.

Eh que diable ! ai-je pû les lui faire reprendre ?

Ce que veut une femme est écrit dans le Ciel.

Enfin j'ai tenu bon : voilà l'essentiel.

J'ai fait ce que j'ai pû contre cette obstinée,

Jusqu'à lui découvrir qu'elle étoit ruinée.

M O N R O S E.

Nous étions convenus que tu n'en dirois rien,

Puisque j'ai résolu d'y suppléer du mien.

A R A M O N T.

Elle a, sans sourciller, appris cette nouvelle.

Alors, pour votre honneur, & par pitié pour elle,

J'ai crû que je devois lui dire franchement

Qu'elle n'est plus l'objet de votre attachement.

M O N R O S E.

Moi, je ne l'aime plus ! moi, je suis infidelle !

A R A M O N T.

N'avez-vous pas rompu cette chaîne cruelle ?

Je l'ai crû.

M O N R O S E.

Non : jamais je n'en eus le dessein.

Hélas ! c'est lui porter un poignard dans le sein.

A R A M O N T.

C'est pour son bien. Ma foi, j'ai cru faire merveilles.

M O N R O S E.

Ne me propose point des excuses pareilles. . .

Mais à qui dois-je donc imputer ce bienfait ?

## S C E N E VI.

MONROSE, ARAMONT, DORNANE,

DORNANE à *Monrose*.

TU grondes le Baron ! c'est toujours fort bien fait.  
(à *Aramont*.)

Pardonne, si je viens troubler la vesperie.

(à *Monrose*.)

Sçais tu ce qui m'arrive ? Ecoute, je te prie...

Je n'en puis revenir. C'est pour ton Régiment.

Je pouvois me flatter d'en avoir l'agrément.

Je vais chez qui tu sçais en faire la poursuite.

Je me nomme ; on m'anonce , & j'entre tout de suite ;

Il me voit , il se lève ; & d'un air prévenant ,

Il m'embrasse , & me fait un accueil surprenant.

Je le tire à quartier ; je lui fais ma semonce :

Mon homme alors se trouble ; & voici sa réponse.

“ Je suis au désespoir (je crois qu'il disoit vrai.)

“ Vous êtes malheureux pour votre coup d'essai.

Bref, avec des discours à peu près de la sorte ;

Il s'est acheminé du côté de la porte.

Nous nous sommes quittez. Ariste a manœuvré ;

Il venoit d'en sortir lorsque je suis entré.

Nous aurions fait ensemble une assez bonne affaire ;

Car j'aurois rassemblé tout l'argent nécessaire :

Mais enfin je te rends ta parole.

A R A M O N T.

Tant mieux.

Il s'agit d'un service un peu plus sérieux.

M O N R O S E.

Il est vrai ; l'aventure est presque inconcevable.

Dis-moi si c'est à toi que je suis redevable

D'un service récent....

D O R N A N E.

Ma foi, peut-être bien;

Car je sers tant de gens sans que j'en sçache rien...

M O N R O S E.

Je viens de recevoir sous une simple adresse

Tous mes billets.

D O R N A N E.

Que t'a renvoyez ta Maîtresse.

M O N R O S E.

Non: mes créanciers.

D O R N A N E.

Bon!

M O N R O S E.

Oui, te dis-je; à l'instant.

D O R N A N E.

Je voudrois que les miens en pussent faire autant.

M O N R O S E.

Tu n'en devrois pas moins. Tout ce qui m'em-  
barrasse,

C'est de sçavoir celui qui s'est mis à leur place.

Quelqu'un les a payez pour moi.

A R A M O N T.

Sans contredire.

M O N R O S E à Dornane.

Marquis, n'est ce pas toi?

D O R N A N E.

Moi! je te l'aurois dit.

M O N R O S E.

Quoi, véritablement?

D O R N A N E.

Non, parbleu, je te jure.

A R A M O N T.

Tu le prends pour un autre; & c'est lui faire injure.

MONROSE à Aramont.  
Seroit-ce le Baron ?

ARAMONT.

Si j'étois dans le cas,  
Ce seroit un secret que je n'avouerois pas.

MONROSE.

Seroit-ce Ariste ?

DORNANE *en ricanant.*

Ariste ? ... Il mérite à merveille  
Qu'on mette sur son compte une action pareille.

MONROSE.

Tu l'en crois incapable ? Il n'est pas de ton gout.

DORNANE *ironiquement.*

Ma foi, je crois qu'Ariste est capable de tout.  
Apprends où t'a conduit une erreur trop durable.  
Cet homme vertueux, ce sage inaltérable,  
Toujours pur au milieu d'un air empoisonné,  
Qui paroïssoit avoir acquis & moissonné,  
De nouvelles vertus où l'on n'a que des vices ;  
Ce rare Courtisan, fameux par ses services ;  
Dont tout autre que lui se seroit prévalu,  
Qui pouvant être tout ce qu'il auroit voulu,...

MONROSE.

Tu parois ironique !

DORNANE.

Il faut cesser de l'être.

Ce grave personnage, Ariste n'est qu'un traître ;  
C'est lui qui te dépouille ; il a tout envahi.

MONROSE.

Cela ne se peut pas.

ARAMONT.

Ariste l'a trahi ?

DORNANE.

Lui-même, il a commis une action si basse.



Va le féliciter, te dis-je il est en place.  
 Au moment que je parle, entouré de Flatteurs,  
 Le coupable & son crime ont des Adulateurs,  
 Eh bien! que penses-tu d'un tour de cette espèce?

M O N R O S E.

Ah! daignez-vous prêter à ma délicatesse.  
 Je l'ai trop estimé pour ne pas l'excuser.  
 Que sçavons-nous? Sans doute il n'a pû refuser.  
 D'ailleurs, j'étois exclus: je n'y pouvois prétendre.  
 C'étoit des biens vacans, des graces à répandre:  
 Ariste en étoit digne; il en est revêtu;  
 Et la Cour a du moins décoré la vertu.

D O R N A N E.

La vertu! c'est un fourbe, & je ne puis m'en taire.  
 Mais s'il t'avoit servi, comme il auroit du faire,  
 Et comme j'eusse fait, en parlerois-tu mieux?  
 Rends-lui justice: va, c'est un monstre odieux.  
 Voilà mon dernier mot. Je lui dirois en face,  
 Et je l'afficherois... Si j'étois à ta place,  
 Nous nous verrions de près.

A R A M O N T.

L'avis est assez doux.

D O R N A N E.

Je n'écouteroit plus qu'un trop juste courroux;  
 Du haut de sa grandeur je le ferois descendre;  
 Ou je le forcerois du moins à la défendre.

A R A M O N T.

Par ma foi, ce seroit des exploits mal placez.  
 Son deshonneur nous venge, & le punit, assez.

D O R N A N E.

Et sur ce foible espoir sa vengeance se fonde?  
 Se deshonnore-t-on maintenant dans le monde?  
 Voit-on que cette crainte allarme bien des gens?  
 N'en soyons point surpris. Nous sommes indulgens.

H



Grace à cette ressource un peu trop éprouvée,  
 Le plus vil des Mortels va la tête levée.  
 Nous laissons, parmi nous, habiter des proscrits;  
 Bien-tôt leur impudence épuise nos mépris;  
 Et nous avons enfin la basse politesse  
 De jouir avec eux de leur scélératesse.  
 Aristote y peut compter: & peut-être, à mon tour,  
 Serai-je un jour forcé de lui faire ma cour.

ARAMONT.

Non pas moi, sûrement.

MONROSE.

Ce dénouement m'étonne!  
 Aristote... Ah! c'en est fait... Puisque tout m'abandonne,  
 Va, j'ai pris mon parti.

DORNANE.

C'est assez... Je t'entends:  
 Et j'ose me flatter que nous serons contents.  
 Je m'en vais à la Cour sçavoir ce qui s'y passe;  
 Et je te l'écrirai. Serviteur; je t'embrasse.

## SCÈNE VII.

MONROSE, ARAMONT.

MONROSE.

Voilà donc mon Arrêt! Espoir, Fortune, Amour;  
 Vous ne m'êtes plus rien: je perds tout en un jour.

ARAMONT.

Le coup dont tu gemis est celui qui m'accable,  
 Viens, cher ami; fuyons un siècle trop coupable.  
 Sous un Ciel étranger allons vivre pour nous;  
 Pourvu que je te suive, il me sera trop doux.  
 De ma foible fortune accepte le partage.  
 Que ne m'est-il permis de t'offrir d'avantage!

MONROSE.

Hélas ! je puis devoir beaucoup plus à tes soins.  
 Ecoute ; je suis quitte ; & je n'en dois pas moins  
 A l'auteur inconnu d'un aussi grand service.  
 Cherche à le découvrir ; rends-moi ce bon office.  
 Le soin de m'acquitter est mon premier devoir.  
 Mais au destin d'Hortence il faut aussi pourvoir.  
 A ce nom , cher ami , tu vois couler mes larmes.  
 Ah ! quand mon cœur seroit insensible à ses charmes ,  
 Pourroit-il n'être pas sensible à la pitié !  
 Par tout ce que t'inspire une vive amitié ,  
 Oste-moi de l'horreur où son état me plonge.  
 C'est-là mon plus grand mal. Le reste n'est qu'un  
 songe.

Je mourrois mille fois : & je n'ai plus que toi  
 Qui puisse dissiper un aussi juste effroi.  
 Cher ami , sauve-moi dans un autre moi-même :  
 D'une indigne détresse affranchis ce que j'aime ;  
 Répare sa ruine autant qu'il m'est permis ,  
 Employe en sa faveur ce que je t'ai remis ;  
 Et sur tout si tu crains , comme je dois le croire ,  
 Si tu crains de souiller ton honneur & ma gloire ,  
 A tel prix que ce soit , remets-lui ses bienfaits :  
 Alors j'accepterai l'offre que tu me fais.

SCENE VIII.

MONROSE, ARAMONT, CLORINE.

CLORINE à *Monrose*.  
 Si vous avez un mot à dire à ma Maîtresse ,  
 Je viens vous avertir , Monsieur , que le tems presse ,  
 Elle part à l'instant.

MONROSE.

O Ciel ! Il faut . . . j'y cours.

## SCENE IX.

A R A M O N T, C L O R I N E.

**E**N vous remerciant de tous vos beaux discours.

C L O R I N E.

En êtes-vous content ? Pour moi, j'en suis ravie,  
Je vous devois cela, pour m'avoir bien servi.  
Vous êtes bon ami.

A R A M O N T.

Vous vouliez me brouiller  
Avec Monrose ; mais. . .

C L O R I N E.

Vous vouliez dépouiller  
Ma Maîtresse ; mais. . .

A R A M O N T.

Moi !

C L O R I N E.

La ressource est commode.  
Ruiner une femme, est si fort à la mode,  
Que ce n'est presque plus la peine d'en parler ;  
On ne voit autre chose ; & c'est un pis-aller  
Permis, & toujours sur. On ne s'en fait pas faute.

A R A M O N T.

Vous vous formez de nous une idée assez haute.

C L O R I N E.

Vous n'aviez pas dessein de m'en faire changer,  
Notre sexe, vous dis-je, est un Peuple étranger,  
Un ennemi, sur qui tout est de bonne prise :  
Ce sont-là des exploits que l'amour autorise.

A R A M O N T.

Mais sçachez donc. . .

CLORINE.

Je sçais que pour notre malheur  
 Vous ne traitez pas mieux nos biens que notre  
 honneur.

ARAMONT.

Quand vous aurez lassé votre langue maudite,  
 J'espère.....

CLORINE.

On vient. J'ai fait, j'ai dit, & je vous quitte.

## SCENE X.

ARAMONT, MONROSE, HORTENCE.

HORTENCE *en voyant Aramont.*

H! ne m'exposez point devant un indiscret,  
 A Qui ne devoit jamais avouer mon secret.

MONROSE *à Aramont.*

Laisse-nous, cher ami; ta présence la blesse.

## SCENE XI.

MONROSE, HORTENCE.

HORTENCE.

Ainsi, grace à leurs soins, vous sçavez ma foi-  
 blesse!

N'êtes-vous pas cruel de paroître à mes yeux?

A quoi nous serviront les plus tendres adieux?

Je partoisi sans vous voir, j'aurois fait l'impossible.

Le sort qui me poursuit est toujours invincible.

MONROSE.

En suis-je mieux traité? Pour comble de ma heurs,

Je dois le détester jusques dans ses faveurs.

Il n'en est point pour moi qu'il n'ait empoisonnées.  
L'amertume & le fiel les ont assaisonnées.

Tout, jusqu'à votre amour... Quand m'est-il annoncé?  
Ah, que pour mon malheur tout est bien compensé!

H O R T E N C E.

Eh! n'examinons point quel est le plus à plaindre.

M O N R O S E.

Il n'importe; achevez. Je ne sçaurois plus craindre  
Tout ce qui peut servir à me désespérer.

Hortence, il est donc vrai, j'ai pu vous inspirer?...

Est-ce pour insulter davantage à vos larmes,  
Que j'ose demander un aveu plein de charmes,  
A qui doit me haïr autant que je me haïs?

H O R T E N C E.

Pourquoi se reprocher des maux qu'on n'a point  
faits?

Voulez-vous que je sois injuste & malheureuse?

Ah! c'est trop exiger....

M O N R O S E.

Quoi, toujours généreuse?

Hortence, hélas! pourquoi nous avez-vous connus?

Un bonheur assuré, des plaisirs continus,  
La plus haute fortune, un brillant hymenée,  
Auroient rempli le cours de votre destinée.

Quel contraste inoui! funestes liaisons,  
Que le Ciel en courroux mit entre nos maisons!

Vous partez; vous allez ensevelir vos charmes.

L'exil, l'abaissement, l'infortune, les larmes.

Voilà ce qui vous reste; & je dois m'imputer

D'avoir aidé le sort à vous persécuter.

J'ai le remord affreux d'en être le complice,

D'être un de vos Bourreaux; jugez de mon supplice.

H O R T E N C E.

Me consolerez-vous en vous désespérant?

Des coups de la fortune êtes-vous le garant ?  
Vous me plaiguez ! Eh quoi ! ne peut on vivre  
heureuse ,

Si ce n'est au milieu d'une Cour orageuse ?

A l'égard de ce bien qui s'est évanoui ,

Ne pouvant être à vous , en aurois-je joui ?

En effet , à quoi sert une opulence extrême ,

Si l'on ne la partage avec ce que l'on aime ?

Je ne sens pas qu'on puisse en jouir autrement.

MONROSE.

Vous l'avez bien fait voir.

HORTENCE.

Et veritablement

Ma ruine fera le repos de ma vie.

Ma liberté me reste ; on l'auroit poursuivie.

L'autorité , contraire à nos vœux les plus doux ,

M'auroit voulu forcer à prendre un autre époux.

MONROSE.

Peut-être auriez-vous fait son bonheur & le vôtre.

HORTENCE.

Il dépendoit de vous ; je n'en connois point d'autre.

J'ignore si l'on peut aimer plus d'une fois ;

Mais quand on s'est livré sans reserve à son choix ,

Il est bien dangereux de prendre d'autres chaînes.

Que l'on s'apprête un jour de tourmens & de peines !

Sçait-on ce que l'on donne ? Est-on bien sur d'un

cœur ,

Qu'on arrache de force à son premier Vainqueur ?

Eh ! puisque mon amour s'irritoit à mesure

Que je pouvois vous croire infidèle , ou parjure....

MONROSE.

Non , vous n'avez jamais cessé de m'enflammer.

Hélas ! vous ignorez comme on peut vous aimer.

Dépuis que ma fortune incertaine & flottante



Me tient dans une triste & douloureuse attente,  
 Il est vrai, mon amour craignoit de se montrer.  
 J'ai prévu le néant où je viens de rentrer:  
 Et je ne suis pas fait pour être téméraire.  
 Pouvois-je imaginer que j'avois pû vous plaire?  
 Et quand je l'aurois sçu, qu'avois-je à vous offrir?  
 Je devois vous tromper afin de vous guérir.  
 Mais vous l'avez dû voir, même avant mon nau-  
 frage,

Je n'osois qu'en tremblant vous offrir mon hom-  
 mage;

Je ne l'ai jamais cru digne de vos appas.  
 Si vous n'y suppléiez, si vous n'en jugez pas  
 Par ma discrétion & par ma retenue,  
 La moitié de mes feux ne vous est pas connue.

H O R T E N C E.

Hélas! que dites-vous? Croyez que mon devoir  
 M'empêchoit d'y répondre, & non pas de les voir.

M O N R O S E *en se jettant à ses genoux.*  
 Quel aveu! Permettez à mon ame ravie

Un transport qui sera le dernier de ma vie.

Je puis donc une fois tomber à vos genoux!

Ah! devroit-on survivre à des momens si doux.

H O R T E N C E *en le relevant.*

Il le faut cependant. Si je vous interesse,

Vivez, pour illustrer l'objet de ma tendresse;

Remplissez mon idée: elle est digne de vous;

Soyez tel qu'il falloit pour être mon époux;

Devenez l'artisan de votre destinée.

Il est beau de domter la fortune obstinée,

D'arracher ses bienfaits, au lieu d'en hériter,

Et de n'avoir que ceux qu'on a sçu mériter.

Ce sont là mes adieux, mes vœux, & mon présage...

Va, l'on ne peut manquer quand on a du courage.



Imitez mon exemple, & sçachez. . .

MONROSE.

Vous pleurez!

HORTENCE.

Séparons-nous ; adieu.

MONROSE.

Pour jamais! . . .

HORTENCE.

Demeurez.

MONROSE.

Je ne puis.

HORTENCE.

Je le veux.

(Elle fuit.)

MONROSE en la suivant.

L'instance est superflüe.

Non ; dussai-je expirer , en vous perdant de vue..

*Fin du quatrième Acte.*





## A C T E V.



S C E N E P R E M I E R E.

M O N R O S E , A R A M O N T.

M O N R O S E.

**Q**UEL état est le mien ! Fortune en est-ce assez ?  
A peine suis-je né , mes beaux jours sont  
passés.

Ai-je pû mériter un sort si déplorable ?  
Le seul bien qui me reste est un nom qui m'accable.  
Je ne sçais où tourner mes pas ni mes regards.  
Ah ! je sens que mon cœur s'ouvre de toutes parts.  
Allons traîner ailleurs mon infortune extrême.  
Je ne puis plus ici me supporter moi-même.

A R A M O N T.

Quel est votre dessein ? Où voulez-vous aller ?

M O N R O S E.

Par tout où je pourrai vivre & me signaler.  
Dans l'état où je suis, on n'a plus de Patrie !  
J'abandonne la mienne, où, malgré mon envie,  
Je ne puis plus m'ouvrir un illustre tombeau :  
Un sujet inutile est pour elle un fardeau.  
Je vais mourir ailleurs, où mériter de vivre.

A R A M O N T.

Je frémis du projet ; gardez-vous de le suivre.

MONROSE.

Je crois que tu voudrois m'obliger à rester.

ARAMONT.

Vous êtes enchaîné.

MONROSE.

Qui pourroit m'arrêter ?

Quelles raisons ? En quoi suis-je ici nécessaire ?

Au reste ; on n'a point de reproche à me faire.

ARAMONT.

On en feroit d'affreux, si vous vous écarterez.

MONROSE.

Comment ?

ARAMONT.

Vous me perdez d'honneur, si vous partez.

MONROSE.

Quel rapport mon départ a-t-il avec ta gloire ?

ARAMONT.

Le rapport est plus grand que vous ne pouvez croire.

MONROSE.

Je ne le comprends pas.

ARAMONT.

On m'accuse....

MONROSE.

Eh de quoi ?

ARAMONT.

D'être votre complice.

MONROSE.

Ah ! tout autre que toi....

ARAMONT.

Le Destin a comblé toutes ses injustices.

MONROSE.

Depuis quand l'innocence a-t-elle des complices ?

Ce nom convient au crime. Eh, quel est donc le mien ?

A R A M O N T.

Il est imaginaire.

M O N R O S E.

Ah! ne me cache rien.

Quelque soit mon destin, je sçaurai m'y soumettre:  
Dis. . . . A R A M O N T.

Dornane m'écrit : jugez en par sa lettre.

*(Il lit.)*

- « Je t'écris à la hâte. Ariste, non content  
 « Des biens de notre ami, lui ravit sa Maîtresse;  
 « Il l'a fait demander : le fait est très-constant.  
 « Tu lui diras, en cas que cela l'intéresse.  
 « A propos ; on le croit riche ; & je te l'apprends.  
 « Entre nous, tu lui vaux cette galanterie.  
 « On l'accuse d'avoir détourné... tu m'entends ?  
 « Fais finir au plutôt cette plaisanterie.

M O N R O S E.

Je suis riche!

A R A M O N T.

On le dit.

M O N R O S E.

Comment ? Explique-moi. . .

Et je suis accusé d'avoir détourné ? . . . Quoi ?

A R A M O N T.

Les effets du défunt, & tous les biens d'Hortence.  
 L'on croit que je vous ai prêté mon assistance.

M O N R O S E.

Ah! Ciel! quelle noirceur! Je deviens furieux,  
 D'où peuvent provenir ces bruits injurieux?  
 L'horreur qu'on m'attribuë est-elle imaginable?  
 Ah! si j'en connoissois l'auteur abominable. . . .  
 Jusques à mon honneur, quoi, l'on ose attenter!

A R A M O N T.

Il n'est point de malheur qui ne puisse augmenter.  
 MON-

M O N R O S E.

Qui peut avoir fondé cette imposture affreuse ?

A R A M O N T.

Mon amitié constante, & toujours malheureuse.  
Sans elle, notre honneur seroit encor entier.  
Je vous ai fait passer pour un riche héritier.  
Ces bruits avantageux m'ont paru nécessaires.  
Pour vous donner le tems d'arranger vos affaires.  
Je les ai répandus ; c'étoit pour votre bien.  
On m'a cru. Cependant il ne s'est trouvé rien.  
Et je suis soupçonné. Vous devinez le reste.

M O N R O S E.

Quoi ? l'amitié m'aura toujours été funeste !  
De mes jours malheureux elle est donc le fléau ?  
Le sort me reservoit ce supplice nouveau.

A R A M O N T.

Soyez sur que ces bruits ne seront pas durables.  
Vous n'êtes accusé que par des misérables :  
C'est par des gens comm'eux que leurs discours  
sont crus.

M O N R O S E.

Dans la rage où je suis, je ne me connois plus.

A R A M O N T.

Opposez le courage à cette calomnie.

M O N R O S E.

Du courage ? en est-il contre l'ignominie ?

On la mérite alors qu'on peut la supporter.

A R A M O N T.

Demeurez ; c'est à quoi j'ose vous exhorter.

M O N R O S E.

Non, tu n'entendras plus parler d'un misérable.

Je comptois que mon nom me seroit favorable :

Il faut l'abandonner. Je ne dois plus songer

Qu'à me cacher. Je vais me perdre, & me plonger

Dans une obscurité la plus impénétrable.  
 Perissent ma mémoire, & le sang déplorable  
 Qui m'a fait naître!

ARAMONT.

O Ciel!

MONROSE.

Et toi, laisse-moi fuir.  
 Pour la dernière fois, ne te fais point haïr.  
 Adieu.

SCENE II.

MONROSE, ARAMONT, UN GARDE.

MONROSE.

Mais que nous veut cet homme? O Ciel! se-  
 roit-ce...

LE GARDE.

Je suis chargé d'un ordre. ....

MONROSE.

Est-ce à moi qu'il s'adresse?

LE GARDE.

Oui, Monsieur. A regret je remplis un devoir. . .

MONROSE.

On m'arrête! Eh pourquoi?

LE GARDE.

Vous devez le sçavoir.

Souffrez que je m'acquitte. . .

MONROSE.

Allons. Que faut il faire?

Faut-il que je vous suive?

LE GARDE.

Il n'est pas nécessaire.

Et vous m'avez été consigné seulement.



A R A M O N T *au Garde.*

Voulez-vous bien passer dans cet appartement?

## S C E N E III.

M O N R O S E, A R A M O N T.

M O N R O S E.

O N m'arrête! & déjà l'on me traite en coupable!  
On m'enchaîne au forfait dont on me croit ca-  
pable!

Mes fers me font horreur.

A R A M O N T.

D'où vient cet accident?

Dornane aura parlé. C'est un homme imprudent.  
Vous aurez devant lui projeté votre fuite.  
Ce bruit vous aura nui. La Cour en est instruite;  
Et voila ce qui fait qu'on s'assure de vous.

M O N R O S E.

Comme d'un Criminel.

A R A M O N T.

Vous les confondrez tous

M O N R O S E.

Eh! comment les confondre? est-il en ma puissance?

Le crime se défend bien mieux que l'innocence.

Quelle preuve opposer? Où pourrai-je en trouver?

A R A M O N T.

Votre ruine même.

M O N R O S E.

Eh, comment la prouver?

Par quels moyens veux-tu que je les désabuse?

En croit-on les sermens de ceux que l'on accuse?

Ah! tout concourt encore à ma conviction.

Ces bruits avantageux à la succession,



Mes Créanciers payez , & le bruit de ma fuite ,  
 La fortune d'Hortence , entierement détruite ;  
 Le reste de ses biens , dont malheureusement  
 Tu te trouves chargé pour moi secrettement ;  
 Clorine , qui le sçait , pourra-t-elle se taire ?  
 Moi même puis-je & dois-je éclaircir ce mystere ?  
 Non : il faut que ce soit un secret éternel.  
 Je serai convaincu , sans être criminel.

## S C E N E IV.

MONROSE, ARAMONT,  
 HORTENCE, *entre sans être vue.*

MONROSE *accablé dans un fauteuil.*

JE me perds dans l'horreur de chaque circonstance.  
 Lorsque pour réparer la ruine d'Hortence  
 Je détourne sur moi les indignes besoins  
 Qu'elle auroit par la suite éprouvé par mes soins ;  
 Lorsque pour la sauver de cet état funeste  
 Je me prive en secret de tout ce qui me reste ,  
 On croit que dans ses biens j'ai pu souiller mes mains ;  
 Et je suis réputé le dernier des humains !  
 O Destin ! est-ce assez maltraiter ta victime ?  
 On m'arrête , on me force à me purger d'un crime ;  
 Qu'est ce qu'un Scelerat a de plus à souffrir ?

HORTENCE.

Les remords.

MONROSE *en se levant*

Quelle voix , quel objet vient s'offrir !

HORTENCE.

C'est une amante en pleurs. On empêche ma fuite ;  
 J'ignore à quel dessein , je n'en suis pas instruite.  
 On m'a fait revenir.

MONROSE *en voulant s'en aller.*  
Laissez-moi me cacher.

## S C E N E V.

MONROSE, HORTENCE.

HORTENCE *le retenant.*

Quoi! vous voulez me fuir?

MONROSE.

Laissez-moi m'arracher...

HORTENCE.

Eh! ne nous quittons point dans l'état où nous sommes.

MONROSE *pénètre.*

Ces regards sont-ils faits pour le dernier des hommes?

Je ne puis soutenir vos yeux, ni mes revers.

HORTENCE.

Je ne suis donc plus rien pour vous dans l'Univers!

Je ne croyois pas être un objet si funeste.

Je ne puis que pleurer. Le tems fera le reste.

MONROSE.

Dites, mon désespoir.

HORTENCE.

Ah! cruel, arrêtez.

MONROSE.

Il finira bien-tôt des jours trop détestez.

HORTENCE.

Mon état, mon amour, ma présence, & mes larmes

N'auront donc point assez de puissance & de charmes

Pour vous rendre un peu moins sensible à vos malheurs?

Qu'on ne nous vante plus le pouvoir de nos pleurs!

Vous ne songez qu'à vous.

MONROSE.

Quel reproche !

HORTENCE.

Il ne tombe

Que sur ce désespoir où votre cœur succombe.

Je sçais de quels bienfaits vous vouliez me combler.

Du reste de vos biens vous vouliez m'accabler.

MONROSE.

Qui m'a trahi ?

HORTENCE.

C'est toi. Va, tu n'as qu'à poursuivre.

Laisse-moi donc mourir, si tu ne veux plus vivre.

MONROSE.

Ah ! Madame, vivez... répondez-moi de vous,

Et toute ma fureur expire à vos genoux.

HORTENCE.

Que je vive ! Est-ce à moi d'avoir plus de courage ?

Je conviens qu'on vous fait le plus sanglant outrage ?

Mais enfin ce n'est pas un opprobre éternel.

Tombe-t-il sur vous seul ? M'est-il moins personnel ?

L'amour qui nous unit n'admet point de partage.

Je souffre autant que vous, si ce n'est davantage ;

Et cependant mon cœur n'en est point abbatu.

La vérité fera triompher la vertu.

Jusqu'à ce que le tems la mette en évidence,

Ayons la fermeté qui sied à l'innocence :

Elle en est la ressource, & le plus sur garant.

Rétablit-on sa gloire en se désespérant ?

Le découragement autorise une injure ;

Il faut vivre pour vaincre, & la victoire est sûre ;

Et qui perd tout espoir mérite son malheur.

Je vous parle sans doute avec trop de chaleur ;

Excuse une amante, ou plutôt une amie.

## M O N R O S E.

Qui me condamne à vivre, accablé d'infamie !  
Le sort qui me poursuit peut-il aller plus loin ?  
Il ne me manque plus que d'être le témoin  
Du bonheur d'un Rival... Il en est un, Madame.  
Ariste jusqu'ici vous a caché sa flamme ;  
Jusques dans votre cœur il veut m'assassiner :  
Pour être votre Epoux il s'est fait destiner.

## H O R T E N C E.

Ariste, dites-vous ? L'entreprise est hardie.  
Il m'aime ! Il payera bien cher sa perfidie.

## S C E N E VI.

MONROSE, ARAMONT, HOR-  
TENCE, CLORINE.

## A R A M O N T.

JE viens d'être éclairci. Vous n'êtes arrêté  
Qu'en vertu d'un propos que l'on vous a prêté.  
Dornane. . . .

## M O N R O S E.

Eh bien ?

## A R A M O N T.

Son zèle & sa prudence éclatent.  
C'est un homme qui veut que les autres se battent.  
Il dit que votre idée est de tirer raison  
Du procédé d'Ariste, & de sa trahison :  
Et voila ce qui fait que l'on vous garde à vue ;  
Mais vous allez avoir une étrange entrevue.

## M O N R O S E.

Comment ?

## A R A M O N T.

Ariste. . . Il ose-ici ? . . . .

MONROSE.

Quel embarras ?

CLORINE.

Vous l'allez voir paroître ; il marche sur mes pas.

HORTENCE.

Ah Ciel ! que n'ai-je autant de charmes que de haine :  
Je le veux accabler sous le poids de sa chaîne.

ARAMONT.

Mais le voici qui vient ; contenons-nous un peu.

SCÈNE VII.

ARISTE, MONROSE, ARAMONT,  
HORTENCE, CLORINE, LE GARDE.

ARISTE *au Garde dans l'enfoncement du  
Théâtre.*

VOUS pouvez nous laisser, votre ordre n'a plus  
lieu :

Je me charge de tout ; la Cour en est instruite.

SCÈNE DERNIÈRE.

ARISTE, MONROSE, ARAMONT,  
HORTENCE, CLORINE.

ARISTE *à Monrose.*

JE viens rendre raison de toute ma conduite.

MONROSE *sans se détourner.*

On n'en demande point à ceux qui sont heureux.

ARISTE.

Il est vrai, je le suis ; tout succède à mes vœux.

ARAMONT *ironiquement.*

Monfieur, vous voulez bien que je vous félicite !

Vous voyez quels transports votre bonheur excite.

A R I S T E.

Je n'en suis point surpris

A R A M O N T.

Ma foi, je le crois bien.

A R I S T E.

On m'a tout accordé.

A R A M O N T *en lui remettant l'Ecrain,*

*& la Procuration de Monrose,*

Pour qu'il n'y manque rien,

Tenez; voila leur reste: ils n'en sçavoient que faire,

Ni moi non plus. Prenez toujours; c'est votre affaire.

A R I S T E.

Madame. . . .

H O R T E N C E *avec dédain.*

Laissez-moi.

A R A M O N T.

Je suis hors d'embarras.

H O R T E N C E.

Je ne sçai ce que c'est; mais je n'ignore pas

Qu'il vous a plu, Monsieur, d'empêcher ma retraite.

A R I S T E *rendant à Clorine l'Ecrain & la*

*Procuration.*

Je crois que vous pourrez en être satisfaite.

H O R T E N C E.

Quelle audace! est-ce à vous que je dois mon retour?

A R I S T E.

Oui? j'ai sollicité cet ordre de la Cour.

On ne vous perdra point. L'Amour & l'hyménée

Y vont fixer vos jours & votre destinée.

On m'a favorisé. . . .

H O R T E N C E *avec indignation.*

Qui? vous, perfide ami?

C'est dans la trahison être bien affermi!

Vous voulez que ma main couronne votre ouvrage ;  
 Mais il faut repousser l'injure par l'outrage.  
 Notre état différent vous rend audacieux.  
 Vous croyez m'éblouir, & je lis dans vos yeux  
 Un espoir insultant fondé sur mes disgraces ;  
 Mais je ne connois point de ressources si basses. . .

A R I S T E.

Non, Madame, l'himen vous garde un sort plus doux  
 D'ailleurs, vous êtes riche.

A R A M O N T.

En quoi ?

M O N R O S E.

Que dites-vous ?

A R I S T E.

Qu'il est faux que Madame ait été ruinée.

A R A M O N T,

Quel conte !

A R I S T E.

Cette histoire est mal imaginée.

Ce bruit injurieux s'est détruit aussi-tôt.

Chez un homme public ses biens sont en dépôt.

H O R T E N C E.

Qu'entends-je ?

C L O R I N E.

Est-il possible ?

M O N R O S E.

O Ciel ! quelle surprise !

A R I S T E à *Monrose*.

C'est la précaution que votre oncle avait prise.

Oui, Monsieur, ce n'est plus un secret aujourd'hui.

Il est justifié ; vous l'êtes comme lui.

M O N R O S E transporté.

Je suis justifié !



A R I S T E.

C'est moi qui vous l'atteste.

M O N R O S E *transporté de joye.*

Fortune, c'est assez ; je te quitte du reste :

Mes vœux sont épuisez. Mon honneur m'est  
rendu. . . .*(à Hortence.)*

Madame, pardonnez à mon cœur éperdu

Ce transport excessif. . . .

A R I S T E.

Permettez, je vous prie ;

Il est bien juste aussi que je me justifie.

J'ai dû jusqu'à la fin vous cacher des secrets,

Ou vous auriez pû faire entrer des indiscrets.

Vos amis vous flattoient contre toute apparence.

Lorsque je vous ai vû sans aucune espérance,

J'ai brigué pour moi-même ; &amp; j'ai tout obtenu :

C'est depuis quelques jours que j'y suis parvenu.

Mais j'avois mes raisons pour en faire un mystère,

Je voulois obtenir une grace plus chère.

L'essentiel manquoit à ma félicité.

Après avoir long temps pressé, sollicité,

Ce n'est que d'aujourd'hui qu'à force de prière,

Enfin la Cour m'a fait la faveur toute entière.

Jouissez en, Monsieur : ses bienfaits sont à vous.

Le Prince m'a permis de vous les céder tous :

Et je vous les remets avec toute la joye. . . .

Souffrez qu'en m'acquittant tout mon cœur se dé-  
ploye. *(Il embrasse Monrose.)*

M O N R O S E.

Monsieur, ce n'est pas-là tout ce que je vous dois :

Mes créanciers. . . .

A R I S T E.

Laissons cet incident.

MONROSE.

Je vois  
Que c'est à vous, Monsieur, que je suis redevable,  
ARAMONT.

J'ai pensé m'en douter.

HORTENCE.

Que je me sens coupable!

ARISTE à Hortence.

Madame, c'est pour lui que je viens obtenir  
Le don de votre main: vous pourrez vous unir.

HORTENCE.

J'ai des torts avec vous.

ARAMONT.

Bon, bon; point de rancune:  
Pour moi, je vous réponds que je n'en garde aucune.

ARISTE.

Notre premier devoir nous appelle à la Cour.  
Venez; partons; l'hymen vous attend au retour.

MONROSE.

Ah! permettez du moins que ma reconnaissance  
Se manifeste autant qu'il est en ma puissance.

ARISTE.

En vous faisant jouir du destin le plus doux,  
Croyez-vous que je sois moins fortuné que vous?

MONROSE.

(à Hortence.)

Ah! Madame, souffrez que mon cœur se partage.

(à Ariste.)

Monsieur, je ne puis rien vous offrir davantage.  
O Fortune! je sens, & j'éprouve à présent  
Qu'un Ami véritable est ton plus grand présent.

*Fin du cinquième & dernier Acte.*

LE  
PROCUREUR  
ARBITRE,  
COMEDIE.

EN VERS, ET EN UN ACTE,  
*Par Mr. POISSON.*

---

Le Prix est 24. sols.

---



A PARIS  
Chez F. G. Merigot, Quai des Augustins.

---

M D C C X L V I I.

LE  
PROCUREUR  
ARBITRE  
COMÉDIE  
EN VERS, ET EN UN ACTE

Par M. POISSON

Le Tit. et le Jol.



A PARIS  
Chez T. G. Mouton, Quai des Augustins  
MDCCLVII

---

---

# ACTEURS

LA VEUVE.

LISETTE, Servante de la Veuve.

ARISTE, Procureur amoureux de  
la Veuve.

PIRANTE, Vieillard.

DESQUIVAS, } Gascons.  
DE VERDAC, }

LISIDOR, Vieillard, Père d'Agenor.

GERONTE, autre Vieillard, Père  
d'Isabelle.

LA BARONNE.

AGENOR, Jeune homme amou-  
reux d'Isabelle.

ISABELLE, Jeune fille Maitresse  
d'Agenor.

*La Scene est chez Ariste.*

ACTEURS

LA VEUVE  
LISSETTE, Servante de la Veuve.  
ARISTE, Procureur amoureux de  
la Veuve.  
PIRANTE, Valet.  
DESQUIVAS, } Galcon.  
DE VERDAC, }  
LISIDOR, Valet, Père d'Agenor.  
GERONTE, autre Valet, Père  
d'Isabelle.  
LA BARONNE  
AGENOR, jeune homme amoureux  
d'Isabelle.  
ISABELLE, fille de la Marquise  
d'Agenor.  
Le Scène est chez Arist.





LE  
PROCUREUR  
ARBITRE.

---

SCENE PREMIERE.

LA VEUVE, LISETTE.

LISETTE.

PERSONNE en ce Logis ne fait vo-  
tre retour,  
**P** Madame, & chez Ariste, il n'est  
pas encore jour:  
Je ne vois dans ce lieu pas une  
ame paroître.

De grace, expliquez-vous, si je m'y fais connoître.  
Vous avez dans le cœur quelque trouble secret,



## 6 LE PROCUREUR ARBITRE.

Et je soupçonnerois qu'Ariste en est l'objet.  
Me tromperois-je ? Hé quoi ! vous soupirez je  
pense ?

Bon ; je suis à présent ferme dans ma croyance ;  
Votre retour hâté ne m'instruisoit qu'un peu ,  
Mais le soupir achève , & vaut un plein aveu.  
Je vous l'ai toujours dit, Madame, le Veuvage  
Ne convient nullement aux femmes de votre âge ;  
Ariste est jeune , aimable ; il vous plait ; vous  
devez,

Partager avec lui le bien que vous avez.

L A V E U V E.

J'aime Ariste, il est vrai ; mais ma chère Lisette,  
Du parti qu'il a pris, puis-je être satisfaite ?  
Il s'est fait Procureur, & c'est t'en dire assez.

L I S E T T E.

Il a de votre Epoux la charge, je le fais ;  
Mais c'est avec honneur , dit-on, qu'il s'en ac-  
quite ,

Et par tout on entend élever son mérite :  
Entre nous, du défunt il ne suit point les pas ,  
Et c'est le bruit commun. . . .

L A V E U V E.

Cela ne se peut pas ;

Mon incrédulité là-dessus est extrême.

L I S E T T E.

Eh bien ! Madame , il faut en juger par vous  
même ;

Il faut voir s'il est vrai, tout ce qu'on dit de lui,  
Et l'éprouver enfin , même dès aujourd'hui,

L A V E U V E.

Et de qu'elle façon ?

L I S E T T E.

C'est ici d'ordinaire ;

Qu'il étoute tous ceux qui lui parlent d'affaire,  
 Tout ce rès-de-chaussée est votre appartement,  
 Je puis vous mettre en lieu, d'où l'on peut aise-

sement

Oùir sans être vû, toutes ses audiences,  
 Même sans perdre rien des moindres circonstances.  
 Qu'en dites-vous ? He quoi ! Vous ne répondez

rien ?

Vous m'avez dit cent fois , & je m'en souviens

bien,

Que si de votre Epoux vous aviez connu l'ame,  
 Vous n'en auriez voulu jamais être la femme.

L A V E U V E.

D'accord.

L I S E T T E.

Hé bien ! avant de livrer votre cœur,  
 Voyons si celui-ci peut être homme d'honneur ;  
 C'est puisque vous l'aimez, le parti qu'il faut pren-

dre ;

Par-là vous connoîtrez. . . .

L A V E U V E.

Je viens, je crois, d'entendre

La voix d'Ariste.

L I S E T T E.

Il va sans doute ici venir.

Rentrez, Madame, & moi je vais l'entretenir ;  
 Tandis qu'il sera seul, je veux un peu d'avance  
 Sonder ses sentimens, & savoir ce qu'il pense,

(à part.)

La robe lui sied bien ?



3 LE PROCUREUR ARBITRE.

S C E N E II.

A R I S T E , L I S E T T E .

A R I S T E .

AH! Lisette, bon jour ;  
Notre charmante Veuve est, dit-on, de retour ?

L I S E T T E .

Quoi! Monsieur, vous savez déjà cette nouvelle ?

A R I S T E .

Oui, depuis un moment ; comment se porte-t-elle ?

L I S E T T E .

C'est toujours même éclat, toujours même embonpoint,

Avec un enjouement qui ne la quitte point:

Aujourd'hui nous allons à ce deuil incommode

Faire enfin succéder les habits à la mode:

C'est, je crois, pour cela qu'elle est venue ici.

A R I S T E .

Ah! que l'on est heureux quand on vit sans souci!

L I S E T T E .

Cette reflexion qu'en ce moment vous faites,

Montre que vous avez quelques peines secretes.

*Ah! que l'on est heureux, quand on vit sans souci!*

On en a sûrement, lorsque l'on parle ainsi.

A R I S T E .

Oui, Lisette, j'en ai, je ne puis te le taire;

Et la charmante Veuve. . . .

L I S E T T E .

Ah! j'entens votre affaire:

L'amour vous a gagné, sur vos sens il agit,  
Et la Veuve à présent occupe votre esprit;

A R I S T E.

Oui, Lisette, je sens pour ta belle maîtresse  
Tout ce que l'amour peut inspirer de tendresse;  
Je te dirai bien plus, quand de feu son Epoux  
J'eus acheté l'étude, Ah! Lisette, entre nous,  
Mon cœur de ses attraits faisoit déjà l'épreuve,  
Et je souhaitois moins la charge que la Veuve.

L I S E T T E.

Si vous aviez dessein de posséder son cœur  
Il ne falloit donc pas vous faire Procureur;  
Elle a pris pour ce titre une haine implacable,  
Tout homme de pratique est pour elle effroyable.

A R I S T E.

Mais son mari l'étoit; & la haine qu'elle a. . .

L I S E T T E.

C'est justement, Monsieur, par cette raison-là.  
L'Epoux avec lequel on l'avoit assortie,  
Jusqu'au jour qu'il mourut, fut son antipathie;  
Et cette aversion regne encore aujourd'hui,  
Pour tout ce qui peut même avoir rapport à lui.  
Le mot de Procureur la fait sauter aux nuës.  
Nous nous sommes de vous vingt fois entrete-  
nuës.

*Lisette, disoit-elle, en dévoilant son cœur,  
Ah! ne me parle point d'un mari Procureur;  
Quand il seroit doué d'un mérite suprême;  
Je m'imaginerois avoir encore le même.*  
Du tems que vous étiez maître Clerc en ces  
lieux,

Avant que le défunt nous eut fait ses adieux,  
De tout les Procureurs vous ne faisiez que rire;  
Et tous les jous enfin quelque trait de Satire

Sortoit de votre bouche à leur intention :  
 Pourquoi donc avoir pris cette profession ;  
 Vous qui pouviez fort bien être toute autre  
 chose.

A R I S T E.

Helas ! & c'est l'amour qui lui même en est cause.  
 Quand je pris ce parti, Lisette, ce croyois  
 Que c'étoit m'approcher de tout ce que j'aimois,  
 Qu'il n'étoit point pour moi d'occasion plus belle  
 Pour lui marquer mes soins, mes respects & mon  
 zèle ;

D'ailleurs, j'ai voulu voir si sous ce vêtement  
 Un homme ne pouvoit aller droit un moment,  
 Si cette robe étoit d'essence incorruptible.  
 Si l'honneur avec elle étoit incompatible.

L I S E T T E.

Elle vient de l'Ayeul du père du défunt,  
 Insigne grapignan, ou fripon, c'est tout un :  
 Ensuite elle passa, la chose est bien sincère,  
 A son fils qui devint plus fripon que son Père ;  
 Et le dernier enfin qui s'en vit possesseur,  
 Fut encore plus fripon que son prédécesseur.  
 Que vous allez par elle acquérir de science !  
 Depuis que vous l'avez, dites en conscience,  
 Ne vous a-t-elle pas déjà bien inspiré ?

A R I S T E.

D'abord, elle a voulu me tourner à son gré,  
 Et dans mes bras, Lisette, à peine je l'eus mise,  
 Que de l'ardeur du gain mon ame fut éprise ;  
 La chicane m'offrit tous ses détours affreux ;  
 Je me sentis atteint de desirs ruineux ;  
 Mais ma vertu pour lors en moi fit un prodige :  
 Vous en aurez menti, maudite robe, me dis-je,  
 Vous ne pourrez jamais me porter dans le cœur

Rien de votre poison ni de votre noirceur,  
 Pour soleil d'équité je veux qu'on me renomme,  
 Et qu'on voie une fois sous vous un honnête  
 homme.

L I S E T T E.

Avec ces sentimens , comment va le profit ?

A R I S T E.

Je vis avec aïssance , & cela me suffit ;  
 Je me fais une loi de ne taxer personne ,  
 De prendre aveuglément tout ce que l'on m'en  
 donne :

J'ai sù jusques-ici par un jugement sain,  
 Accorder comme il faut l'honneur avec le gain.  
 Il est vrai quelque fois que le Diable me tente ,  
 Que l'ardeur de piller , m'agite , me tourmente.  
 L'occasion vingt fois a sù se présenter ,  
 Mais je tiens toujours ferme , & fais la rébuter.  
 Pour ne pas succomber ; ah ! qu'il faut être ha-  
 bile !

Voilà tout ce qui rend ce metier difficile.

L I S E T T E.

Vous ne traînez donc pas de procès en longueur ?

A R I S T E.

Moi , traîner des procès ? Ils me sont en horreur.  
 Pour avoir du renom , n'est-il que ce remède ?  
 Tout au contraire , moi , j'empêche que l'on plaide.  
 La chicane en ce lieu ne trouve nul crédit ,  
 Je n'ai de Procureur , en un mot , que l'habit ,  
 J'exerce mes talens sous un plus noble titre.  
 De tous les differends je suis ici l'Arbitre :  
 Et sans Huissier , ni Clerc , Avocat , ni Greffier ,  
 Je dispense les loix en mon particulier.

L I S E T T E.

La juridiction me paroît fort nouvelle ;

## 12 LE PROCUREUR ARBITRE.

Mais au Public , enfin quel bien r'apporte-t-elle ?

A R I S T E.

Quoi, tu ne le vois pas ?

L I S E T T E.

Moi ? non.

A R I S T E.

Lorsqu'un plaideur  
Me vient contre quelqu'un demander ma faveur  
Et qu'il veut procéder , soit pour un héritage ,  
Ou pout quelqu'autre bien dont il fait le partage ,  
Je fais venir , avant que de rien décider ,  
Celui contre lequel il est prêt de plaider ;  
Et d'Arbitre équitable alors faisant l'office ,  
J'oppose à leurs desseins les fraix de la justice :  
Si vous plaidez , leur dis-je , il en coutera tant :  
En vantant tout le prix d'un accommodement ,  
Je leur prouve bien loin de les faire combattre ,  
Qu'un procès qu'on évite , en sauve souvent  
quatre.

Ils goutent mes raisons , voient ma bonne foi ,  
Et de tous leurs débats se rapportent à moi.  
Par-là , j'arrête ainsi leur chicane en sa source ,  
Et leur épargne enfin & la peine & la bourse.

L I S E T T E.

C'est pousser la justice à la perfection.

A R I S T E.

Mais apprens jusqu'où va ma réputation ;  
Et comme en peu de tems elle s'est établie.  
De monde tous les jours ma maison est remplie ,  
Gens de toute façon , & nobles , & bourgeois  
Viennent me consulter , & passent par mes loix :  
Car ce n'est pas toujours sur de graves matières ,  
Que l'on me vient ici demander mes lumières.  
A travers les détails de cent discussions ,

Les



Lesquelles on remet à mes décisions ,  
Je suis souvent instruit de faits des plus bizarres.

L I S E T T E.

Et témoin, que je crois, de scènes assez rares?

A R I S T E.

Ah ! je t'en citerois pendant un jour entier,  
Des plus folles. Tantôt, c'est un cohéritier,  
Qui demande pour être unique Légataire,  
Quelle fausse manœuvre alors il pourroit faire.  
L'un vient secrettement implorer mon avis  
Sur les fonds d'une caisse un peu trop divertis.  
Un autre me demande, attendu qu'on le blâme  
Des conseils sur les faits & gestes de sa femme.  
D'un brevet de Calotte un autre s'offensant,  
Veut intenter procès à tout le regiment.  
Bon ! j'aurois de quoi faire une belle légende  
De ce qu'il faut ici tous les jours, que j'entende.  
Je rends, quoiqu'il en soit, justice à tous venans.  
Sourd à la brigue, enfin comme aveugle aux présens,

Avec de justes poids je pèse toutes choses.  
Point de grosses, d'exploits, d'appointemens de causes ;

Je ne suis, en un mot, que la seule équité ;  
Et l'on me nomme ici, grace à ma probité,  
De Thémis le soutien, des malheureux le Frère,  
Des veuves le mari, des Orphelins le Père.

L I S E T T E.

Et vous pourrez toujours conserver constamment

Cette même droiture ?

A R I S T E.

Oui très-certainement,

B

L I S E T T E.

Vous vous relâcherez , quoique vous puissiez dire.

Au son de l'or , souvent on se laisse séduire.

A R I S T E.

Non , non.

L I S E T T E.

Quelqu'un viendra vous dire avec ardeur ,  
Voilà trois cens louis , jugez en ma faveur.

A R I S T E.

Non , je suis là-dessus un homme impitoyable.

L I S E T T E.

L'on vous fera parler par quelque objet aimable ,  
Dont les charmes naissans , les graces , les appas...

A R I S T E.

Dont les charmes naissans ? . . . je ne me rendrai pas.

Je veux être audeffus de l'humaine foiblesse.

L I S E T T E.

Vous serez donc , Monsieur , unique en votre espèce.

Mais quelqu'un peut venir ici vous consulter ,  
Vos momens vous sont chers , & je vais vous quitter.

A R I S T E.

Il est ici des jours , où tout Paris abonde :

Mais je crois qu'aujourd'hui je n'aurai pas grand monde ,

Et que mes plus grands soins seront d'accommoder

Deux Gascons sur un fait dont je dois décider ;  
Je compte qu'ils viendront , & je vais les attendre.

L I S E T T E.

Près de la Veuve, moi, Monsieur, je me vais rendre.

A R I S T È.

Ah! Lisette, peins lui l'excès de mon ardeur,  
Dis lui que tous mes vœux. . . .

L I S E T T E.

Je doute que son cœur,  
A parler franchement, réponde à votre flamme:  
Mais j'agirai pour vous du meilleur de mon ame;  
Et je viendrai vous dire avant la fin du jour,  
L'effet qu'aura produit l'aveu de votre amour.

S C E N E III.

A R I S T E, P Y R A N T E.

P Y R A N T E.

Votre esprit, dont par tout on vante l'excellence,  
Me fait de vos conseils implorer l'assistance,  
Monsieur.

A R I S T E.

Epargnez moi dans vos civilités,  
Et me dites, Monsieur, ce que vous souhaitez.

P Y R A N T E.

D'un fils qui m'est fort cher, la mauvaise conduite

Depuis assés long-tems me chagrine & m'irrite:

Je ne l'ai point contraint tant que j'ai remarqué

Qu'à vivre sagement il étoit appliqué:

Il voit certaine fille en notre voisinage,

Dont la vertu n'est pas une vertu sauvage ;  
 Elle est jeune, bienfaite & pleine d'agrémens :  
 Et je crains pour mon fils les sots engagemens.  
 Chez cette belle enfin il fait de la dépense :  
 Le bien qu'il peut attendre , est dissipé d'avance.  
 Daignez me secourir en cette occasion ,  
 Et m'aidez à détruire un telle union.

A R I S T E.

Ne peut-on dites moi, faire enfermer la belle ?

P Y R A N T E.

Oh ! non , Monsieur , elle a tant de monde pour  
 elle ,  
 Que ce seroit tenter ce secours vainement.

A R I S T E.

Ne pouvez - vous parler à ce fils vivement ,  
 Et faire un peu valoir l'autorité de Père ?

P Y R A N T E.

Non , je craindrois pour lui l'effet de ma colere ;  
 Je suis prompt, violent, & s'il me répondoit ,  
 Je ne fais pas, Monsieur , ce qu'il arriveroit.  
 Je le connois ce fils , & j'avoue à ma honte ,  
 Que de tous mes conseils , il ne fait aucun compte.  
 Mais si vous lui parliez ?

A R I S T E.

D'accord : mais entre nous ,  
 Croyez-vous qu'il fera pour moi plus que pour  
 vous ?

Et pensez - vous qu'il veuille ouïr mes remon-  
 trances ,

Lorsqu'il ne peut avoir pour vous de déférences ?  
 Tous mes discours sur lui n'auront aucun pou-  
 voir.

P Y R A N T E.

Comme c'est en vous seul, que je mets mon  
espoir,

En vous, Monsieur, en qui toute l'équité brille,  
Faites moi le plaisir de parler à la fille.

A R I S T E.

Monsieur, je le voudrois; mais c'est en vérité,

Un pas qui ne va point avec ma gravité.

Mais vous même allez-y plein d'un air de fran-  
chise

Vous le pouvez sans crainte, & tout vous auto-  
rise.

Remontrez lui vous même avec un cœur ouvert,  
Que pour elle ce fils se dérange & se perd.

Tentez-là du côté de la reconnoissance,

Ces filles prisent mieux l'argent, que la con-  
stance.

Chez un objet qui met ses graces à profit,

L'or bien mieux que l'amour établit son crédit,

Allez-y croyez-moi.

P Y R A N T E.

Non, je vous le confesse,

Monsieur, je n'irai point, je connois ma foiblesse;

Je connois ses appas, ils savent tout charmer;

Et je ne pourrois, moi, m'empêcher de l'aimer.

A R I S T E.

Ah! Monsieur, à cela je n'ai point de réplique.

Et je mettrois en vain mes conseils en pratique.

Ne condamnez donc plus votre fils aujourd'hui;

Puisqu'en semblable cas vous feriez comme lui;

C'est pour dernier avis, ce que je puis vous dire.

P Y R A N T E.

Je vais y réfléchir, Monsieur, & me retire.

## SCENE IV.

ARISTE *seul.*

DES hommes la plupart, voila le foible affreux :  
 Ils blâment dans chacun ce qui domine en eux.  
 Ma foi tel qui s'érige en correcteur du vice,  
 S'y livre bien souvent au gré de son caprice.  
 Et dans l'occasion, s'il le faut parier,  
 Le maître fera pis cent fois que l'écolier.

## SCENE V.

ARISTE, DESQUIVAS *Gascon.*ARISTE *à part.*

C'EST un de nos Gascons, selon toute appa-  
 rence ;

L'autre à se rendre ici tardera peu, je pense.

DESQUIVAS.

Certain billet, Monsieur, écrit de votre main,  
 Pour me rendre chez vous m'a fait mettre en che-  
 min.

Quel seroit le sujet qui près de vous m'appelle ?  
 Quelque belle se plaint que je suis infidelle,  
 Sans doute, & vous a fait sa déposition ?

ARISTE.

Non ce n'est point cela dont il est question,  
 Monsieur, & sur le fait dont je vais vous in-  
 struire,

Vous n'aurez pas, je crois, si grand sujet de rire.

A Monsieur de Verdac, que vous connoissés bien,  
Devez vous mille Francs, ou ne devez vous rien?

DESQUIVAS.

A Monsieur de Verdac? moi?

ARISTE.

Vous?

DESQUIVAS.

Qui me souvienné...

A rappeler cela, ma foi, j'ai de la peine.

Ma mémoire souvent est pleine d'embarras.

Je ne fais si je dois, ou si je ne dois pas.

ARISTE.

D'un ami qui vous sût obliger avec zèle,

Vous auriez dû garder un souvenir fidèle.

DESQUIVAS.

Qu'on m'ait fait du chagrin, ou qu'on m'ait obligé,

Je ne m'en souviens plus, c'est un défaut que j'ai,

De naissance je tiens ce manque de mémoire.

ARISTE.

La mémoire vous manque?

DESQUIVAS.

Oui.

ARISTE.

J'ai peine à le croire.

DESQUIVAS.

Je pourrois vous conter, sans tant de questions,

Comme elle m'a manqué dans cent occasions.

Et pour vous le prouver, écoutez je vous prie,

Un trait bien singulier. Un jour je me marie,

C'étoit dans mon pays, je m'en souviens fort bien:

Après tout le détail du conjugal lien.

Ayant eu bonne dote je devois de Toulouse

Emmener à Paris sur le champ mon Epouse,

Apparemment troublé dans la possession



D'un objet, qui faisoit toute ma passion,  
Je pris, sans y penser, la poste, sur mon ame,  
Bref: j'emportai la dote & j'oubliai ma femme.

A R I S T E.

J'en demeure d'accord, le trait est singulier.

D E S Q U I V A S.

Dernierement encore, chez un gros jouaillier  
Achetant promptement pour quelques Demoiselles,  
Girandole & brillans, & d'autres bagatelles,  
Je sortois, sans payer, comptant peu revenir,  
Sans le marchand, Monsieur, qui m'en fit sou-  
venir,

Ce manque de memoire est fort desagréable.

A R I S T E.

Sans doute; & vous doit faire un tort considé-  
rable.

D E S Q U I V A S.

Ah! si cela m'en fait? je le crois bien, ma foi.  
Voici ce qui m'arrive encore; écoutez-moi.  
Avec un homme, un jour, je pris une querelle;  
Ce fut pour une dame aimable, riche & belle:  
L'endroit où nous étions, ne nous permettoit pas  
De finir sur le champ par le fer nos débats.  
C'étoit au bal; & là si l'on eût vu nos lames,  
Nous aurions effrayé plus des soixante dames.  
Il me dit à l'oreille: *à tel endroit, demain.*  
Tope, lui repondis je, en lui serrant la main.  
Hé bien? Le lendemain, quel bonheur pour sa  
vie!

C'est la première chose, en un mot que j'oublie.

A R I S T E.

Peut être cet oubli fut pour vous un bonheur.

D E S Q U I V A S.

Un cas, où j'aurois pû faire voir ma valeur?

O! memoire pour moi trop desavantageuse!

A R I S T E.

Pour moi, je jugerois que vous l'avez heureuse.  
Mais parlons sans détour, & que la bonne foi  
Se développe ici: vous devez, je le crois.  
Quand vous vous rejettez sur le peu de memoire,  
Il suffit de cela, pour me le faire croire.  
Ne vous reposez pas sur cet expédient:  
C'est pour vous échapper un mauvais faux-fuyant,  
Un prétexte honteux; & je vous certifie  
Qu'il vous condamne plus qu'il ne vous justifie.

D E S Q U I V A S.

Hé bien, Monsieur, faisons comme si je devois,  
Comme si sur le champ je m'en ressouvenois.  
Je dois, je le veux; mais soyez moi favorable;  
Je voudrois pour payer, un tems plus convenable.  
Mille francs aujourd'hui ne se trouvent pas bien,  
Et pour dire le vrai, par ma foi, je n'ai rien.  
Mais secours merveilleux! ressources salutaires!  
Je fais couper des bois dans une de mes terres;  
Et c'est sur le produit que j'en dois recevoir,  
Que je m'acquitterai.

A R I S T E.

J'entens, il faudra voir.  
La proposition me paroît assez bonne.  
Sur ce boi-là l'on peut....

D E S Q U I V A S.

Voyez si je raisonne.

Mes bois étant en vente, ils seront achetés,  
Les écus sur le champ me seront tous comptés;  
Et sur l'argent reçu de ces bois qu'on achette,  
J'acquitte ma parole, & je paye ma dette.

A R I S T E.

Il faut lui proposer cet accommodement:

Et dès qu'il paroitra . . . le voici justement,

DESQUIVAS.

Avec lui je vous laisse.

ARISTE.

Et pourquoi ce mystère ?

DESQUIVAS.

C'est qu'il est violent ; & moi je suis colére :

Et je serois fâché, Monsieur, que devant vous...

ARISTE.

Non ; tout se passera , croyez moi sans courroux.  
Vos propositions étant si raisonnables. . .

DESQUIVAS.

Il est assez malin pour les traiter de fables :

Mais prenez comme il faut mes petits intérêts ;

A votre jugement, Monsieur, je me soumets.

SCENE VI.

ARISTE, DESQUIVAS,  
DE VERDAC.

DE VERDAC à *Desquivas*,

AH, Monsieur, Serviteur, après tant de paroles,  
Qui toutes ont été légères & frivoles,  
Après tant de delais, pourrais-je me flatter ? . . .

ARISTE.

Monsieur est galant homme & cherche à s'acquiescer.

Il voudroit de bon cœur pouvoir vous satisfaire ;  
Mais comme la fortune à ses vœux est contraire,

Qu'il n'est pas aujourd'hui fort en argent comptant,

Il promet vous payer sur des fonds qu'il attend.

D E V E R D A C.

Ah! s'il attend des fonds, il peut seul les attendre;

Mais moi....

A R I S T E.

Ce sont des bois qu'à sa terre il fait vendre...

D E V E R D A C.

Lui, des bois?

D E S Q U I V A S.

Oui, des bois que je fais mettre à bas;

D E V E R D A C.

Et qui les a produits?

D E S Q U I V A S.

La Terre Desquivas.

Ce sont les plus beaux bois....

D E V E R D A C.

C'est une réverie.

J'ai passé dans ce lieu trente fois en ma vie,

Et n'ai vû là, je jure, aucun bois nulle part.

D E S Q U I V A S.

Vous y passâtes donc dans le tems du brouillard?

D E V E R D A C.

Ah! fort bien, le brouillard! La raison est plaisante.

D E S Q U I V A S.

Il est pourtant certain.....

D E V E R D A C.

Que le Diable m'enchanter,

Si dans tous ces bois là, qu'il ose venter tant,

L'on trouveroit de quoi se faire un cure-dent.

De ses subtilités je connois l'érendue.

Qu'il me paye à présent la somme qui m'est due.

Croit-il que par ses bois nous serons éblouis?

Hier, il a gagné plus de deux cens Louis:

Plus de trente joueurs en rendroient témoignage :  
Il détourne les yeux . . . il pâlit , je le gage ?

A R I S T E à Desquivas.

Allons , de bonne grace , acquitez-vous.

D E S Q U I V A S à part.

Morbleu.

(à Ariste.)

Me voila pris , Monsieur , c'est un argent du jeu .  
Je voudrois de bon cœur pouvoir le latisfaire ;  
Mais sans passer pour fat , je ne puis m'en dé-  
faire.

A R I S T E.

Vous vous êtes remis à mon seul jugement.  
N'est-ce pas ?

D E S Q U I V A S.

Oui , Monsieur.

D E V E R D A C.

Et moi pareillement.

A R I S T E.

La compensation ici doit être faite.  
C'est sur l'argent du jeu qu'il faut payer la dette ,  
Que vous avez promis d'acquiter tant de fois ;  
Et garder pour le jeu la vente de vos bois.  
Qu'il n'en soit plus parlé ?

D E S Q U I V A S.

Le jugement étrange !

D E V E R D A C.

On vous laisse vos bois ; c'est juger comme un  
Ange.

D E S Q U I V A S.

Tenez , Monsieur , tenez , voila tous vos Louys.  
L'action que je fais , n'est pas de mon pays.  
Je devrois appeller ici de la sentence ;

Mais

Mais je fais sur mes bois plus de fond qu'on ne pense.

D E V E R D A C.

Ce que je tiens ici me paroît plus certain.

A R I S T E à *de Verdac*.

Etes-vous satisfait ?

D E V E R D A C.

Oui, Monsieur, à la fin.

A R I S T E à *Desquivas*.

C'est comme il faut agir en affaire pareille.

D E S Q U I V A S.

Je ne me fais pas, moi, faire tirer l'oreille  
Serviteur.

---

S C E N E VII.

A R I S T E, D E V E R D A C.

D E V E R D A C à *Ariste*.

A Dieu donc je ne fais pas comment  
M'acquitter envers vous.

A R I S T E.

Trêve de compliment.

D E V E R D A C.

Ah! je n'en ferai point si cela vous chagrîne.

## 26 LE PROCUREUR ARBITRE.

Mais, Monsieur, voici l'heure à peu-près que l'on  
dine,

Voulez-vous d'un repas accepter votre part ?  
D'une indigestion vous courez le hazard.

ARISTE.

Non, je vous remercie ; une affaire m'engage. . . .

DE VERDA C.

Je ne vous presse pas là dessus d'avantage.

---

## S C E N E VIII.

ARISTE *seul.*

CE Monsieur Desquivas me veut mal en son  
cœur,

C'est sur mon jugement qu'il s'est piqué d'hon-  
neur ;

Par pure Gasconade il a rendu l'espèce ;

Il paye, mais c'est moins pour tenir sa promesse,

Que pour donner du poids à ses subtilités,

Et soutenir l'honneur de ses bois inventés,





## S C E N E. IX.

A R I S T E, L I S I D O R &  
G E R O N T E.

L I S I D O R.

N O U S venons vous prier, Monsieur, avec in-  
stance,  
De vouloir nous donner un moment d'audience.

G E R O N T E.

Oui, nous vous supplions d'être médiateur  
D'un petit differend.

A R I S T E.

Messieurs, de tout mon cœur.

G E R O N T E.

Je vais donc, s'il vous plait, vous expliquer l'af-  
faire,

La circonstancier, pour la rendre plus claire;  
Et vous pourrez juger qui de nous a raison.  
A Monsieur, depuis peu j'ai vendu ma maison,  
Terre si vous voulez, ou bien Châtellenie,  
Telle que je l'avois de ses meubles garnie,  
Avec cour, basse-cour, jardins & potagers.  
Bois de haute futaie, & garenne & vergers,  
Vignobles & taillis, Oseraie & communes.  
Enfin j'ai tout vendu, sans réserves aucunes.  
Il arrive aujourd'hui, qu'en y faisant bâtir,

Il y trouve un trésor, il m'en vient avertir;  
Son scrupule le force à vouloir me le rendre,  
Ma conscience, à moi, me défend de le prendre:

Et nous avons recours à votre jugement.

A R I S T E.

Voilà, je vous l'avoue, un rare différend,  
Messieurs.

L I S I D O R.

J'ai de Monsieur acheté l'héritage,  
Soixante mille Francs en tout, pas d'avantage:  
J'y trouve en bâtissant après l'an & le jour,  
Trente deux mille écus dans le fond d'une tour.  
Je fais que de sa Terre, il m'a bien fait le vente;  
Mais je puis dire aussi comme chose constante,  
Qu'il n'a pas prétendu; témoin un tel trésor,  
Me la céder, avec cent mille Francs encor.

G E R O N T E.

Quand je vous ai vendu, j'ai prétendu tout vendre,

Le trésor est à vous, c'est à vous de le prendre.

L I S I D O R.

Non, Monsieur, s'il vous plaît.

G E R O N T E.

C'est à vous qu'il est dû.

L I S I D O R.

Et pourquoi donc à moi? me l'avez vous vendu?

G E R O N T E.

Oui.

L I S I D O R.

Mais quand j'achèterai, dites-moi, cette terre,

Ses vignes & ses prés, & tout ce qu'elle enferre,  
Saviez-vous qu'un trésor étoit dedans resté.

GERONTE.

Non.

LISIDOR.

Si vous l'aviez sçu, l'auriez vous emporté?

GERONTE.

Oui, sans doute; pour lors il étoit de mon terme:  
Mais aujourd'hui la Terre, & ce qu'elle renferme,  
Est à vous, en un mot, du haut jusques en bas.

LISIDOR.

Oui, mais hors le trésors; il ne m'appartient pas:  
Je maintiendrai toujours ma conscience pure.

GERONTE.

Je ne chargerai pas la mienne, je vous jure;  
Et ne suis pas venu jusqu'à l'âge où je suis,  
Pour m'emparer des biens, selon moi mal acquis.

LISIDOR.

Quelque soit de mes ans aujourd'hui la foiblesse,  
Elle n'altère rien de ma délicatesse.

Le trésor est à vous; je suis ferme en ce point.

GERONTE.

Je soutiens le contraire, & n'en demorderai point.  
Il n'est aucun usage, en un mot, qui ne prouve,  
Qu'un trésor appartient à celui qui le trouve.

ARISTE.

Eh! Messieurs, doucement, qu'un trait si géné-  
reux.

Ne vous aille pas rendre ennemis tous les deux.  
Votre discussion est, sans doute, admirable:

### 30 LE PROCUREUR ARBITRE.

Jamais trésors trouvé n'en causa de semblable,  
C'est pour le posséder qu'on rendroit des combats,

Et vous vous débattiez à qui ne l'aura pas ?  
Vous avez, il est vrai, de l'âge l'un & l'autre,  
Et vous êtes d'un tems bien éloigné du nôtre.  
Dans l'Univers entier, je défie entre nous,  
Que l'on puisse trouver deux hommes comme vous.

Il faut à cet argent trouver pourtant un maître,  
Puisque nul de vous deux aujourd'hui ne veut  
l'être.

Pour vous mettre d'accord, il seroit un moyen ;  
A des infortunés on peut donner ce bien,  
Le répandre sur ceux qu'un triste sort outrage.

L I S I D O R.

D'accord ; on n'en sauroit faire un plus digne  
usage.

G E R O N T E.

Oui, Monsieur, c'est penser comme un homme  
d'honneur ;  
Je souscris à cela du meilleur de mon cœur.

L I S I D O R.

Et pour moi, j'y consens de même, je vous jure,  
Monsieur ; & s'il le faut, j'y joins ma signature.  
Vous ferez de ce bien mis en possession,  
Et vous même en ferez la distribution.

A R I S T E.

Volontiers, cependant il seroit nécessaire  
De raisonner encore un peu sur cette affaire.

Vous reviendrez tantôt, nous la terminerons  
Avec plus de loisir.

L I S I D O R.

Monfieur, nous reviendrons.

S C E N E X.

A R I S T E *feul.*

L'Emploi de ce trésor m'inquiète, m'agite;  
Il y faut refléchir, & cela le mérite.  
En difperfant ce bien à tous les malheureux,  
Par ma foi ce fera peu de chofe pour eux;  
Ils n'auront pas chacun un obole, peut-être,  
Et c'eft cent mille francs jettés par la fenêtre.  
Cet argent répandu fur tant & tant de gens,  
Loin de les enrichir, feroit mille indigens;  
Et que toutes ces parts foient réduites en une  
D'un feul homme à l'inftant elle fait la fortune.  
Même fans fe donner le moindre mouvement.  
Cette reflexion me plait infiniment,  
Et coule dans mes fens . . . . mais quelle erreur  
extrême ?

Que dis - je, Malheureux ? ne fuis - je plus le  
même ?

Qui me fait tout à coup à ce point m'oublier ?  
C'eft la maudite robe ; elle fait fon métier :  
Ces inspirations ne me viennent que d'elle.  
Allons il faut s'armer d'une force nouvelle.  
Laiſſons à ces vieillards le ſoin de partager  
Ce trésor à tous ceux qu'ils voudroient foulager.

32 LE PROCUREUR ARBITRE.

Les trois quarts de ce bien, en m'en voyant le  
maître,  
Dans le fond de mes mains demeureroient peut-  
être;  
Qu'il soit donné par eux, ou que pour cet em-  
ploi,  
Ils cherchent quelques gens moins délicats que  
moi.

SCENE XI.

ARISTE, LISETTE.

LISETTE.

BON; je vous trouve seul.

ARISTE.

Ah ma cher Lisette.

Que viens tu m'annoncer?

LISETTE.

La Veuve est inquiète

Tout va bien,

ARISTE.

Que dis-tu?

LISETTE.

Qu'elle est de votre amour

Informée, & j'ai fait, comme il faut votre cour.

ARISTE.

Après.

LISETTE.

J'ai sçu lui faire une peinture vive

De tout votre mérite : elle fort attentive  
A ce que je disois, baïsoit la vuë.

A R I S T E.

Hé bien ?

L I S E T T E.

Que vous êtes heureux !

A R I S T E.

Qu'a-t-elle dit ?

L I S E T T E.

Rien.

A R I S T E.

Rien ?

L I S E T T E.

Pas le moindre mot.

A R I S T E.

Et sur quelle apparence

Me crois-tu donc heureux, dis moi ?

L I S E T T E.

Sur son silence.

A R I S T E.

Son Silence ?

L I S E T T E.

Oui, Monsieur ; dans cette occasion,

Le silence devient une approbation.

Si l'avou de vos feux avoit sçu lui déplaire,

Ne m'auroit-elle pas ordonné de me taire ?

Croyez, si mes discours l'avoient mise en cour-  
roux,

Qu'elle m'eût dit d'abord, *Lisette, taisez-vous.*

Mais n'en ayant rien fait, par-là l'on doit com-  
prendre,

Que sur votre chapitre elle aimoit à m'entendre.



A R I S T E.

Jè n'ose me livrer à ce flatteur espoir.

L I S E T T E.

Si je m'y connois bien; vous devez en avoir,  
Mais par vous même il faut que votre ardeur  
éclatte.

Je ne puis pas toujours être votre Avocate.  
On ne fait point l'amour par procuration.  
Que ne la voyez-vous?

A R I S T E.

C'est mon intention.

Mais si je te donnois avant tout, une Lettre  
Pour elle?

L I S E T T E.

Volontiers: je saurai lui remettre;  
Et cela ne pourra gêner rien.

A R I S T E.

Nullement:

Je vais te la donner dans ce même moment.

L I S E T T E.

Mais n'allez-pas, Monsieur, dans votre Rhéto-  
rique

Mêler sans y penser, des termes de pratique,  
Je vous en avertis.

A R I S T E.

Ton avis est plaissant.

L I S E T T E.

Que le stile soit bref, nous voulons maintenant,  
Abjurant de l'amour les anciennes écoles,  
Beaucoup d'effet, Monsieur, & très-peu de pa-  
roles.

## S C E N E XII.

L I S E T T E *seule.*

**M**A Maîtresse tantôt l'observoit avec soin;  
Et de ses jugemens étoit secret témoin.  
Mais quoiqu'elle ait en lui reconnu du mérite,  
A se déterminer son cœur encore hésite.  
Je ne puis la blamer, & l'on doit, selon moi,  
Avant que de donner & son cœur & sa foi,  
Connoître à fond celui pour lequel on soupire,  
Et ne se pas fier à ce qu'on en peut dire.  
Une telle prudence est rare parmi nous;  
Et par l'extérieur nos cœurs se prennent tous.  
On étale à nos yeux des graces singulières;  
Ce sera de l'esprit, ce seront des manières,  
On se rend, & l'on void que ces dehors char-  
mans,  
Etoient des imposteurs, lorsqu'il n'en est plus  
tems,

## S C E N E XIII.

L I S E T T E , L A B A R O N N E .

L A B A R O N N E .

**M**onsieur le Procureur est il ici, mignonne?

L I S E T T E .

Voila de plaisans airs que celle-la se donne.  
Je ne suis pas d'ici; mais, Madame, je croi  
Qu'il va bientôt venir.

LL BARONNE.

Ecoutez, dites moi,

Est-ce un homme entendu ?

L I S E T T E.

Par tout on le renomme

Pour être fort habile , & pour être honnête  
homme.

LA BARONNE.

Honnête homme ? il n'est pas question de cela  
Je voudrois savoir si . . .

L I S E T T E.

Madame, le voila.

SCENE XIV.

ARISTE, LISETTE, LA  
BARONNE.

ARISTE.

Tiens, Lisette, tu peux. . . Mais quelle est cette  
Dame ?

L I S E T T E.

Ma foi, c'est un plaisant caractère de femme :  
Vous en rirez sans doute : elle veut vous parler.

SCENE XV.

ARISTE, LA BARONNE.

Monsieur, je ne veux point ici dissimuler.  
J'ai pour mon infortune , un homme insu-  
portable ,

Un mari dont l'aspect est pour moi détestable ;  
Je prétends m'en défaire ; & je viens sans cour-  
roux,

Du projet que j'ai fait, raisonner avec vous.

A R I S T E.

Quel sujet vous oblige à faire ainsi divorce,  
A prendre un tel parti, lorsqu'on peut..

L A B A R O N N E.

Tout m'y force.

Mais il n'est pas besoin d'en dire les raisons.  
J'en veux être dé faite. En un mot finissons.

A R I S T E.

Madame calmez-vous. Vous êtes irritée,....

L A B A R O N N E.

Comment ; me croyez-vous une femme emportée ?

A R I S T E.

Non pas ; mais le dépit quelque fois. ....

L A B A R O N N E.

Mon malheur

Est si vous l'ignorez, d'avoir trop de douceur.

Tâtez mon poux, tâtez, il vous sera facile

De savoir si je suis une femme tranquille

Tâtez donc.

A R I S T E.

Madame, oui, j'en conviens avec vous.

Jamais temperament même ne fut plus doux.

(à part.)

Quelle femme !

L A B A R O N N E.

Allons venons à notre affaire.

A R I S T E.

Soit.

L A B A R O N N E.

J'ai donc pour Epoux un homme vif & colére.

D

38 LE PROCUREUR ARBITRE.

Un homme billicieux & toujours hors de soi,  
Un homme si bouillant, si différent de moi,  
Que je l'aurois jetté cent fois par la fenêtre,  
N'étoit la bienfiance.

A R I S T E.

A ce qu'on peut connoître.  
Vous en souhaiteriez la séparation.

L A B A R O N N E.

Ah! vraiment, que j'ai bien un autre ambition:  
Il faut le chicaner; la moindre procédure  
Va le faire crever à l'instant; j'en suis sûre....  
Cherchons sans différer, à lui faire un procès.  
J'ai quatre cens Louys que je vous tiens tous prêts;  
Inventons quelque ruse ingénieuse, adroite.  
Le plaider, est Monsieur, tout ce que je souhaite.  
Faisons quelques billets payables au porteur,  
En imitant sa main, ce seroit le meilleur;  
Oui, Monsieur, il le faut: & la moindre faisie  
Lui va dans le moment causer l'apoplexie.

A R I S T E à part.

Avec un tel esprit, il faut dissimuler.  
Si je la contredis elle va m'étrangler.  
(à la Baronne.)

Je conçois tout l'effet que cela pourroit faire,  
Mais pour bien réussir & pour vous satisfaire,  
On pourroit vous trouver un autre expédient.

L A B A R O N N E.

Ne le proposez point, s'il n'est plus violent,  
Je vous en avertis.

A R I S T E.

Un peu de patience.

Raisonnons doucement, en bonne conscience

L A B A R O N N E.

Plait-il? hem!

A R I S T E.

Un moment dites moi si l'on doit....

L A B A R O N N E.

Vous me feriez quitter à la fin mon sang froid.  
Comment donc si l'on doit ? il n'est pas nécessaire  
De dire si l'on doit sur ce que je veux faire.

A R I S T E.

Oh je n'y puis tenir. Madame, pussiez vous  
Vous armer contre moi de tout votre courroux,  
Me battre, me tuer, il faut que je vous dise  
Que je ne puis en rien aider votre entreprise.  
Ce n'est point pour plaider qu'ici l'ont doit venir;  
J'arrête les procès, loin de les soutenir;  
Je suis pour que l'on vive en bonne intelligence;  
Et ne fais jamais rien contre la conscience.

L A B A R O N N E.

Quoi! vous n'êtes donc pas Procureur?

A R I S T E.

Non vraiment.

L A B A R O N N E *avec fureur.*

Il falloit donc le dire.

A R I S T E.

Ah quel emportement!

L A B A R O N N E.

Je ne me ferois pas vainement déclarée.  
Jarni! si je n'étois modeste & tempérée.....  
Monsieur, de mon secret vous êtes seul instruit;  
Si dans le monde un jour il fait le moindre bruit,  
Si de ce que je viens à vous même de dire,  
Le moindre mot éclate ou seulement transpire,  
Dans l'instant je reviens vous trouver en ce lieu,  
Mais ce ne sera pas avec le même flegme. Adieu.

SCENE XVI.

ARISTE *seul.*

Quelle femme ! quel flegme, ou plutôt quelle bile !

Ce n'est qu'avec transport qu'elle se dit tranquile.  
Comment est elle donc quand elle est en courroux ?  
Je n'en puis revenir. Si Monsieur son époux  
Est aussi furieux qu'elle en rend témoignage,  
Par ma foi ce doit être un fort joli ménage.  
Mais quelqu'un vient encore ici.

SCENE XVII.

ARISTE, AGENOR, ISABELLE.

AGENOR.

Permettez nous,  
Monsieur, dans nos chagrins d'avoir recours à vous.

ARISTE.

En quoi puis-je vous être aujourd'hui favorable ?  
Parlez, vous me semblez un couple assez aimable.  
Qu'êtes vous, s'il vous plaît ? comment vous nomme-t-on ?

ISABELLE

Je me nomme Isabelle.

AGENOR.

Agenor est mon nom.

ISABELLE.

De Geronte, Monsieur, je suis l'unique fille.



A G E N O R.

Moi seul de Lisidor compose la famille.

A R I S T E.

Geronte & Lisidor ? je ne sçais si ces noms  
Ne me sont point connus. Quoi qu'il en soit,  
venons

Au fait dont il s'agit. Qu'elles sont vos affaires ?

A G E N O R.

Il s'agit de parler pour tous deux à nos peres :  
Et puisque vous croyez qu'ils sont connus de vous,  
Je me livre d'avance à l'espoir le plus doux.  
L'amour, depuis long-tems, par l'ardeur la plus  
belle,

A sçu lier mon cœur à celui d'Isabelle ;  
Dès nos plus jeunes ans unis par l'amitié,  
L'age insensiblement l'augmenta de moitié,  
Et l'amour, dont notre ame est sujette & captive  
L'a rendue aujourd'hui plus parfaite est plus vive.

A R I S T E.

Et vous souhaiteriez, sans doute, qu'à son tour  
L'hymen vint achever l'ouvrage de l'amour ?

A G E N O R.

C'est ce que nos parens ne veulent point entendre,

A R I S T E.

Et que vous disent-ils ?

A G E N O R.

Que nous pouvons attendre.

Mon pere, à mon égard, se montre scrupuleux,  
Et dit qu'il faut avant que former de tels nœuds,  
Murement réfléchir, & que de l'hyménée  
Le repentir suivoit bien souvent la journée,  
Que les liens alors produisoient les dégouts,  
Qu'ils paroissent affreux autant qu'ils sembloient  
doux,

42 LE PROCUREUR ARBITRE.

Et Que ce qu'on croyoit à ses vœux si propice,  
Devenoit par la suite un éternel supplice.

A R I S T E à Isabelle.

Le vôtre en dit autant à ce qu'on peut juger ?

I S A B E L L E.

Il prétend qu'à l'hymen je ne dois point songer  
Et que je suis trop jeune.

A R I S T E.

Et quel est donc votre âge ?

I S A B E L L E.

Quinze ans,

A R I S T E.

Et vous ?

A G E N O R,

J'en ai deux d'avantage.

A R I S T E.

Je ne les blâme point, je l'avouë & je sens  
Qu'ils pensent l'un & l'autre en hommes de bon  
sens.

Vos peres là dessus agissent en vrais peres :  
Et quand à votre hymen ils se montrent contraires,  
Quand ils veulent encore attendre la saison,  
Qui fait nourrir l'esprit & mûrir la raison,  
Ils travaillent pour vous & font par là connoître  
Que vous êtes aimés autant qu'on le peut être.  
Concevez leurs raisons. Iront-ils, dites-moi,  
Si jeunes vous laisser sur votre bonne foi ?  
Et ne doivent-ils pas attendre en conscience,  
Que vous ayez acquis certaine expérience,  
Certain usaga, enfin, dont l'âge nous instruit,  
Et par qui tous les jours le monde se conduit.

A G E N O R.

Sans l'avoir pratiqué, du monde j'ai l'usage ;  
Et je sens que chez moi tout a devancé l'âge.

J'ignore à quoi l'on doit m'employer quelque jour,  
Si je serai de guerre, ou de robe, ou cour;  
Mais si je dois remplir quelque poste honorable,  
Je m'en sens, croyez moi, dès aujourd'hui capable;  
S'il faut être de guerre, hé quoi ne sçais-je pas  
Le renom qu'on acquiert au milieu des combats?  
Qu'on y doit de son sang soutenir la noblesse?  
Que l'honneur s'y ternit par la moindre foiblesse?  
Et que dans ce métier, soutenu du bonheur,  
On s'avance bientôt avec de la valeur?  
Si pour la robe on veut que je me détermine,  
Je sçais que l'on doit être (au moins je l'imagine)  
Sage, judicieux, rempli d'intégrité,  
Et sans cesse n'avoir pour but que l'équité.  
S'il faut être à la cour, sans beaucoup de méthode,  
Je suivrai comme une autre, & l'usage, & la mode,  
Peu de sincérité, beaucoup d'airs empressés,  
Rire toujours de rien, flatter les moins sensés,  
Sur le masque des grands composer son visage:  
Voilà, je crois, la cour. En faut-il d'avantage?

## A R I S T E.

Non; vous avez raison. J'admire en ce moment  
Jusqu'où va votre esprit & votre jugement.  
Je vois qu'à vos désirs il faudra se soumettre,  
Et de votre parti, ma foi, vous m'allez mettre.

## I S A B E L L E.

Pour moi je suis encore bien jeune, je le sçai;  
Mais je pense, Monsieur, & crois que c'est assez;  
Et sans expérience, & malgré mon peu d'âge,  
Je conçois aisément à quoi l'hymen engage.  
Faire de son époux tout son contentement,  
Ne mettre qu'en lui seul tout son attachement,  
Régler ses volontés sans cesse sur les siennes,  
Ainsi qu'à ses plaisirs prendre part à ses peines,

#### 44 LE PROCUREUR ARBITRE.

---

Donner à ses enfans de l'éducation ;  
C'est je crois ce qu'exige une telle union.

A R I S T E.

Ma foi, je me retracte : il est incontestable,  
Que quand on pense ainsi, l'on est très-mariable.

---

#### S C E N E XVIII.

ARISTE, GERONTE, LISIDOR,  
AGENOR, ISABELLE.

GERONTE.

Nous voila de retour, Monsieur, & sur l'espoir  
Que vous. . . ,

A R I S T E.

Je suis fort aise aussi de vous revoir.

GERONTE.

Que vois je ici, ma fille !

I S A B E L L E.

O disgrâce cruelle !

A G E N O R.

Ah Ciel ! quelle rencontre !

L I S I D O R.

Et mon fils avec elle ?

Que veut dire ceci ?

A R I S T E.

Quoi ce sont vos enfans ?

L I S I D O R.

Oui, Monsieur, ce les sont.

A R I S T E.

Ah, ah, ce que j'apprends,  
Vraiment me fait plaisir. Ils sont pleins de mérite,

De sagesse & d'esprit ; je vous en félicite.  
 Vous sçavez la raison qui vers moi les conduit ;  
 Mais il faut, s'il vous plaît, avant d'en être instruit,  
 Que sur vos differends mon jugement éclatte.  
 L'occurrence m'anime, elle me plaît, me flatte.  
 J'aime que mes arrêts soient toujours prononcés  
 En présence de gens, spirituels, sensés.  
 Avec joie ils verront quel est le sacrifice  
 Que vous faites tous deux, & qu'elle est ma justice.

G E R O N T E.

Chacun de nous, Monsieur, aujourd'hui s'est remis  
 A vos décisions, nous y serons soumis.

L I S I D O R.

Nous consentons à tout vous êtes équitable ;  
 Et ce que vous ferez ne peut qu'être loüable.

A R I S T E *aux enfans.*

Pour vous, dont l'embarras se voit facilement,  
 Et qui cherchez en vain dans votre étonnement  
 Pourquoi chacun de vous ici rencontre un pere,  
 Vous serez pas la suite éclaircis du mystère.  
*(aux Veillards.)*

Demeurez en repos, je vais donc vous juger,  
 Et du poids du trésor tous deux vous soulager ;

L I S I D O R.

Volontiers.

G E R O N T E.

Prononcez.

A R I S T E.

Que dès cette journée  
 Soit, sans aucun appel, jointe par l'hyménée  
 La fille de geronte au fils de Lisidor,  
 Et qu'aux jeunes époux soit donné le trésor.

A G E N O R.

Ah Ciel !

I S A B E L L E.

Qu'entends-je !

A R I S T E *aux vieillards.*

Eh bien ! avez vous à répondre ,  
A' cet arrêt ? mais non ; il vient de vous confondre ,  
Et vous fait trop sentir , témoins ces deux enfans ,  
A quel point vous étiez l'un & l'autre imprudens .  
Vous ne répondez rien ? ce que je viens de faire  
Vous paroît-il injuste ?

G E R O N T E.

Ah Monsieur au contraire .  
Vous nous ouvrez les yeux par ces décisions ,  
Et vous faites bien voir l'erreur où nous étions ,

L I S I D O R.

En effet , je conçois à quel point nos scrupules  
Nous avoient aveuglés .

A R I S T E.

Ils étoient ridicules .

G E R O N T E.

Que l'ancienne amitié renaisse entre nous deux ,  
Et que cette hyménée en resserre les nœuds .

L I S I D O R.

De tout mon cœur .

A R I S T E *aux enfans.*

Et vous selon toute apparence ;  
Vous n'appellerez pas de mon jugement , je pense !

A G E N O R.

Non rien n'est comparable au bien que je reçois .  
Qui pourra m'acquitter de ce que je vous dois ?

A R I S T E.

Je suis assez payé , lorsque je rends service .  
Le plaisir d'obliger est mon droit de justice .  
Laissez moi seulement envier le bonheur ,  
Dont vous allez jouir dans votre tendre ardeur .

Quelle félicité ; quelle douceur extrême ,  
 Que celle de pouvoir posséder ce qu'on aime !  
 Votre contentement me cause ce transport :  
 J'aime aussi bien que vous & n'ai pas même sort.

AGENOR.

Vous ne méritez point une telle disgrâce.

ARISTE *voyant la Veuve.*

Ah Ciel !

## SCÈNE DERNIÈRE.

LA VEUVE, LISETTE, ARISTE ;  
 GERONTE, LISIDOR ,  
 AGENOR, ISABELLE.

### LA VEUVE.

SI pour changer votre destin de face ,  
 Il ne faut que ma main, vous ne vous plaindrez ,  
 plus ,  
 Je vous la donne Ariste.

LISETTE.

Avec cent mille écus ;  
 Tout ce qu'eut le défunt, vous l'aurez en partage ;  
 Mais mieux que lui, je crois, vous en ferez usage.

ARISTE.

J'ai peine à revenir de mon étonnement,  
 Et ne puis m'exprimer dans mon ravissement.

AGENOR.

Puisque notre destin devient pareil au vôtre ,  
 Il faut que votre hymen se fasse avec le nôtre ;  
 N'y consentez vous pas ?



GERONTE.

On ne peut mieux penser ;  
 Et Lisidor & moi prétendons y danser.  
 A ma légèreté si la sienne est pareille,  
 Nous pourrons figurer l'un & l'autre à merveille.

LISIDOR.

Vous croyez vous moquer , mais je n'y suis pas  
 neuf ;  
 Et j'ai fort bien dansé.

LISETTE.

Du tems de Charles neuf.

ARISTE.

L'amour vient de remplir ma plus chere espérance,  
 Mais il mêle à me feux beaucoup d'impatience.  
 Suivons sans différer ce qu'a dit agenor ;  
 Et hâtons un hymen , dont mon cœur doute encor.

F I N.



as

f.

c.

or.

